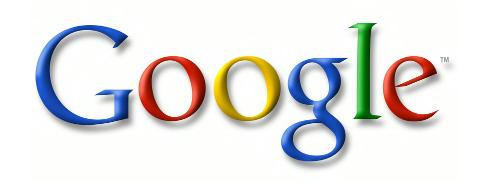
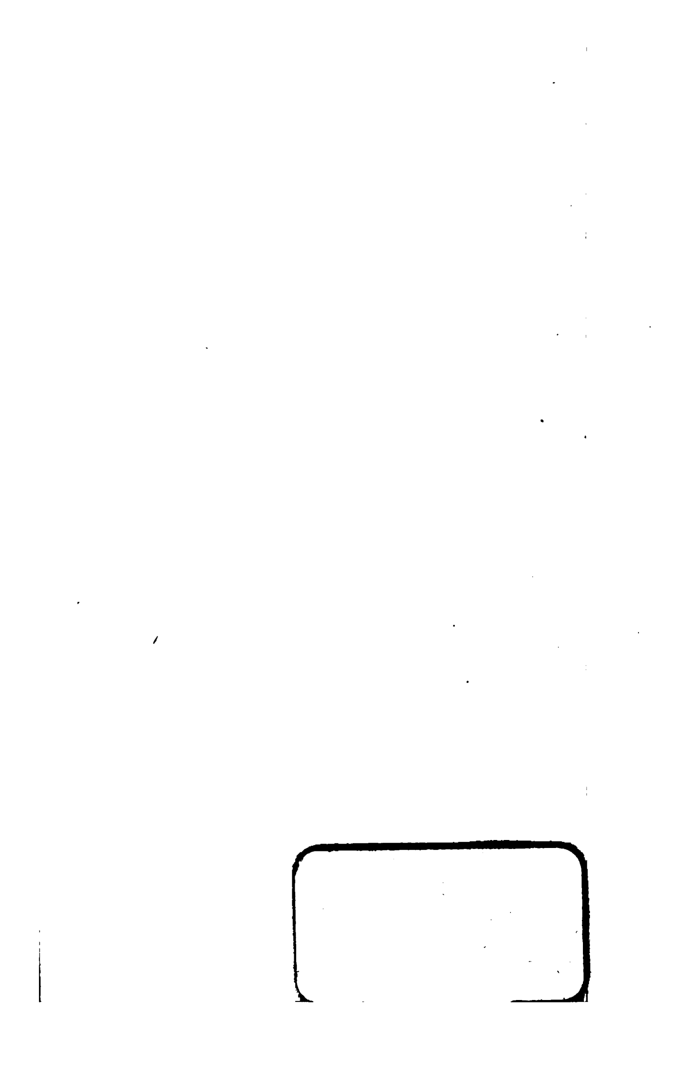




PARIS-VIVANT

LE

PRÊTRE

PARIS,
IMPRIMERIE DUBUISSON ET Ce, RUE COQ-HÉRON, 5.

PARIS VIVANT

PAR DES HOMMES NOUVEAUX.

LE

PRÊTRE



PARIS

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

G. DE GONET, Éditeur, 6, rue des

1858

PARIS,
IMPRIMERIE DUBUISSON ET Cᵉ, RUE COQ-HÉRON, 5.

PARIS-VIVANT

PAR DES HOMMES NOUVEAUX.

LE

PRÊTRE



PARIS
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

G. DE GONET, Éditeur, 6, rue des Beaux-Arts.
1858

LE PRÊTRE

SOMMAIRE.

Le bon et le mauvais Prêtre. — Du Célibat. — Les petits et les grands *séminaires*.—Clercs, Sous-Diacres, Diacres, Abbés. — Le Prêtre *indifférent*, le Prêtre *ambitieux*, le Prêtre *journaliste*, le Prêtre *fabricant*, le Prêtre *politique*, le Prêtre *amateur* ou *homme du monde* —L'*Almaviva* de sacristie. — Le Curé, le Vicaire, la Servante du Curé. — La Confession — Les Évêques, Archevêques, Cardinaux. — Le Pape. — Le *Prédicateur*. —Le Missionnaire. — La *Sœur de charité*. — La Saint-Barthélemy. — L'Inquisition. — La Tolérance. — Des *Fabriques*. — Le *Casuel*. — Le *Prêtre interdit*. — Verger.

Nous n'entendons pas faire ici un cours de théologie, mais seulement esquisser en quelques coups de crayon le profil du prêtre, parce que le prêtre est un grand type social.

Indépendant avant tout, nous ne flagornerons pas sa robe, mais nous ne la déchire-

rons pas non plus à plaisir. Nous ne ferons même pas profession de foi d'athéisme, de crainte d'être aussi ridicule que ce monsieur dont nous allons vous raconter tout de suite l'histoire, de peur de l'oublier.

*
* *

Le P. Lacordaire est non-seulement un homme de génie dans ses *conférences*, mais encore c'est un homme de beaucoup d'esprit hors de l'église.

Se trouvant un jour, par hasard, à côté d'nn monsieur se disant *athée*, cet incrédule se mit à discuter longuement et tout seul contre l'existence de Dieu, et comme aucun des assistants ne daignait lui répondre, son orgueil s'irritant, il s'adressa brusquement au célèbre dominicain :

— Monsieur, lui dit-il, c'est à vous de nous éclairer sur cette grave question. Dites-nous, n'est-il pas absurde de croire ce que la raison ne saurait comprendre ?

— Nullement, répondit le P. Lacordaire ; je suis d'un avis tout contraire.

Et il ajouta :

— Comprenez-vous comment il se fait que le feu fait fondre le beurre tandis qu'il durcit les œufs : deux effets contraires sortant d'une même cause ?

— Non ; mais que concluez-vous de là ?

— C'est que, répliqua le religieux, cela ne vous empêche pas de croire aux omelettes.

*
* *

A quelque point de vue qu'on se place, on ne peut nier que le ministère sacerdotal ne soit le plus imposant que l'homme puisse exercer, puisqu'il représente, même aux yeux de l'incrédule, le dispensateur de l'esprit, l'éducateur par excellence, le côté immatériel de la société. On peut donc dire qu'il n'est pas de mission plus austère, plus auguste, plus élevée que celle du prêtre. Nul ne peut rendre plus de services à la société.

Et, par contre, nul plus que le mauvais prêtre n'est un danger et un scandale.

Nous dessinerons ces deux figures avec impartialité.

*
* *

Quel est cet homme vêtu de noir qui traverse le monde sans se mêler autrement à son action que pour la diriger vers un but moral et qui domine toutes les situations par l'autorité de sa parole et de son maintien?

C'est l'homme qui a rompu avec les lois de la nature pour s'élever, par la force de l'âme, au-dessus des agitations et des passions humaines; celui qui représente les hommes auprès de Dieu, dont il est, sur la terre, le coopérateur dans ses desseins.

Instruire, prier, aimer, secourir : voilà sa mission.

S'il la remplit, il est sublime.

S'il ne la remplit pas, s'il abuse de l'autorité morale que lui donne sa position pour faire le mal, il est infâme, infâme à un degré auquel un homme sans caractère sacré ne saurait atteindre.

*
* *

Le prêtre se recrute dans tous les rangs

de la société, particulièrement dans ceux de la bourgeoisie.

Peu de prêtres sont fils d'artisans, parce que celui qui travaille de ses mains apprend le plus souvent son état à son enfant et qu'il manque de l'argent nécessaire pour lui donner de l'éducation. Toutefois, quand l'Église reconnaît à un enfant du peuple une aptitude certaine ou une vocation positive, elle n'hésite pas à l'encourager et à l'instruire.

Peu de prêtres appartiennent à des familles opulentes, parce que celles-ci briguent pour leurs fils de hautes positions, des honneurs par avance assurés, de brillantes alliances.

Dans la classe moyenne, au contraire, le père favorise le penchant clérical du fils, surtout quand il en a plusieurs. Il espère, d'ailleurs, que son enfant arrivera aux premières charges de l'Église.

Il en était autrement jadis. Le fils du pauvre se jetait dans l'Église pour s'affranchir de la plèbe; et, pour échapper à la servitude des hommes, il acceptait celle du

service de Dieu : l'autel ou l'épée, c'était là le refuge des opprimés.

A l'exemple des disciples du Christ, la plupart des Pontifes, des Saints, des Pères de l'Église étaient des prolétaires.

*
* *

On n'arrive au sacerdoce que par un pénible noviciat.

Aucune carrière n'abreuve l'adolescence de plus d'épreuves ; aucune n'offre moins de ces joies que recherche la jeunesse.

Pour celui qui aspire à la prêtrise, ni bals, ni fêtes, ni festins, ni réunions mondaines ; — nulle autre épouse que l'Église !

Cette question du célibat des prêtres a été vivement agitée depuis plusieurs siècles, et a longuement passionné les esprits.

En vérité, nous ne voyons pas pourquoi les laïcs se démènent tant pour une chose qui ne les regarde pas. C'est au nom de la *liberté*, disent-ils.

Mais est-ce que les prêtres n'acceptent pas le célibat en toute liberté ? Est-ce qu'ils ne savent pas, avant d'entrer dans les ordres,

quelles sont les obligations qu'on va leur imposer? On ne va, que nous sachions, chercher personne pour lui dire : « Tu seras prêtre malgré toi ; tu renonceras *forcément* au mariage. »

Il est la cause de la désunion des familles, de la rupture de bien des mariages, nous dit-on. Allons donc ! Ne suffit-il pas de jeter les yeux autour de soi pour reconnaître, en voyant l'état de nos mœurs, que la société serait bien heureuse de n'avoir pour dissolvant social que le célibat des prêtres.

Le célibat se prête merveilleusement aux grandes choses. Le prêtre et le soldat ne se conçoivent pas autrement que célibataires.

Là où il faut du dévouement pour tous, il faut qu'on ne puisse pas être arrêté par des devoirs sacrés envers quelques-uns. Là où l'on est exposé à donner sa vie, il ne faut point être arrêté par les obligations du mariage et de la paternité. Les prêtres entièrement dévoués font même abstraction complète de leur famille ascendante : ils se doivent à leurs ouailles.

*
* *

Le prêtre a donc fait vœu de chasteté.

Chaque jour, peut-être, il aura à lutter contre sa chair. Pourquoi n'en triompherait-il pas? Pourquoi non? s'il vit dans un monde de lumière, dont il ne veut pas laisser troubler l'harmonie et la clarté par la volupté, cet ennemi de l'homme. D'autres que lui ne s'élèvent-ils pas, par le travail et la pensée, au-dessus des d'sirs charnels, et les savants cessent aussi d'être les esclaves avilis et dégradés de la matière.

Mais pour le prêtre comme pour tous, la lutte est forte. La lubricité nous rend faibles et lâches et nous porte avec frénésie vers la matière. Il a une force surnaturelle celui qui ne se laisse pas subjuguer par elle, qui s'affranchit de ses liens grossiers.

*
* *

Ainsi l'existence du prêtre est toute d'exception. Il lui faut renoncer à être père et à être citoyen. Sa famille, c'est l'humanité ; sa patrie, le ciel !

C'est pourquoi nul ne doit embrasser cette formidable carrière sans avoir *sondé ses reins*, sans s'être bien convaincu qu'il en a la vocation, le courage. Il importe surtout que les parents et les supérieurs ecclésiastiques de celui qui manifeste des inclinations cléricales lui fassent sentir et comme toucher du doigt la grandeur des sacrifices qu'il lui faudra faire.

Ils doivent ne rien négliger pour l'éclairer à ce sujet, avant qu'il ne prenne un parti irrévocable.

La vocation se reconnaît à ces signes :

Une foi vive et que rien n'ébranle, car la Foi seule pourra le soutenir sur son rude chemin ; sans la Foi, il serait un mauvais prêtre, c'est-à-dire le dernier des hommes ; un ardent amour de ses semblables, car la Charité est le plus puissant levier du prêtre et son arme la plus sûre de propagande ; la chasteté, car s'il ne sait la posséder lui-même, s'il n'a pas sur ses sens un empire absolu, il succombera aux terribles épreuves qui l'attendent, et sera un objet de honte pour lui-même, de scandale pour autrui ; la prudence,

car son ministère est un ministère de sagesse, si bien qu'autrefois les prêtres étaient choisis parmi les gens avancés en âge, comme l'indique leur nom qui signifie *vieillard;* une instruction et une éducation spéciales, qu'on a substituées aux garanties d'âge, et qu'on reçoit pendant de longues années, sous la direction de l'Église, dans des établissements dits *séminaires*.

*
* *

Ces établissements, placés sous la surveillance, la protection et l'autorité des évêques, sont de deux sortes. Il y a les *petits* et les *grands* séminaires.

Dans les *petits séminaires*, les jeunes gens qui aspirent à l'état ecclésiastique reçoivent une instruction littéraire qui est à peu près la même que celle des colléges et lycées, et dure aussi de sept à huit ans. Même régime intérieur.

On peut entrer plus tard dans les grands séminaires sans avoir passé par les petits; un certificat d'études et de bonne conduite et la recommandation du pasteur de la pa-

roisse suffisent. Il est pourtant plus avantageux d'avoir commencé par les petits séminaires, attendu qu'aux élèves qui en sortent on témoigne plus de confiance : les écoles séculières en inspirant une très médiocre à l'Église.

D'un autre côté, le jeune homme sans fortune peut obtenir sur le prix de la pension, qui est environ de 400 fr. par an, des remises proportionnées à ses aptitudes et à l'état de son patrimoine. Ces remises augmentent avec l'âge des élèves ; elles peuvent être totales, mais ce cas est rare. Les séminaires trouvent des r ssources, pour aider ainsi quelques-uns de leurs élèves, dans les économies réalisées par l'établissement, les dons offerts par des personnes pieuses, et dans le produit des quêtes que l'on fait annuellement pour eux dans les diocèses.

Dans les petits séminaires, toute latitude est laissée aux familles pour les économies. Les frais accessoires sont peu de chose. Les parents peuvent acheter au dehors les fournitures de bureau et les livres.

Généralement, le soin des vêtements et du

linge est abandonné aux élèves eux-mêmes, afin qu'ils puissent contracter des habitudes d'ordre et d'économie.

Les petits séminaires ne touchent plus les allocations qui leur avaient été accordées en 1828.

*
* *

A la fin de chaque année, les élèves des petits séminaires subissent des examens présidés par l'évêque ou par ses délégués, et les notes qui y sont prises sur le travail, la force et l'aptitude de chacun d'eux sont envoyées à l'évêché ; elles peuvent plus tard servir de renseignements quand il sera temps de donner de l'emploi à l'élève devenu prêtre.

Des petits séminaires on passe aux grands, avant ou après la classe de philosophie, selon les diocèses.

*
* *

Les *grands séminaires* sont des établissements où l'on instruit les jeunes gens dans les sciences ecclésiastiques.

Lorsque, pour les élèves des grands séminaires, est arrivé le moment de tirer à la conscription, ils doivent, pour jouir de la dispense du service militaire que la loi leur accorde, présenter une déclaration de l'évêque portant qu'ils sont dans les ordres ou qu'ils s'engagent irrévocablement à y entrer. Cette pièce doit être visée par le préfet pour légalisation de la signature.

Quand, par hasard, l'élève d'un séminaire renonce à l'état ecclésiastique avant l'expiration des années du service militaire, il est obligé de rejoindre sous les drapeaux les soldats de sa classe, à moins qu'il ne préfère se faire remplacer.

Dans les grands séminaires, les études durent quatre ou cinq ans. Elles comprennent : la philosophie, la théologie dogmatique et morale, l'Écriture sainte, l'histoire ecclésiastique, la liturgie et le chant.

Le prix de la pension des grands séminaires est de 300 francs environ; on remet par fois tout ou partie de cette pension. Les frais accessoires sont plus considérables que dans les petits séminaires. Ils sont environ

de 400 à 500 fr. par an, et sont absolument obligatoires; ce sont les vêtements et ornements ecclésiastiques, les livres et autres.

*
* *

Chaque élève d'un grand séminaire a une petite cellule, nue, meublée d'un mauvais lit, d'une chaise et d'une table de bois grossier. Pour tout ornement, un crucifix de plâtre et de bois noir.

Dès que la cloche du réveil s'est fait entendre, c'est-à-dire à cinq heures du matin en toute saison, un élève, surnommé *excitateur*, prend un bougeoir et entre successivement dans toutes les cellules, sur la porte desquelles les élèves ont laissé la clef; il allume la chandelle et dit à haute voix :

— *Benedicamus Domino;*

A quoi l'élève réveillé répond :

— *Deo gratias.*

Il se lève immédiatement, procède à sa toilette, s'habille et fait sa chambre; car, comme le moine, il est son propre serviteur.

Ce travail doit être accompli en une demi-

heure; après quoi le séminariste descend en silence à la chapelle, où se rendent également le supérieur et les professeurs.

Après la prière, faite à haute voix par l'un de ces derniers, on procède à l'*Oraison* ou méditation d'un point de doctrine ou de morale, dont on a proposé le sujet la veille au soir, après la prière.

Un des prêtres du séminaire en développe lentement les considérations principales.

C'est un imposant spectacle que celui qu'offre alors la chapelle, à peine éclairée, du séminaire, alors que sur ces âmes recueillies tombent les graves paroles de ce prêtre.

Après l'oraison, on entend la messe; puis les élèves retournent dans leurs cellules (vers sept heures) pour s'y préparer à la première leçon.

A huit heures et demie, la cloche ayant sonné le déjeuner, les séminaristes se rendent, toujours en silence, au réfectoire, où les attendent, sur une table nue, un morceau de pain et une carafe d'eau.

Après ce repas, pris silencieusement, commence la classe du matin, qui dure deux

heures ; après quoi, ils retournent, toujours en gardant le silence, à leurs cellules, où ils restent à étudier jusqu'à midi moins un quart, heure à laquelle ils se rendent dans la salle des exercices communs. Là ils écoutent à genoux la lecture, qui dure un quart d'heure, d'un chapitre de la *Bible* ou de l'*Imitation de Jésus-Christ*.

Cela fait, ils dînent. Ce repas est d'une extrême simplicité, mais suffisamment abondant. Il dure près d'une demi-heure, pendant laquelle on fait une lecture édifiante.

La récréation commence ensuite, et c'est alors seulement que les séminaristes peuvent parler. Les uns se promènent dans le jardin ou le chauffoir, selon la saison ; les autres vont au parloir recevoir leurs parents et leurs amis venus du dehors.

Après quoi, viennent l'étude, la classe et quelques lectures de piété.

A sept heures, un souper très modeste, suivi d'une demi-heure de récréation, puis une lecture pieuse en commun, la prière du soir, et la proposition du sujet d'*Oraison* pour le lendemain.

Les séminaristes montent ensuite dans leurs cellules, où les lumières doivent être éteintes à neuf heures du soir.

*
* *

Telle est la vie du séminariste, sauf quelques heures de promenade par semaine, quand le temps est beau.

Les promenades ont lieu en commun, dans la campagne, dans les bois.

Ce temps de récréation se passe en conversations honnêtes, en discussions scientifiques, et quelquefois aussi en confidences de deux à deux; âmes qui se sont comprises, qui se sont aimées, et qui à deux se sentent plus fortes.

*
* *

La vie qu'on mène au grand séminaire est donc pour ainsi dire monastique; aussi a-t-on compris que de longues vacances étaient nécessaires à ces jeunes gens. Elles commencent en août, et durent trois mois; non-seulement c'est là un temps de repos pour eux, mais encore ils s'y trouvent initiés

à cette vie de paroisse qui doit être un jour la leur. A cet effet, l'évêque les place sous la surveillance des curés, qui les emploient dans les cérémonies du culte, et font sur eux un rapport à l'autorité diocésaine.

*
* *

Dans le courant de la première année d'études au grand séminaire, les aspirants au sacerdoce reçoivent la *tonsure cléricale* et prennent dès lors le nom de *clercs*.

Cette cérémonie consiste dans l'enlèvement d'une mèche de cheveux que l'évêque coupe à celui qui récite ces paroles d'un psaume (1) :

— « Le Seigneur est mon partage et mon héritage; c'est vous Seigneur, qui me le rendrez. »

En même temps, l'évêque lui couvre les épaules d'un *surplis*.

Bien que regardée en tout temps comme une incorporation à l'Église, la tonsure n'est pas un ordre sacré ; elle n'engage pas définitivement celui qui la reçoit. Il est temps en-

(1) Psal. xv.

core pour lui de rentrer dans le monde, de quitter la carrière ecclésiastique, s'il sent que sa vocation n'est pas là.

*
* *

Le *clerc* reçoit, quelques mois plus tard, les *ordres mineurs*, qui sont celui d'*acolyte*, de *lecteur*, d'*exorciste* et de *portier*.

Ces quatre ordres confèrent des fonctions plutôt commémoratives que réelles. Et bien qu'ils impriment un caractère sacré à celui qui les reçoit, il n'est point encore définitivement engagé.

On voit avec quelle sage lenteur marche l'Église, et quel soin elle prend pour former les prêtres dignes de leur mission et librement enrôlés dans la milice sacrée.

En effet, les clercs ne sont appelés au *sous-diaconat*, le premier des ordres sacrés proprement dits, de ceux qui confèrent un caractère indélébile et des fonctions saintes, que dans la troisième année de leur séjour au grand séminaire et après qu'un conseil, présidé par l'évêque lui-même, a jugé leur

conduite bonne et a mûrement examiné leurs dispositions.

Les *ordinands* ou aspirants aux ordres sont préparés à l'irrévocable cérémonie par une retraite de huit jours et par des instructions où, après leur avoir montré la sainteté et l'étendue des engagements qu'ils désirent contracter, on leur en fait connaître aussi la rigueur et le caractère irrévocable. On les engage fortement à ne point s'engager légèrement, à peser mûrement la gravité de leur démarche. Enfin on n'épargne rien pour qu'ils agissent en pleine liberté et en toute connaissance de cause.

Quand, enfin, ils persistent dans la résolution de se consacrer pour toute leur vie au service des autels, on les conduit devant l'évêque, qui les conjure de bien réfléchir encore. Il demande ensuite aux assistants s'ils ne savent rien contre ceux qui se présentent ; il interroge le ministre chargé de faire des recherches sur la moralité des *ordinands*, afin de savoir si aucune opposition n'a été faite à leur ordination, s'ils ne se sont engagés par aucune promesse, par aucun

lien, si aucune tache ne souille leur vie, enfin s'ils sont purs et libres.

Si alors tout est en règle et si du sein de la foule aucune voix ne s'élève pour réclamer, le pontife dit aux ordinands d'une voix grave :

— *Approchez !*

Il en est auxquels le cœur manque au moment de faire ce pas redoutable qui met un abîme entre le *clerc* et le monde. Ceux-là se retirent.

La foule émue suit des yeux et du cœur chaque clerc...

Ceux qui persévèrent s'approchent de l'évêque qui leur fait toucher les vases sacrés, les revêt de la dalmatique et, leur mettant entre les mains le livre des Épîtres, prononce sur eux l'irrévocable formule de consécration...

*
* *

Dès lors, le *sous-diacre* est retranché du monde autrement que pour l'aimer, le soulager, recevoir ses ingratitudes et ses mépris. Il sert à l'autel et récite l'office des prêtres.

Il a les mêmes obligations morales. Il a une place à part parmi ses condisciples et suit des cours différents (sur la théologie pratique, la discipline, la liturgie et l'administration).

Quelques mois après, on lui confère le *diaconat*, qui lui donne le droit de baptiser et d'annoncer l'Évangile en chaire.

Encore quelques mois, et il reçoit la *prêtrise*, le dernier des ordres sacrés, qui lui donne la plénitude des pouvoirs sacerdotaux.

* * *

Ainsi, après *dix* ou *douze années* de préparation, le voilà prêtre. Est-ce à dire qu'il soit libre comme on l'entend dans le monde? — Pas du tout. En recevant l'onction sacerdotale, il a mis ses mains dans celles de l'évêque et a juré obéissance absolue aux pouvoirs constitués pour régir l'Église. Il ne choisira donc pas ses fonctions, il les acceptera avec soumission. Où faut-il aller? Il est prêt à partir. Faut-il, missionnaire, traverser les mers pour aller, au péril de sa vie, évangéliser les sauvages? — le voilà!

A peine s'est-il levé de l'autel qu'il est dis-

posé à se rendre au poste, si périlleux soit-il, que l'autorité épiscopale lui a assigné. Il n'est devenu ministre d'un Dieu né dans une étable et mort sur une croix que pour se dévouer, que pour se sacrifier, que pour obéir à ses supérieurs, sans murmurer, avec joie même!...

Ce qui fait surtout la force de l'Église, c'est son admirable hiérarchie, sa discipline étonnante. L'obéissance de la foule aux ordres de quelques-uns, tels des soldats obéissant à leurs chefs, voilà le secret de la merveilleuse puissance de l'Église, du clergé séculier et des moines, jésuites, dominicains et autres.

*
* *

Pour se rendre compte de la force morale de l'Église, il faut reconnaître l'abnégation absolue imposée aux prêtres et acceptée par eux. Les moines, entre autres, sont les hommes les plus rompus à la discipline qui soient au monde; de là les grandes choses qu'ils ont accomplies. Le chapitre 68e de la règle de saint Benoît est un document extrême-

ment curieux. Il a pour titre : *Si quelque chose d'impossible est ordonné à un frère.*

On y lit : — « Si par hasard quelque chose de difficile ou d'impossible est ordonné à un frère, qu'il reçoive en toute douceur et obéissance le commandement qui le lui ordonne; que, s'il voit que la chose passe tout à fait la mesure de ses forces, il explique convenablement et patiemment la raison de l'impossibilité à celui qui est au-dessus de lui, ne s'enflant pas d'orgueil, ne résistant pas, ne contredisant pas; que si, après son observation, le prieur persiste dans son avis ou dans son commandement, que le disciple sache qu'il en doit être ainsi, et que, se confiant à l'aide du ciel, il *obéisse.* »

Rien n'est plus grand. Comment s'étonner que soit puissante une société d'hommes ayant une pareille discipline, une telle hiérarchie? Et cette obéissance n'est-elle pas le plus grand triomphe de la liberté individuelle? Si fait; car l'abnégation de la volonté est la plus splendide affirmation du libre arbitre.

*
* *

Nous avons montré le jeune homme ayant la vocation et acceptant avec bonheur le joug de l'Église; nous avons parlé de ceux qui, au moment de s'engager définitivement et irrévocablement, se retirent.

Il en est qui, bien que n'ayant pas la vocation, demeurent; ceux-là feront certainement de mauvais prêtres.

L'un est un *indifférent*; pour lui, le sacerdoce sera un *métier* tout comme un autre, triste métier, c'est vrai, mais il en est tant qui le sont!

On le reconnaît, celui-là, facilement pendant les vacances à certaines fréquentations de ses anciens amis de collége qui, eux, n'ont pas quitté le monde. Son costume, d'une coupe recherchée, rivalise avec celui de ses jeunes amis; son chapeau rond est orné de deux glands riches, épais, soyeux, qui retombent élégamment vers l'oreille; il fait volontiers sortir un bout de sa chaîne de montre sur les boutons noirs de sa soutane; s'il tient à la main, soigneusement gantée,

un mouchoir blanc, soyez certain qu'il est du lin le plus fin et que des points dentelés en ornent les rebords.

*
* *

Cet autre est un ambitieux; il n'a jamais cessé de rêver secrètement le chapeau de cardinal, et si un jour on ne le lui donne pas, il se jettera dans le camp opposé, il sera le scandale de l'Église, la torche rouge de son époque, un tribun aigre, violent, amer, faux, aux lèvres trompeuses, au style magique, mais sans autre portée que celle de la révolte, après avoir été vingt ans, tant que l'espoir du cardinalat lui était permis, le soutien le plus énergique de la doctrine catholique.

*
* *

Et ce prêtre-journaliste, qui veut faire je ne sais quel mélange ridicule de la démocratie et de l'absolutisme : c'est encore un ambitieux.

Prédicateur, il se fera retirer le droit de la parole dont il abuse.

Roturier, il cherchera à se faire passer

pour noble et ajoutera à cet effet un *de* devant son nom et même un *de* à la suite, car il rougit du limonadier, son père.

Il fera traduire la *Bible* et faire des volumes d'histoire, de théologie, etc., le tout signé de son nom, par des écrivains malheureux et des *prêtres interdits* qu'il payera un peu moins que des manœuvres.

Il divaguera au nom de la *liberté*, dont il veut se faire un piédestal.

Député, il continuera de défendre un dogme politique incompatible avec le principe qu'il proclame ; et lorsque ce dogme triomphera à la suite d'une révolution, il ne sera pas réélu !

Il empruntera de fortes sommes d'argent à ses collaborateurs, et ne les leur rendra pas.

Il mènera la vie d'un homme de lettres, non celle d'un homme d'église.

Orgueilleux, ambitieux, cet intrigant sera, pour un parti, un ami souvent fort compromettant.

* * *

Bien d'autres, qu'il est inutile de désigner

par des initiales, sont des variétés du prêtre ambitieux et marchand.

Ils ont entrepris des manufactures de livres.

Ils vendent aussi des gravures, des sculptures, des dessins, des tableaux, — et tant d'autres choses !...

Ils sont tout ce que vous voudrez, excepté prêtres : marchands d'eau chaude, imprimeurs, libraires, journalistes et spéculateurs sur les charbons.

L'un d'entre eux est par-dessus tout mauvais homme, dur avec ses subordonnés, qui, à cause de lui, se détachent de l'Église; il paye mal et fabrique mal. Il ne vend que des livres affreusement imprimés, sur d'affreux papier et remplis de fautes.

Lui aussi recueille et exploite les *prêtres interdits* et les vagabonds de la littérature.

Mais il est si cruel et si avide, que ceux-là mêmes qui mangent son pain, — ce pain arrosé de leurs larmes, de leur sang, — ne peuvent s'empêcher de le mépriser et de le haïr.

Ce trafiquant, qui déshonore par ses spéculations, par ses mœurs et par ses ma-

nœuvres la soutane du prêtre, est pourtant parvenu à tromper sur son compte pas mal d'ecclésiastiques, de prélats même.

Il est vrai qu'un saint évêque lui a interdit de dire la messe.

Sommé d'opter entre l'Église et sa boutique, il a préféré celle-ci.

Il gagne beaucoup d'argent.

*
* *

D'autres font un métier différent : on les nomme *marchands de soupe*.

Le caractère sacerdotal ayant une grande influence sur l'esprit public, certains abbés en ont profité pour créer des pensionnats. Si le désir d'élever religieusement la jeunesse les avait seul guidés, il n'y aurait rien à dire ; mais, hélas ! la religion n'est souvent là que le prétexte, et le lucre le but. On enseigne, dans certaines de ces maisons, la danse, les armes, l'équitation ; on y joue la comédie.

*
* *

Cet autre, que nous appellerons T..., est attaché à l'aumônerie d'un prince ou d'un

souverain. Il abuse de cette position pour faire croire à une grande influence et vend très bien ses mauvais livres à des gens auxquels il laisse penser qu'il leur sera fort utile.

Somme toute, il n'en est rien.

Si tel curé de province, qui lui a envoyé une pétition pour le prince ou le souverain, en a reçu un secours pour ses pauvres, une offrande pour sa loterie de bienfaisance, un tableau pour son église, ce n'est pas du tout parce qu'il est abonné aux ouvrages ennuyeux et mal écrits de l'abbé T...; il y a plus, celui-ci ne s'en est même pas occupé, ou il s'est contenté de la jeter à la poste.

Mais les bonnes gens de la campagne, qui ignorent qu'il se soucie très peu d'eux et de leurs intérêts, et qu'au surplus il est sans la moindre influence au château, lui envoient leurs sincères et maladressés remerciements et continuent d'acheter ses affreux bouquins.

Et T..., qui a obtenu le résultat désiré : débiter sa marchandise, se frotte cyniquement les mains et rit d'un rire malhonnête.

*
* *

Parmi les mauvais prêtres, il y a encore :

Le *prêtre politique*, qui s'occupe exclusivement de politique et se souille dans les intrigues des partis, au lieu de s'occuper du salut des âmes ; et aussi le *prêtre homme du monde*, le *prêtre amateur*, qui, lui non plus, n'appartient à aucune paroisse, ne dit la messe nulle part ou la dit fort rarement, dont les mœurs rappellent celles des anciens abbés de cour, et dont M. Louis Veuillot, écrivain catholique, a dit :

« Pour Dieu, monsieur l'abbé, ou ne dites » plus la messe et ne portez plus ce titre » d'abbé, ou habillez-vous en prêtre et vivez » en prêtre.

» Vous êtes à peu près dans Paris seul de » votre espèce ; mais vous battez de telle » sorte le pavé, que l'on vous croit cin- » quante : il n'en résulte rien de bon pour » l'Église.

» Convient-il qu'on vous rencontre à mi- » nuit, le manteau sur le nez comme un » chercheur d'aventures, et que les gens du

» quartier, vous voyant rentrer si tard, se
» disent en riant : *C'est ce prêtre !*

» Pour mon compte, je vous préviens que
» vous me scandalisez.

» Vous devez être le sel de la terre et la
» bonne odeur de Jésus-Christ près de tous
» ceux qui vous connaissent ou qui seule-
» ment vous voient. Or, en vérité, ce n'est
» point l'effet que produit votre figure, quand
» vous paraissez en habit laïque, botté
» comme un joueur de lansquenet, sanglé
» comme un acteur.

» Quel avantage y trouvez-vous ? Croyez-
» vous être joli ? Sachez que des pieds à la
» tête, depuis la pointe de vos cheveux aga-
» cés jusqu'au talon de vos bottes, vous êtes
» ridicule.

» Ridicule cette cravate ruisselante, ridi-
» cule ce gilet illustré de ramages flam-
» boyants, ridicule cet habit collé sur vos
» hanches, ridicules vos hanches ; toute
» votre précieuse personne est ridicule af-
» freusement.

» Non, monsieur, vous n'avez pas le droit
» d'être ridicule ainsi. Un prêtre doit être

» propre; mais propre de cette façon!...
» Soyez plutôt râpé, fripé, rapiécé; soyez
» plutôt sale!

» Il y a des prêtres qui ont d'horribles
» chapeaux, d'autres dont les soutanes font
» pitié; on tolère tout. Et si à travers ces
» haillons l'on remarque un regard doux et
» pensif, on a bientôt fait de songer que cette
» négligence est l'effet d'une pauvreté cou-
» rageuse, ou d'un austère oubli des exi-
« gences mondaines. En quelque état que
» soit une soutane, elle est le vêtement de
» la science, de la piété, du dévouement,
» du sacrifice; elle est sacrée à l'œil des gens
» de bien.

» Dans la rue, un jour, je suivais une de
» ces soutanes mal faites et fatiguées, propre
» pourtant; mais la brosse, à force de la
» frotter, l'avait lustrée et blanchie. Elle bat-
» tait des souliers rougis par le temps; elle
» était surmontée d'un chapeau... Ah! mon-
» sieur l'abbé, je ménage vos nerfs, et je ne
» décris point ce chapeau.

» Bon Dieu! me dis-je, que voilà un pau-
» vre prêtre à qui l'on ferait bien de donner

» une soutane ! Cependant les passants sa-
» luaient avec respect ce prêtre mal vêtu ;
» après l'avoir salué, ils se retournaient pour
» le voir encore. Je doublai le pas, et je sa-
» luai à mon tour.

» C'était le père de Ravignan. Il venait de
» prêcher des enfants, et il allait à Notre-
» Dame. Il se hâtait, parce qu'il avait, sur
» son chemin, visité un malade.

» Qui dira combien sont tombées de lar-
» mes consolantes et salutaires sur la sou-
» tane usée du père de Ravignan, combien de
» genoux, jadis superbes, ont frôlé la pous-
» sière qui couvre ses souliers rougis ?

» Mais qui voulez-vous, Almaviva de sa-
» cristie, qui aille pleurer sur votre justau-
» corps chargé de fanfreluches, et s'agenouil-
» ler à vos pieds chaussés pour les salons ?

» Qui vous demandera d'ôter vos gants
» jaunes, pour que vos mains aux fades
» senteurs épanchent le pardon et la paix ?

» Vous n'y tenez pas, je le sais bien ! Mais
» alors que faites-vous dans l'Église ? Vous
» direz que vous y êtes, et que vous n'en

» pouvez sortir ! Vous pouvez du moins vous
» cacher.

» Que s'est-il donc passé ? De quoi vous
» vengez-vous, quand vous contristez à la
» fois les prêtres et les fidèles, par cet éta-
» lage impudent d'une vocation faussée ou
« perdue ?

» Est-ce que vos illustres parents vous
» ont fait d'Église malgré vous, pour laisser
» leurs domaines à monsieur votre frère
» l'huissier-priseur ? Est-ce que le sacerdoce
» vous a été imposé ? Est-ce que vous ne
» l'avez pas, au contraire, sollicité dans la
» plénitude de votre liberté et de votre
» raison ?

» Êtes-vous victime d'une éducation cor-
» ruptrice ? Vos confrères, votre évêque,
» vous ont-ils donné l'exemple de gens de
» qualité subordonnant les maximes du ciel
» aux passions et aux amusements de la
» terre ? Entre vous et les derniers abbés de
» boudoir, est-ce qu'il n'y a pas l'échafaud
» de 1793 et tous les fléaux que la Provi-
» dence a permis pour enseigner aux prêtres
» le rôle qu'ils ont à remplir ?

» Vous faites le bel esprit, et vous étalez » volontiers votre littérature. N'êtes-vous pas » assez intelligent pour savoir que l'impiété » ne sera vaincue et le monde sauvé que par » un sacerdoce humble, pauvre, laborieux, » mortifié, et qu'au milieu d'une société » chargée de tous les vices que le christia- » nisme vint combattre, il faut aller au com- » bat avec la foi et la bure des apôtres?

» Malheur à vous, race fausse, prêtres » mondains, non-seulement stériles, mais » qui, par votre seul aspect, frappez souvent » de stérilité le travail des autres! Malheur » à vous, qui êtes un argument dans la » bouche de l'impie! Malheur à vous, dont » il peut dire, pour échapper à la vérité qui » le presse : *Voyez ce prêtre!* »

*
* *

Et encore, le *prêtre débauché* que les tribunaux correctionnels condamnent pour ses impuretés;

Le *prêtre voleur* qui, sous le couvert de sa robe vénérable, extorque des âmes cha-

ritables, parmi lesquelles quelques-uns de ses confrères, sous le prétexte de fonder établissements pour les pauvres;

Le prêtre qui s'occupe de mariages et fait une concurrence redoutable et peu canonique à M. de Foy et à Mme Saint-Marc.

*
* *

Le mauvais prêtre est généralement *interdit;* s'il ne l'est pas, c'est qu'il est un habile hypocrite, qui a su dissimuler ses vices au public et à son évêque.

Nous parlerons plus loin du prêtre *interdit.*

Le mauvais prêtre est l'exception.

*
* *

Il y a quelques mauvais prêtres, c'est incontestable. Judas était un des disciples du Christ.

Le tort de bien des gens, c'est de confondre les bons avec les mauvais.

Qui donc est réellement bien convaincu que tous les prêtres sont des fripons, des imposteurs, des sacriléges, ne croyant pas

un mot de ce qu'ils enseignent, remplissant leur ministère absolument comme on exerce un métier? Qui donc a lu au fond de tous ces cœurs le mépris de leur propre sacerdoce?...

La réprobation dont les mauvais prêtres sont l'objet de la part de l'immense majorité des bons prêtres, est une preuve éclatante de la pureté qui, à part les écarts qui sont le fait de l'humaine faiblesse, distingue les descendants des apôtres.

De même que Judas fut répudié par ses collègues, de même le mauvais prêtre est rejeté par l'Église.

C'est manquer d'équité que de rendre celle-ci responsable de crimes dont ses foudres frappent les auteurs, les retranchant sévèrement de son sein, en leur interdisant toute fonction sacerdotale.

C'est précisément parce que la majorité des prêtres est un exemple d'honnêteté, que la présence d'un mauvais prêtre parmi eux est un objet de scandale. Au milieu d'un bagne, un voleur ne se remarque pas. Si la plupart des prêtres étaient vicieux, on

ferait moins attention aux prêtres coupables qui désertent leur poste et foulent aux pieds leurs devoirs.

*
* *

Il y a encore le prêtre sans humilité ; il est fier de son talent, — s'il en a ;

Fier du respect dont l'entourent les fidèles ; fier de ses vertus, qui cessent alors d'être des vertus.

Celui-là vise aux honneurs mondains ; — à la décoration.

Certes, le prêtre honore la décoration en la portant ; — mais la seule croix qui convienne à son caractère, c'est celle du Golgotha !...

*
* *

Les joies du prêtre nouvellement ordonné sont toutes morales ; quant aux avantages matériels, ils sont nuls. Sa vie se passera dans l'isolement et dans la gêne des fonctions inférieures de l'Église.

A moins que le jeune prêtre n'appartienne au clergé *régulier*, c'est-à-dire qu'il ne soit

moine, religieux, il appartient au clergé *séculier*.

Dans ce dernier cas, au sortir du grand séminaire, il est ordinairement envoyé, avec le titre de *vicaire*, auprès d'un prêtre plus âgé, *recteur* ou *desservant* d'une paroisse.

Sa position est alors assez pénible.

Il n'a pour vivre qu'une misérable indemnité, aumône avare que lui fait le Trésor. Il est donc en partie à la charge du curé, qui partage avec lui ce que la *fabrique* laisse au clergé sur le produit des messes, baptêmes et enterrements.

La nature humaine serait parfaite, si les hommes les plus vénérables n'avaient pas leurs faiblesses. Il arrive que la différence d'âge, d'humeur, le genre de vie, d'idées, d'opinions, de manières, la supériorité réelle ou imaginaire de l'un sur l'autre, engendrent entre le vieux desservant (ou le vieux curé) et le jeune vicaire, une sorte de petite rivalité.

Quand ce désaccord existe, il en résulte du bruit et des troubles, sinon des scandales; l'un se dispense de demander des conseils,

l'autre se dispense à son tour de les donner, ou bien le fait sans bonne grâce; celui-là agit selon son inexpérience, et celui-ci en sourit avec malignité.

*
* *

Ces divisions sont inévitables, quand le curé a pour servante une femme qui a su prendre de l'empire sur son esprit, et en abuse pour l'accaparer et en même temps pour éloigner de lui, avec un soin jaloux, tous ceux qui lui portent ombrage.

Elle hait le vicaire et le lui prouve par ses actes.

On n'est rien en naissant, dit la sagesse des nations.

On ne naît donc pas servante de curé comme on naît avec une couronne de roi sur la tête ou avec cent mille livres de rentes.

Cette dame, après avoir passé par l'état d'enfant, de jeune fille, puis de femme, commence à entrer chez un prêtre vers trente ans, à l'âge où l'on finit par se marier quand on a négligé d'y songer jusqu'alors.

Les canons ne souffrent pas que les pré-

tres aient de jeunes servantes, de peur de donner prise à la calomnie. Ce n'est même que difficilement, et lorsqu'il est sûr de leur conduite, que l'évêque consent à leur laisser occuper une jeune parente.

Quelquefois elle est veuve d'un suisse, d'un bedeau, d'un croque-mort, ou encore, d'un pompier, d'un garde municipal, d'un concierge; la plupart du temps, elle est célibataire, dans tous les cas, elle offre à l'observateur ce type de la femme *qui a eu des malheurs* et qui aime à les raconter.

On l'appelle *madame*, non *mademoiselle*.

Mme S... est une vieille fille aigre et maussade, sinon méchante dans la vérité du mot. Elle s'est particulièrement jetée dans les chats ; elle s'est adonnée à ce caprice pour ranimer sa nature sèche.

Elle porte, sous son tablier, une douillette de couleur chocolat clair ; — ses cheveux sont dissimulés par un faux-tour de cheveux d'un rouge marron, qui entourent avec beaucoup de soin son front ridé, et se trouvent en partie renfermés dans un bonnet de taffetas noir, orné, les jours de fête, de giroflées

artificielles, jaunes et fanées comme elle. Elle porte même parfois des chapeaux ; mais ils sont dans la force de l'âge.

Sous ces honnêtes oripeaux, sa figure est sèche et pincée. Ses lèvres sont minces, et une sorte de rougeur bourgeonnée complète l'agréable de son teint rempli de tons violets.

Son âme est sévère, son esprit revêche, ses manières décentes et brusques, ses paroles ridicules et sentencieuses. Ses yeux, d'un bleu pâle, ressemblent à de la faïence.

Le mot *restez* la met en fureur, quand il est adressé par *son* curé à quelque visiteur au moment du dîner.

Au lieu de mettre de suite un couvert de plus, elle s'abandonne à des gestes de chauve-souris et à des mouvements pareils à ceux de l'éléphant qui se dandine sur ses gros pieds. Sa figure prend alors cette expression avide et dure que l'on prête aux sorcières de deuxième ordre.

Et quand le pauvre curé, se repentant déjà de son invitation, car elle lui promet un orage, ajoute d'une voix douce :

— Allez, ma bonne madame S...

Elle sort d'une façon tragique.

*
* *

C'est bien pis si un étranger s'est hasardé à lui faire une observation.

*
* *

Le soleil a ses taches ; les plus grands saints étaient des hommes, et comme tels ils ont eu des imperfections, des défauts, des misères...

Il est donc permis de rappeler que la servante du curé a surtout ce travers propre à beaucoup de personnes pieuses, la *susceptibilité.*

Or, comme l'a dit un orateur sacré, cette susceptibilité, fréquente chez les dévots, n'est rien autre chose qu'une absence d'humilité. Nous avons nommé l'orgueil.

Outre ses chats, Mme S... a un chien, sorte de griffon laid, gris et rouge.

Ce chien, taquiné sans cesse par le vicaire, qui ne fait qu'user de représailles envers lui,

est hargneux, sale, trop gras, gâté comme un bel enfant chéri.

Dissimulée au delà de toute expression et en même temps fort rusée, Mme S... a su persuader à M. le curé que ses chats et son chien étaient fous de lui, et, ce qui est plus fort, que lui-même en raffolait. Il a beau protester qu'il est loin d'en être aussi charmé qu'elle le lui dit, il demeure convaincu qu'il les adore, et que c'est par dévouement pour lui qu'elle soigne *ces vilaines bêtes.*

*
* *

D'un autre côté, Mme S... affecte de ne point avoir de famille à sa charge, et de ne rien mettre de côté pour elle.

Si sa sœur vient *du pays* pour la voir, elle s'efforce de la congédier :

— Retourne chez nous, lui dit-elle ; Paris est une ville de perdition !

*
* *

Les habitudes d'ordre et de régularité que le curé a contractées au séminaire le portent à tenir à cette servante propre et décente,

grâce à laquelle son linge et ses hardes sont toujours propres et rangés, les repas prêts à l'heure, l'appartement fait, tout en bon état.

*
* *

Mme S... prend les intérêts de son maître, peut-être bien parce que ce sont les siens propres, attendu qu'elle a toujours un peu du bien qu'il reçoit. Elle aura sa part du vin fin et des liqueurs données par les parents des communiants; plus la dame qui *rend le pain béni* a donné à M. le curé une grosse brioche, plus Mme S... en mangera.

Le curé sait gré à sa servante (ou *gouvernante*, quand on prend une fille pour faire les gros ouvrages) de ses soins un peu affectés ; et aux plaintes qu'on vient quelquefois lui faire, il répond invariablement :

— Elle est si honnête! si propre!... J'ai d'ailleurs l'habitude de son caractère. Et puis, elle croit prendre mes intérêts ; elle peut se tromper, mais ses intentions sont droites.

Ensuite, s'il la congédiait, que devien-

drait-elle ?... Enfin, on sait qui l'on quitte et l'on ne sait pas qui l'on prend... une autre serait sans doute pire... Ne faut il pas aussi être indulgent, et passer un peu sur les défauts des gens ! Mon Dieu ! nous en avons tous. Que celui qui est sans moments difficiles jette le premier caillou à la tête de Mme S...

*
* *

D'autres considérations moins élevées attachent, sans qu'il s'en doute, M. le curé à sa servante. Elle est excellente cuisinière ; elle confectionne de bons petits plats qui n'appartiennent qu'à elle ; les confitures, elle les fait à ravir, ainsi que la pâtisserie.

Cela évite de louer des mercenaires quand M. le curé reçoit à dîner des personnages de distinction, comme son évêque, le jour de la confirmation, comme les membres du bureau de bienfaisance, de la fabrique et autres.

*
* *

Il est vrai que si Mme S... est habile et pleine d'attentions, il est des moments où

elle grogne : quand son maître n'est pas arrivé à l'heure du dîner ; quand un importun le retient trop longtemps. et l'empêche de se mettre à table ; quand M. le curé donne *trop* aux pauvres (comme si l'on pouvait jamais donner *trop !*), surtout quand c'est à des personnes qui ne lui conviennent pas.

Il faut l'entendre :

— M. le curé veut donc *nous* ruiner ! C'est inimaginable. Plus il va, et plus il s'enfonce ! Il *nous* dépouillera de *notre dernière soutane !*... Donner un gilet tout neuf et *notre* meilleur pantalon ! *Nous* mettre tout nus pour des ingrats, des vagabonds et des paresseux !...

Elle se dit ces choses à elle-même ou à M. le curé ; mais elle n'a pas l'habitude de récriminer en public. Elle ne parle jamais de son maître qu'avec le plus grand respect.

En public, il est son oracle :

— M. le curé a dit ceci, cela.

Elle empêche les parents de son maître de se mettre à table sans lui, fût-il en retard.

— Il faut attendre M. le curé.

Cette longue tyrannie de la servante finit par éloigner de l'abbé sa famille et ses amis. Il croit que c'est à cause de lui ; c'est à cause d'elle que la maison est désertée.

Le pauvre homme ne s'aperçoit pas du despotisme qu'il s'est imposé à lui-même. Il y est fait ; c'est pour lui comme une seconde nature. Les plaintes, la mauvaise humeur, les récriminations de Mme S... lui manquant laisseraient un vide dans son existence, qui se repaît avec une sorte de délice de sa propre monotonie.

* * *

Les plus grands écueils pour le jeune prêtre, les épreuves les plus difficiles pour sa vertu, lui viennent peut-être de la *confession.*

Quelle situation quand il sent frémir sous son regard, plus attendri que sévère, une jeune et belle pénitente qui lui raconte le poème de son cœur ! Et quand elle lui avoue tout bas que le héros de ce poème c'est lui-même... lui, prêtre !... Oh ! alors, de quel

courage doit-il s'armer pour reconduire cette âme égarée dans le droit chemin et pour s'efforcer de n'en pas sortir lui-même!...

Luttes héroïques, secrets combats dans lesquels, pour triompher de la volupté, il faut que le prêtre étouffe l'homme en lui, dompte la nature, brise le cœur.

***

Ici, qu'on nous permette d'ouvrir une parenthèse pour placer le type de *madame Putiphar;* type biblique qui s'est perpétué d'âge en âge.

La Putiphar moderne est une femme mariée ou une veuve, près de son *retour d'âge.* Elle cherche, avec désintéressement du reste, à débaucher des jeunes gens. Parfois, elle se trouve séduite par la beauté ou l'éloquence du jeune prêtre; dès lors, il faut qu'il devienne son complice ou sa victime.

Elle le poursuit partout : au confessionnal, en chaire, d'où il est importuné par son regard ; à son domicile où, sans une servante vigilante et jalouse, il succomberait peut-être!...

Quand, enfin, elle doit renoncer à ses tentatives, la vieille débauchée s'éprend pour le prêtre fidèle et chaste, que dans son cœur elle appelle secrètement *Joseph*, d'une haine aussi implacable qu'était son amour.

C'est alors qu'elle organise contre lui une sourde conspiration qui a la calomnie pour levier.

Il faut prendre le manteau à Joseph !

Elle ameute d'abord contre lui tout ce qu'il y a de plus vil dans la paroisse, en répandant sur lui les plus mauvais propos.

Distinguons :

Tantôt, elle se pose en victime de tentatives immorales de la part du prêtre ;

Tantôt, plus hypocrite et plus adroite, elle met sur le compte du pauvre homme une foule d'histoires infâmes dont elle prend pour héroïnes des jeunes filles innocentes du quartier, réputées dévotes, réellement pieuses et qu'on sait avoir pris ce prêtre pour directeur.

Elle profite des moindres apparences et va jusqu'à les faire naître quand elle le peut.

Et, si puissante — ô ciel ! — est la calom-

nie, même sur les plus nobles âmes, que parfois l'autorité épiscopale s'émeut de ces intrigues et des lettres anonymes que lui écrit Mme Putiphar, et que peu s'en faut que le prêtre dénoncé ne soit chassé honteusement de sa paroisse !

*
* *

L'expérience du confessionnal rend le prêtre indulgent, car il voit combien grandes sont les fautes de l'humanité et combien chacun de nous ressemble de ce côté-là aux autres hommes.

Que de faiblesses et que de crimes viennent s'étaler devant les yeux ! Et puis ces faiblesses, ces crimes mêmes, il en sent le germe en lui.

— « Il n'est pas de juste, a dit saint Augustin, qui ne puisse devenir en un instant un réprouvé. — Pas de forfait commis par un homme qu'un autre homme ne puisse commettre. »

*
* *

On a beaucoup attaqué la *confession*. C'est pourtant une chose logique. Nous compre-

nons que les juifs, les musulmans, les bouddhistes, les déistes crient après ce dogme; mais que cela arrive à des chrétiens, voilà qui passe toute vraisemblance. Nous allons prouver en deux mots combien cela est absurde.

Tout chrétien fait profession de croire que l'Evangile est un livre révélé et que Jésus-Christ est Dieu.

Or, voici :

— « Recevez le Saint-Esprit; les péchés seront pardonnés à ceux à qui vous les pardonnerez; ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. »

La confession est donc la condition indispensable du pardon, car comment pardonner des péchés dont on n'a pas connaissance? Il est possible que ce dogme vous contrarie, alors avouez franchement que vous n'êtes pas chrétien.

Que la confession expose le prêtre à de terribles tentations auxquelles il peut succomber; qu'elle gêne nos passions et contrarie notre orgueil, ce sont là d'autres questions. D'ailleurs, ne peut-on pas répondre

qu'elle donne le repos de la conscience, relève les courages abattus, arrête le bras levé pour le forfait?...

Le prêtre est à son tour pénitent. Lui aussi pèche, car il est homme, et toute chair est faible ; à son tour, il trouve de l'indulgence. Le prêtre auquel il ouvre son cœur se dit à lui-même : — *Et moi aussi!...*

C'est surtout quand il a à confesser des prêtres, des savants, des lettrés, que le confesseur a besoin d'une science proportionnée à la capacité des consciences qu'il conduit.

L'expérience peut suppléer à la science; il en est de même d'un bon sens naturel et d'un esprit juste, qui porte le confesseur à rechercher, quand il en sent le besoin, le conseil des plus experts et des plus habiles parmi les théologiens.

Celui qui n'agit pas ainsi est très blâmable.

La science nécessaire à un confesseur est de deux sortes : la connaissance du droit et la connaissance du fait.

La première doit connaître sept choses :

1° Jusqu'où s'étend son pouvoir;

2° La différence qui existe entre les péchés *véniels* et les péchés *mortels*;

3° Les circonstances aggravantes du péché;

4° Quand il y a obligation de restituer, en matière de larcin et en matière de médisance;

5° Ce que c'est que l'*occasion prochaine*, ce qui la fait naître et quand on est obligé de l'éviter;

6° Quelle nature de douleur est requise des pénitents pour être capable de recevoir la grâce sacramentale;

7° La forme qu'il faut observer dans l'absolution et les remèdes qu'il faut ordonner contre les péchés les plus ordinaires.

Quant à la connaissance du fait, on a dit bien fréquemment que le devoir du confesseur était d'écouter, et qu'il y avait chez lui *indiscrétion*, *témérité*, *curiosité* à interroger.

Il se peut que quelques-uns se montrent imprudents par leurs interrogations, et donnent par là, à des enfants, des idées qu'ils n'avaient point. Mais, d'un autre côté, il est

incontestable qu'il est des cas où le confesseur doit interroger ses pénitents pour savoir d'eux la vérité ; par exemple, ceux qui la cachent par pure ignorance et ceux qui la cachent par malice, ce qui est stupide, car tout se passe là différemment que dans les autres tribunaux : celui qui confesse son crime est absous, celui qui le cache en remporte la condamnation. D'où il suit que s'il croit, nul n'a plus grand intérêt que la vérité se découvre que le coupable.

*
* *

Quoi qu'il en soit, le confesseur doit se montrer extrêmement circonspect dans les interrogations en matière d'impureté, de crainte qu'il ne lui arrive comme à ce peintre qui, ayant fait le portrait de la fameuse Hélène avec trop d'art et d'application, en devint éperdument amoureux.

Plus que jamais alors le prêtre doit se servir de termes modestes ; et si, par ignorance ou effronterie, un pénitent veut exprimer le péché en paroles brutales, il doit l'avertir

avec charité et douceur qu'il n'est pas convenable qu'il en soit ainsi.

Effectivement, il doit lui suffire de rechercher l'espèce du péché, et nullement la manière en laquelle il a été commis.

Enfin, le confesseur doit chercher les remèdes propres aux âmes dans les livres des Pères et autres qui ont traité de ce sujet, afin de ne pas mériter qu'on lui applique cette sortie de saint Thomas :

« C'est une chose surprenante de voir de quelle sorte les médecins se consument sur leurs livres pour trouver quelques remèdes propres à guérir les malades et à conserver la santé de ceux qui sont sains, quoique, selon la parole du prophète, toute chair soit semblable au foin, *omnis caro fœnum*, qui, s'il ne sèche pas aujourd'hui, sèchera infailliblement demain ou peu de jours après ; pendant que les confesseurs sont si lâches et si négligents, qu'il est rare qu'ils veuillent seulement se donner la peine d'ouvrir un livre pieux, où ils pourraient apprendre quelques maximes faciles et propres à rendre et à con-

server la santé aux âmes, qui doivent vivre ou mourir éternellement. »

*
* *

La plus difficile de toutes les tâches imposées au confesseur est peut-être celle d'éteindre chez ses pénitents l'appétit concupiscible, en les guérissant de l'impureté représentée par la prostituée de l'Apocalypse.

Tant de gens adorent la bête, *adorant bestiam !*

Ah ! nous ne sommes plus au temps où, au rapport de Tertulien, les chrétiens *étaient aussi éloignés de toucher la femme d'autrui que le soleil est éloigné de jamais toucher la lune.*

L'impureté se répand de telle sorte que la plupart ne la regardent que comme une infirmité naturelle à l'homme.

Les théologiens en jugent tout autrement ; ils nous montrent le déluge comme un châtiment, parce que *toute chair avait corrompu sa voie ;* parce que toute pensée était portée *au mal,* ce qui est la même chose, selon le sentiment de saint Jean Chrysostôme, que

de dire : est porté à la femme, ***intenta esset ad feminam***, interprétation plus profonde que galante.

*
* *

Le vicaire se croit libre le jour où il est nommé ***recteur*** ou ***desservant*** d'une paroisse.

Mais il ne tarde pas à s'apervoir qu'il est loin d'être affranchi.

Les hommes vont lui créer des difficultés et des embarras. Il se pourra, par exemple, qu'il soit en dissidence avec M. le maire. En effet, les lois qui règlent les attributions de l'autorité ecclésiastique et de l'autorité laïque sont telles, que des conflits de juridiction sont très fréquents (1).

Il est de plus aux prises avec d'implacables nécessités. Ses ressources sont très bornées, et cependant les pauvres sont nombreux qui viennent s'adresser à lui. Avec le traitement, le supplément de traitement (qui

(1) On peut consulter sur cette matière le ***Cours de droit administratif*** de M. de Cormenin et le ***Traité de l'administration des paroisses*** par Mgr Affre.

n'est pas un droit) et le casuel, qui est variable, il ne peut subvenir à toutes ces misères, s'il n'a pas de ressources personnelles, et il est rare qu'il en ait.

Or, il faut en outre :

Qu'il ait un logis convenable et une mise décente ;

Qu'il participe aux charges civiles et communales ;

Qu'il assiste les malades ;

Qu'il donne aux quêtes diocésaines et aux souscriptions aux œuvres de bienfaisance ;

Qu'il donne l'hospitalité aux confrères qui voyagent, — et mille autres dépenses.

Une des positions les plus difficiles pour le prêtre, c'est lorsque, appelé à une fonction quelconque (et plus la charge est élevée, plus l'obstacle est grand), il remplace un prédécesseur favorisé par la fortune. Les hommes du monde établissent immédiatement un parallèle entre lui et celui auquel il succède, et comme il est forcé de s'abstenir ou de diminuer les offrandes, le parallèle est toujours à son désavantage.

Aussi son âme a ses heures d'abattement

et de langueur qui l'entraînent parfois dans de tristes chutes.

Ou bien alors il lui faut l'héroïsme de la foi, ce courage et cette force surnaturelles sans lesquels le plus résolu succombe, malgré l'élévation de son esprit et de son cœur.

*
* *

Ce que nous avons dit du ***desservant*** ou ***recteur*** s'applique au ***curé***.

On distingue, parmi les curés, les ***curés de canton*** et les ***doyens***.

*
* *

Le prêtre peut encore devenir ***chanoine***, ***grand-vicaire***, ***évêque***, etc.

Les chanoines sont des prêtres qui assistent aux conseils de l'évêque et lui donnent leurs avis ; le tout quand ils y sont invités ; les trois quarts du temps on ne le leur demande pas ; ils sont tenus de chanter solennellement chaque jour un office de chœur.

Leur traitement est de 1,500 fr. dans les départements, de 2,400 fr. à Paris. Ils sont

nommés à vie par l'État, sur la présentation de l'évêque.

Leur nombre est limité pour chaque diocèse.

La dignité de chanoine est irrévocable.

Outre les chapitres diocésains, il y a le chapitre de Saint-Denis, auquel le gouvernomment nomme directement, et celui de Sainte-Geneviève, de nouvelle fondation, école de prédication.

*
* *

Les *grands-vicaires* ou *vicaires-généraux* sont des prêtres choisis par les évêques parmi les membres de leur clergé, même parmi les prêtres des autres diocèses, avec l'autorisation de l'évêque du lieu, pour les aider dans l'administration des diocèses. Ils leur laissent les pouvoirs de leur juridiction, sauf celles attachées à l'ordre et au caractère épiscopal.

Leur nombre est, comme celui des chanoines, limité pour chaque diocèse. Ils sont révocables par l'évêque.

Leur traitement varie entre 2,000 fr. et 4,000 fr., selon les diocèses.

Ils deviennent souvent *évêques*.

*
* *

Les évêques sont nommés par le gouvernement, mais ils doivent recevoir l'institution canonique du pape par une *bulle*.

L'évêque est alors solennellement *consacré* par trois autres évêques.

Il peut arriver que le pape refuse la bulle au prêtre nommé par l'État ; il est incontestable qu'au point de vue spirituel, c'est son droit ; le spirituel se trouvant, d'après le Concordat, indépendant du temporel.

Il a 10,000 fr. de traitement par an, et reçoit 8,000 fr. dès qu'il est nommé, pour ses frais d'installation.

L'État lui donne, dans sa ville épiscopale, la jouissance d'un hôtel.

On appelle *diocèse* l'espace déterminé où sont répandus les fidèles qu'il doit gouverner. Son autorité épiscopale ou *juridiction*, est limitée à son diocèse, en dehors duquel il ne peut exercer les fonctions de sa dignité

et en porter les insignes sans l'autorisation de l'évêque de l'endroit.

L'évêque est tenu à la résidence par la loi religieuse et par la loi civile; il ne peut s'éloigner de son diocèse au delà d'un temps déterminé sans une autorisation spéciale.

Religieusement, les évêques sont les successeurs des apôtres, les premiers pasteurs de l'Église; ils ont la plénitude du sacerdoce, un degré de prééminence et d'autorité sur les simples prêtres. Eux seuls ont le droit de conférer le Saint-Esprit et de faire des prêtres, c'est-à-dire de donner le sacrement de la *confirmation* et celui de l'*ordre.*

Civilement et administrativement les évêques sont rangés parmi les premiers *fonctionnaires* de l'État; on leur rend les mêmes honneurs qu'aux généraux de division et aux premiers présidents des cours impériales; mais, dans les cérémonies, les évêques ont le pas sur ces fonctionnaires.

L'*archevêque* est un évêque qui a une primauté d'honneurs et une autorité de juridiction restreinte sur un nombre indéterminé d'évêques, placés dans le ressort de son siége.

Les pouvoirs religieux sont les mêmes que ceux des évêques.

Depuis la désorganisation du culte en France, l'autorité des archevêques y est mal définie.

L'État alloue à chaque archevêque 15,000 fr. de traitement annuel (1) et 2,000 fr. de frais d'installation.

Au-dessus des archevêques, il y a les *archevêques-primats*, dont les siéges furent jadis les premières fondations des missions chrétiennes, et les *patriarches*, qui avaient autrefois des juridictions fort étendues.

Aujourd'hui, ces deux derniers titres ne sont plus que commémoratifs.

*
* *

Les évêques et les archevêques peuvent être faits *cardinaux*, c'est-à-dire prélats ou officiers supérieurs de la cour de Rome.

Ce n'est pas là une dignité hiérarchique, c'est une charge pontificale. Il n'est pas né-

(1) L'archevêque de Paris a 40,000 francs.

cessaire d'être évêque, ni même d'être prêtre pour recevoir le chapeau de cardinal. Il y a des cardinaux laïques.

Les cardinaux ne sont pas des pontifes ayant rang dans l'Église, mais des magistrats exerçant des fonctions administratives.

C'est sur la présentation des chefs des États catholiques que le pape nomme les cardinaux, lesquels représentent, à la cour de Rome, les intérêts religieux de leurs compatriotes.

Les Français faits cardinaux sont de droit *sénateurs;* ils reçoivent un supplément de 5,000 fr. C'est parmi les cardinaux que ceux-ci choisissent le pape depuis plusieurs siècles.

Au-dessus des cardinaux il n'y a que le *pape.*

*
* *

Le *pape* est le premier des prêtres, le chef visible de l'Église, le vicaire de Jésus-Christ et le successeur de saint Pierre.

Il réside à Rome, où il jouit à la fois d'un pouvoir spirituel et d'un pouvoir temporel.

Il a la souveraine autorité, comme chef spirituel, sur l'Église catholique romaine.

Il publie des *bulles*, des *brefs* et des *encycliques*.

Il porte une triple tiare, comme chef de l'Église, évêque de Rome et souverain temporel des États romains. Il tient à la main une clef d'or et une clef d'argent, dites les *clefs de saint Pierre*.

On le nomme aussi *Souverain Pontife*, *Saint-Père*, *Très Saint-Père;* en s'adressant à lui, on dit : *Votre Sainteté.*

Il se donne à lui-même le titre de *serviteur des serviteurs de Dieu.*

Le nom de *pape* signifie *père;* on le donna jusqu'à Grégoire VII indistinctement à tous les évêques ; ce n'est que depuis 1073 qu'il fut appliqué exclusivement au Souverain Pontife.

La suite des papes remonte sans interruption jusqu'à saint Pierre, qui fut choisi par Jésus-Christ lui-même.

*
* *

Il semble que devenu évêque ou cardinal, ou pape, le prêtre puisse enfin goûter quelque repos. Mais point. S'il est fidèle à l'Evangile, il continuera à mener une vie sacrifiée. Avec les dignités, croissent les charges. Les pauvres continueront à avoir la plus grande part de ses revenus.

Ses seuls dédommagements, il les trouve, non pas dans la vénération publique, dont son humilité se croit indigne, mais dans le témoignage de sa conscience.

*
* *

Tous les soldats ne deviennent pas officiers.

Tous les prêtres ne deviennent pas évêques, cardinaux ou pape.

Il en est qui, par exemple, sans même devenir curés, embrassent la carrière de la prédication.

Quand il a un grand talent oratoire, le *prédicateur* peut se créer une fonction éclatante. mais précaire cependant.

Et d'abord, il lui est très difficile de se faire connaître, et quand il est demandé avec instance, il faut encore qu'il obtienne de son évêque l'autorisation d'accepter les invitations qu'on lui fait.

Dans tous les cas, il mène une vie rude et pauvre, partie sur les routes, partie dans la chaire. Et cette fatigue est très peu rétribuée. Les honoraires des prédicateurs sont minimes. Qui croirait que c'est, en général, 25 francs au maximum?

* * *

Comme le chanteur des concerts qui dans une soirée va, à tant le cachet, chanter dans plusieurs maisons, ainsi le prédicateur va souvent prêcher le même jour dans diverses églises. Mais de même qu'il arrive à l'acteur et au chanteur de jouer *pour rien* au bénéfice des pauvres, ou de quelque camarade, il arrive, à plus forte raison, au prédicateur de jouer *gratis pro Deo*, c'est bien le cas de le dire.

Par exemple, tous les sermons de charité

sont débités sans rémunération; et quand il en est autrement, pourquoi s'en étonner? Il ne fallait pas dépouiller le prêtre...

Tel talent oratoire qu'ait le prédicateur, rarement il parviendra à un évêché. On craint son ardeur, son génie même s'il en a; on lui préfère un curé qui s'est montré bon administrateur, gouverneur sage et prudent. Il n'est tout au plus que chanoine honoraire ou grand-vicaire honoraire d'un ou de plusieurs diocèses.

Nous ne sommes plus au temps où l'éloquence sacrée conduisait Fléchier, Massillon et Bossuet à l'épiscopat. Ce qui n'empêche pas nombre d'évêques d'être bons prédicateurs, mais, avant tout, ils sont administrateurs éprouvés.

Le prédicateur obtient parfois les invalides du canonicat ou une aumônerie de couvent, de collége, d'hôpital ou de prison.

***

Les aumôniers ont des fonctions toutes de dévouement, qui ne sont point éclatantes.

Ils sont peu rétribués et leur carrière est

peu sûre, surtout dans les couvents de femmes, où il est rare que restent longtemps les mêmes prêtres.

On croit dans le monde que les aumôniers des communautés de religieuses sont des *Vert-Vert*.

C'est une bien grande erreur. Il faut qu'ils supportent les fantaisies, les caprices, l'humeur, le caractère de ces dignes femmes; ils sont autant, parfois, leurs serviteurs que leurs directeurs.

Il y a encore les aumôniers de la marine; autrefois, il y avait aussi les aumôniers des régiments, mais ils ont été supprimés après la révolution de 1830, excepté en temps de guerre.

Et à côté d'eux le type si suave et si touchant de la *sœur de charité*, cette tendre mère des pauvres.

*
* *

Enfin, il y a encore les *missionnaires*.

Cet apostolat demande un zèle et une force à toute épreuve, la plus complète abnégation, un dévouement sans limites.

Là, il ne faut avoir ni les défaillances de saint Pierre, ni les doutes de saint Thomas.

Il ne s'agit plus de trembler d'émotion en disant sa première messe, en écoutant pour la première fois la confession d'une femme et de se préoccuper des *cas de conscience;* — non, il s'agit d'aller combattre, d'aller mourir.

Le prêtre des ***Missions étrangères***, qui va porter les lumières de l'Evangile aux peuples idolâtres, a d'avance fait tous les sacrifices possibles à Dieu.

Il est rare qu'il ne trouve pas la mort sous les coups des naturels ou par l'inclémence de leurs pays.

Parmi ces prêtres généreux et intrépides, nous citerons les Pères jésuites, les Pères du ***séminaire des Missions étrangères***, rue du Bac, à Paris; et, dans la même ville, les Pères de la ***Maison de Saint-Lazare***, rue de Sèvres, fondée par saint Vincent de Paul.

*
* *

Il y a aussi des missions *diocésaines*, beaucoup moins dangereuses que celles-là.

Ce sont les sessions oratoires qui ont lieu à différentes époques de l'année dans quelques diocèses.

*
* *

Le sacerdoce est un *métier*, disent bien des gens.

Rude *métier* que celui d'un bon prêtre! Mission difficile, toujours pénible à toute heure, périlleuse souvent; vie consacrée au soulagement de toutes les douleurs; charité en action; abnégation, dévouement.

Il faut le voir, la nuit comme le jour, dédaigneux des dangers et méprisant les obstacles; il faut le voir se donner tout entier à ses semblables, et plus particulièrement à ceux qui souffrent, à ceux qui pleurent, à ceux qui sont faibles, aux petits, aux enfants, aux pauvres.

Les malheureux, les abandonnés, il est leur ami; des affligés, il est la consolation; des souffrants, le baume; des plaies, le remède; des blessures, le pansement.

Touchant tableau! À toute heure il est là, à son poste, comme un soldat intrépide, ne reculant ni devant la famine, ni devant les

maladies contagieuses, la guerre étrangère, la guerre civile, la mort.

Serviteur de ses frères, il expose gaiement sa vie pour les sauver.

Et en échange de ce dévouement, que récolte-t-il?

— L'injustice, la calomnie, les insultes et les mauvais traitements.

Il a donné son temps, ses soins, sa santé, sa bourse, son cœur, sa vie même, et pourtant il n'a pu échapper aux récriminations d'une société livrée sans frein au culte des jouissances matérielles, et qui, par cela seul qu'elle ne croit plus à rien qu'à l'argent, nourrit dans son sein le dissolvant le plus actif de toutes les institutions.

*
* *

On reproche au clergé d'être dominateur; certainement l'est-il; il pense qu'il faut qu'il en soit ainsi, que c'est là sa mission. Il croit ne pouvoir affranchir l'humanité qu'en la dominant, et tenir ce droit des apôtres, auxquels il a succédé.

Il est même des écrivains religieux qui pensent que le prêtre ne domine pas assez; que c'est lui qui est dominé, entravé, gêné, taquiné par les rationalistes, par les pouvoirs laïques; et que c'est l'État qui opprime l'Église. Ils en donnent pour preuve que le Conseil d'État juge des *cas d'abus*.

*
* *

Il y a incontestablement le prêtre dominateur ; mais il y a aussi le prêtre si humble, si petit, si retiré, si effacé qu'il ressemble à la violette, cette aimable fleur qui toujours se cache.

*
* *

Il y a le prêtre qui dit carrément que l'*Inquisition* était une nécessité logique; et même que la Saint-Barthélemy n'était pas aussi coupable qu'on nous la représente.

Mais il y a aussi le prêtre qui ne veut ni de l'Inquisition ni de ce qui peut, de près ou de loin, ressembler à la violence. Il rappelle pourtant qu'on a commis une grosse erreur historique en accusant les prêtres d'avoir *commandé* le massacre de la Saint-

Barthélemy. On a représenté le cardinal de Lorraine « *bénissant les poignards des catholiques;* » mais il y avait à cela une petite difficulté : il n'était pas en ce moment à Paris, mais à Rome, pour l'élection du pape Grégoire XIII, successeur de Pie V, qui venait de mourir.

Ce prêtre, aimable et modéré, ajoute que le massacre de la Saint-Barthélemy fut un de ces coups d'État, un de ces excès déplorables, atroces, impies, que produisent l'irritation des guerres civiles et la fureur des partis politiques; — que ce grand crime a été représenté comme l'œuvre de la religion par ses ennemis; — que c'est l'œuvre de la haine et du fanatisme que blâme la religion; — que la violence et la force matérielle ne sont pas du domaine de l'Église.

Si donc des cruautés ont été commises, au nom de la religion, elle n'en saurait être responsable. De ce que certains despotes se sont couverts de ce manteau pour opprimer les peuples, s'ensuit-il que la religion, qui est tout amour et liberté, aime le despotisme?...

Quant à l'Inquisition, ajoute-t-il, c'était une institution civile et politique, qu'il ne veut pas défendre, non une institution de l'Église.

Celle-ci ne peut pas, sous prétexte de *tolérance*, empêcher le pouvoir civil de la défendre. C'est le droit de toute société de défendre sa religion et son unité contre ceux qui les veulent briser.

Et puis, les juifs qui brûlaient les enfants chrétiens, Calvin qui faisait rôtir Servet, n'étaient déjà pas si *tolérants!*

Et l'ex-moine Luther, quand il faisait courir sus par les seigneurs contre les anabaptistes, — ces logiciens du luthérianisme!... Erreur, orgueil, ambition des hommes, mais absence évidente de religion de toutes parts.

*
* *

« Les prêtres, dit-on, se font payer dans les églises par les fidèles. Cela paraît au moins étrange. Le Christ a chassé les marchands du temple, ce n'est pas pour que ses prêtres fassent commerce des choses divines. Dans les églises, il faut payer comme au

marché, comme au bazar, comme dans une boutique. Payer pour le baptême, payer pour le mariage, payer pour les enterrements, payer pour les messes, et payer sans cesse. C'est scandaleux. Quoi ! une pauvre mère est morte ; si je veux faire dire une messe pour le repos de son âme, il faut que je donne de l'argent ! de l'argent au disciple de Jésus-Christ ! de l'argent au descendant des apôtres !... C'est une honte, en vérité ; c'est un scandale, une impiété, un sacrilége ! C'est la vente, la prostitution des sacrements ! Attentat abominable contre Dieu même !...

» Eh bien ! non ! si je suis trop pauvre pour *payer* les prières vénales de vos prêtres impitoyables, je m'en passerai, et ma mère aussi, et je dirai à Dieu :

— « Je suis un malheureux, ô mon Dieu, qui n'ai pas d'argent pour salarier votre clergé, c'est pourquoi je vous adresse seul mon humble prière, vous conjurant de vous en contenter. »

*
* *

A cela, voici ce que répond le prêtre :

« Assurément, il serait affreux que les disciples de Celui qui a chassé les marchands du temple se livrassent à d'effrontés marchés, et vendissent les choses de Dieu. Il n'en est point ainsi. Vous ignorez sans doute que, depuis la révolution, le gouvernement ne donne aux prêtres qu'un traitement moindre que la paie d'un gendarme, lequel traitement est absolument insuffisant pour vivre. Et il a été convenu qu'ils recevraient, sous le nom de *casuel*, un supplément *volontaire* de la part des fidèles, à l'occasion de certains offices de leur ministère.

» Vous ignorez encore, sans doute, que le gouvernement n'accorde de traitement qu'aux curés seuls, rarement aux premiers vicaires, et jamais aux autres vicaires et aux autres prêtres qui, pourtant, se dévouent avec autant de zèle.

» Ne vous semble-t-il pas juste que les fidèles donnent aux prêtres le nécessaire, comme cela a existé de tout temps depuis

Jésus-Christ? Il n'y a donc rien que de très équitable dans cet usage. Le prêtre qui a sacrifié tout à ses frères n'en est pas moins un homme, et, comme tel, il a des besoins moraux et matériels à satisfaire, et il est de la plus scrupuleuse justice qu'il puisse le faire convenablement et avec dignité. Les pouvoirs civils et ecclésiastiques se sont entendus, et ont, d'un commun accord, ce qu'on ignore, arrêté entre eux ce tarif, sujet de tant de récriminations. »

C'est bien le moins que nous donnions un morceau de pain, un habit et un gîte à celui qui nous a voué son existence, qui se consacre à nous tout entier et à chaque heure, et qui, par vocation et par vertu, a sacrifié à cet apostolat les bonheurs de la vie civile et les chances de lucre que son travail et son intelligence auraient pu lui procurer dans toute autre carrière. Celui qui s'est donné tout entier à Dieu et à ses frères a bien le droit, on l'avouera, de prendre dans l'argent qui forme le revenu des églises une légère part qui, si souvent, retourne au pauvre en aumônes.

Encore doit-on ajouter que la rétribution pécuniaire qui a été fixée à l'occasion de quelques fonctions, telles que mariages et enterrements, ne tombe pas exclusivement dans la bourse du prêtre; il n'en a qu'une très faible partie, et il serait obligé, s'il n'avait pas cette ressource, de laisser les pauvres dans l'abandon, et de mourir de faim lui-même. Le produit des mariages éclatants et des enterrements pompeux tombe dans la caisse de la *fabrique*, administration purement laïque qui se charge, avec cet argent, d'entretenir et de réparer les temples et les autels, et des frais du culte.

Il y a donc inconséquence et presque ingratitude à dire que les prêtres font payer les services qu'ils rendent.

*
* *

Au surplus, ce sont les gens qui ne font point usage des sacrements qui disent qu'on les fait payer. Les fidèles ne se plaignent pas. Ils sont *libres* de donner ou de ne pas donner. Jamais les prêtres n'ont refusé leurs prières à l'infortune; pas plus qu'ils ne lui

refusent leurs secours et leurs consolations.

On ne paye pas les choses de Dieu ; on acquitte une dette de reconnaissance.

Si nous voyons un prêtre, oubliant la sainteté de sa mission, s'attacher à l'argent, travailler pour la terre, non pour le ciel, souvenons-nous que ses faiblesses, ses fautes même, ne peuvent souiller le sacerdoce ni diminuer son autorité.

* * *

Il est vrai de dire que cette question d'argent tend à dépopulariser le clergé, et qu'il vaudrait beaucoup mieux qu'ils fussent mieux rétribués et que l'État se chargeât de tout, afin que le mot *argent* ne soit jamais prononcé dans l'église, sauf, bien entendu, les aumônes pour les pauvres.

Il est juste que le prêtre vive de l'autel et que ceux qui fréquentent les églises payent ce qu'il faut pour les besoins du culte.

*
* *

Mais si le prêtre ne refuse jamais ses prières aux pauvres, il lui arrive parfois de refuser les portes de l'église et du cimetière à des gens riches ou pauvres, qui ont vécu et qui sont morts en état d'hostilité ouverte avec l'Église. C'est encore là une grande matière à agitation ; mais c'est là aussi une conduite toute naturelle. Pour nous, nous trouvons bizarre la prétention de ceux qui exigent qu'on reçoive dans l'église le cadavre d'un homme qui, vivant, n'y mettait jamais les pieds, qui, s'il vivait encore, protesterait contre ceux qui l'y voudraient conduire, et qui, à son lit de mort, a fait mettre le prêtre à la porte !... C'est comme si on voulait forcer une synagogue de recevoir un musulman.

Le prêtre est donc ici pleinement dans son droit ; de même que ce mort avait, en vertu de son libre arbitre, le droit de mépriser l'Église et de repousser ses ministres.

D'ailleurs, le prêtre n'agit ainsi qu'en vertu des instructions et des enseignements qu'il a reçus.

Il faut que tout, en matière de foi, fléchisse devant son autorité ou qu'il y renonce, qu'il avoue qu'elle n'existait que *de fait*. Il est souverain, il est absolu. Déclarant représenter l'infinie vérité et l'infinie justice, il ne peut souffrir d'autre vérité et d'autre justice.

S'il est fidèle, il saura mourir pour confesser cette vérité et cette justice. Les tyrans pourront le torturer et l'égorger, non le vaincre et le faire abdiquer.

L'Église, qui se proclame infaillible ***pour les choses spirituelles***, dit : ***Hors de moi, pas de salut !***

Cette parole a étonné beaucoup de gens. Mais, s'ils s'étaient donné la peine de réfléchir, ils auraient vu combien elle est logique. Comment ! l'Église croirait avoir en elle la vérité absolue, et elle ne dirait pas tout haut que hors d'elle il n'y a qu'erreur et mensonge ! Si elle disait que l'on peut se sauver dans toutes les religions, ce serait avouer que toutes les religions la valent ; ce serait dire que toutes suffisent et sont bonnes, que Dieu accueillera avec la même tendresse le païen qui adore Priape et Vénus, ceux qui adorent

des animaux, des plantes, des pierres, et jusqu'à des débris, restes impurs de la mort; les juifs qui disent que Jésus-Christ est un vil imposteur, et les chrétiens qui vénèrent le Christ comme le fils de Dieu.

L'Église peut-elle dire cela? Évidemment non; car, alors, elle ne serait plus ce qu'elle est; elle n'aurait plus aucune raison d'être.

Logiquement, elle doit rejeter tout mélange, répudier toute concession, exclure tout ce qui n'est pas elle.

D'ailleurs, l'Église catholique n'est pas la seule qui donne cet exemple d'*intolérance dogmatique*.

Chaque religion en est là!

Chaque religion, se croyant la vérité, doit croire et enseigner que toutes les autres sont en dehors de la vérité.

Lorsqu'on ne tient pas ce langage, on n'est plus une religion, on s'appelle une secte, une opinion, un parti.

Les prêtres n'entendent pas cette parole: ***hors l'Église pas de salut***, comme si elle voulait dire que tous ceux qui ne sont pas catholiques seront damnés. Ce mot, pour

elle, signifie que quiconque rejette *volontairement* ce qu'elle proclame être la vérité, est en dehors des voies du salut. Il ne résulte pas de ceci qu'un protestant ou qu'un infidèle soit damné par cela seul qu'il n'est pas catholique ;

L'Église enseigne, au contraire, que s'il a été de bonne foi dans son erreur, s'il a vécu selon ce qu'il a cru être la vraie loi de Dieu, s'il ne l'a pas connue, il PEUT n'être pas damné.

Le prêtre nous a pris au berceau ; il nous accompagne à la tombe. Au cimetière même, il va prier sur nous.

* * *

A côté de toute lumière, il y a une ombre ; à côté du prêtre, il y a les figures des mercenaires, croque-morts et autres, sans compter ceux qui, pour de l'argent, se chargent d'entretenir les tombes, auprès desquelles ils plantent quelques verts cyprès.

Beaucoup d'épouses inconsolables et de fils désolés confient ces soins à ces sortes de gens, croyant, cela fait, et des habits noirs

portés pendant un certain temps, avoir bien mérité de la Providence.

Ces fleurs, que des mains émues n'ont point cueillies, profanent la sainteté du tombeau.

Le faux respect est une dérision coupable. Il convient d'avoir plus de pudeur dans le lieu du repos; de ne pas apporter d'hypocrisie dans ses hommages; de se recueillir dans la majesté de la mort, dans la pensée de Dieu et de l'immortalité de l'âme.

Ils n'ont point d'affliction ceux qui calculent avec elle; ceux qui pleurent le matin au cimetière et le soir se consolent au bal.

Il en est de même des discours prononcés sur les fosses.

Il y a, à Paris, entre tant d'autres, deux professions très impies : la *pleureuse* et l'*homme triste*, qui sont au prêtre ce que *Tartuffe* est à saint Vincent de Paul.

La *pleureuse* accompagne les morts à l'église, et verse des larmes à 15 sous l'heure; l'*homme triste* accompagne les morts au cimetière; il prend un air funèbre et désolé à 1 fr. 50 c. l'heure.

Il y a des parents qui ne dédaignent pas d'avoir recours à ces manéges.

Après avoir bien pleuré et bien été tristes, la *pleureuse* et l'*homme triste* se réunissent au cabaret où ils dansent et boivent avec l'argent du défunt.

*
* *

Il nous reste à parler du prêtre *interdit.*

C'est celui qu'une censure ecclésiastique a privé de la célébration des offices divins et de l'administratton des sacrements.

Les évêques n'en arrivent à cette douloureuse extrémité qu'après avoir employé plusieurs fois les voies de la douceur, afin de ramener au bercail ce pasteur qui s'en éloigne comme une brebis coupable.

Mais quand il y a parti pris, récidive, scandale, les pontifes se résignent à frapper ce coup terrible.

*
* *

Terrible, en effet, tel qu'un prêtre ne peut en recevoir de plus grave.

Quoique, le plus souvent, l'évêque qui l'a

frappé lui fasse passer secrètement des secours, il n'en est pas moins le plus infortuné des hommes, pire qu'un *paria*, car au moins le paria n'est victime que d'un cruel préjugé ; il n'est pas coupable ; sa misère est sans remords ; il peut relever noblement son front sous un mépris qu'il n'a pas mérité, et le *renvoyer* aux cœurs impitoyables et imbéciles qui l'en ont abreuvé ; ce n'est qu'un malheureux accablé, ce n'est pas une puissance déchue et dégradée.

Non-seulement le prêtre interdit a contre lui sa propre conscience, mais il est exposé à mourir de faim.

Qui voudrait l'employer ?

Les ennemis de la religion ?

Il leur sert de point de mire.

Les personnes pieuses ?

Mais ses fautes, publiquement flétries par l'autorité épiscopale, les éloignent presque forcément de lui ; et puis, le voulussent-elles, il leur est très difficile de lui tendre la main.

Si elles le font, elles semblent protester contre la décision de l'évêque, ou tout au

moins en tenir peu de compte; et puis, les adversaires de l'Église ne manqueront pas de leur reprocher de *soutenir le vice.*

De même, le prêtre non interdit risque de compromettre son autorité morale en fréquentant le prêtre interdit.

Enfin, ce dernier n'offre, on l'avouera, que peu de garanties aux bonnes âmes qui seraient tentées de le secourir.

Alors ce malheureux perd la tête; il se fait renégat; il se suicide; il devient fou, ou, pire encore, — un Verger!

* * *

Est-ce à dire que les évêques doivent être désarmés? Au nom de la discipline, c'est impossible. Qu'ils continuent donc à interdire ceux de leurs prêtres qui l'ont mérité, d'autant plus qu'en général ils ne le font que leur conseil entendu; mais, pour que ceux-ci pussent revenir à de bons sentiments, il faudrait que la voie du repentir leur fût entr'ouverte, qu'elle leur fût au moins possible.

Pour cela, il serait à souhaiter que les évêques et l'État s'entendissent afin de fonder un ou plusieurs établissements en France où les prêtres interdits seraient recueillis et où ils pourraient faire pénitence.

Puis, ne serait-il pas possible de créer, avec des fonds de tous les diocèses, une caisse disciplinaire pour former une sorte de demi-solde au prêtre retranché, par ses vœux sacrés, de la vie civile, et par la sévérité de son supérieur des rangs du clergé.

Mais, nous dira-t-on, vous ferez un sort préférable au prêtre interdit qu'au prêtre non placé et maintenu, pour ainsi dire, sur les cadres de l'activité cléricale; bien plus, votre allocation, pour avoir une action réelle, devra être plus élevée que les traitements attribués aux desservants ou curés en fonctions.

Oh! nous croyons toutes ces objections des subtilités.

Regarde-t-on aux dépenses des prisons, des hôpitaux, des écoles? Nous vous disons que ceci est un besoin, une première nécessité.

Saint Vincent de Paul n'a pas songé à la création de cette caisse préventive, de cet hôpital moral; sans quoi, elle existerait.

*
* *

Avec ce système, les retours seront faciles, le scandale disparaîtra en grande partie ; on ne rencontrera plus le lamentable spectacle de prêtres couverts de soutanes flétries et en lambeaux, les déshonorant par leurs vices. Tout homme qui, par sa vie, dégrade la soutane, devrait avoir la pudeur de ne la point porter ; on ne les verra plus écrivant des livres sans valeur pour l'exploiteur N..., et déblatérant parfois contre l'autorité qui les a frappés.

Cette idée étant excellente, au dire des personnes compétentes, il est probable qu'elle n'aura pas le moindre succès et ne sera jamais réalisée.

FIN.

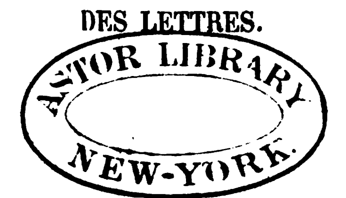
Paris. — Impr. de Dubuisson et Cᵉ, r. Coq-Héron, 5.

PARIS-VIVANT

LA

RÉPUBLIQUE

DES LETTRES.



PARIS. — TYPOGRAPHIE DE PILLET FILS AINÉ
rue des Grands-Augustins, 5.

PARIS-VIVANT

PAR DES HOMMES NOUVEAUX

LA

RÉPUBLIQUE

DES LETTRES

PARIS
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

G. DE GONET, éditeur, 6, rue des Beaux-Arts.
1858

LA RÉPUBLIQUE

DES LETTRES.

SOMMAIRE :

Un coin de la lune. — Les émigrés de lettres sans ouvrage. — La *fantaisie*, le *romantisme*, et le *réalisme*. — Mœurs, politique et mystères. — Les rhéteurs et les trafiquants. — La gloire. — Le luxe, la toilette et les sectes. — Poëtes, prosateurs, historiens, savants, journalistes, critiques, libellistes. — La *conspiration du silence*. — La *camaraderie*. — Les eunuques. — La faim. — Les plagiaires. — Les paresseux, les misanthropes, les pédants. — Le style. — Le théâtres et les *légumes conservés*. — La mode. — Les parasites. — Les *fabricants d'horreurs*. — Le *professeur de lettres*. — Les *ours*. — Moralité.

Les astronomes prétendent, après avoir regardé longtemps dans des instruments, que la lune, satellite de la terre, est éloignée de celle-ci de 29′ 30″ dans la plus grande distance, de 33′ 30″ dans la plus petite.

Pourquoi fâcher ces braves gens et leur contester ces choses ?

On a beaucoup discuté sur cet astre et sur le monde qui peut l'habiter.

Les uns ont prétendu que les habitants de ce satellite de la terre, qui, disent toujours les savants, décrit par jour un arc de 13° 1' 35", étaient des sauvages ne sachant ni lire ni écrire.

C'est là une erreur bien grave, après laquelle il importe de s'acharner.

***

Nous avons un petit coin de la lune qu est habité par les hommes les plus spirituels de l'univers, — c'est eux qui le disent, — par la *république des Lettres*.

C'est de ce coin privilégié que nous tombe cette quantité inouïe de livres, journaux, brochures, libelles, pamphlets, mémoires, chansons, poëmes, sonnets, drames, comédies, vaudevilles, ouvrages de sciences, — enfin tout ce qui est imprimé.

La liste en serait trop longue et n'aurait pas suffisamment d'attrait pour tout le monde.

*
* *

Vainement a-t-on cherché à soutenir que l'imprimerie avait été inventée sur la terre; voici plus de cinq mille ans que la presse gémit de toutes ses forces dans la république des Lettres, — dont c'est, au reste, la seule industrie avouée.

Parmi ces taches que d'ici on voit dans la lune, il en est qui sont, au dire des astronomes, des montagnes inertes et stériles, comme tout le reste.

Nous repoussons avec énergie ce système commode, ces suppositions arbitraires.

Ce sont des provinces divisées en districts, en cercles, arrosées de rivières et coupées de montagnes, toutes plus littéraires les unes ue les autres.

*
* *

Voici plus de cinq mille ans, nous l'avons dit, que la république des Lettres a été fondée par des émigrés sans ouvrage, qui avaient été chassés de leur pays pour avoir troublé la paix publique par leur orgueil, leurs mauvaises mœurs, leur fainéantise et leur méchanceté.

Ce n'est pas que les plus grands empires n'aient été souvent fondés par de moindres gredins :

Romulus et Rémus étaient deux brigands.

Il faut bien vivre! chacun fait ce qu'il peut dans cette pauvre vie. Ce n'est pas à la moralité qu'on mesure les gens, c'est au succès.

*
* *

Malgré les commencements peu honorables de la république des Lettres, elle devint

bientôt redoutable, grâce à l'insolence et à l'esprit de ses habitants.

Pauvre, mais très-effrontée, elle ne tarda pas à être une puissance dans la lune.

Elle fut peuplée, sinon glorieuse ; grande, sinon honnête ;

Elle jouit parfois de beaucoup de liberté, mais cela ne dura jamais longtemps, car toujours elle s'empressa d'en abuser contre les autres et contre elle-même.

*
* *

Elle est composée de gens de toutes nations et de tout sexe.

On y parle toutes les langues vivantes et mortes et même les patois les plus étrangers ; on appelle cela de la *fantaisie*, du *romantisme*, du *réalisme*.

Les arts s'y joignent aux lettres, quoique les jalousant. (Voir le *Monde des arts*, autre étude du PARIS-VIVANT.)

La mécanique a une large place dans cette république.

Quant à la religion, elle est loin d'être uniforme : il y a des croyants et des incrédules; ceux-ci sont plus populaires que ceux-là, grâce à l'attrait de l'opposition.

Les mœurs y sont extrêmement mélangées. On y trouve bien quelque morale et quelque décence, mais aussi beaucoup de *roueries* et de libertinage.

*
* *

La politique de cet État n'a rien de pratique; tout s'y passe en paroles plus ou moins vaines, en discours plus ou moins pompeux, en discussions plus ou moins vagues, en maximes plus ou moins paradoxales.

Le peuple y tire toute sa force de la rhétorique, — qu'il faut bien se garder de con fondre avec l'éloquence, dont ce n'est que la grammaire ennuyeuse et arbitraire.

Le trafic de cet État étant tout spirituel, ses richesses sont assez médiocres.

On y tient au moins autant à la gloire

— vaine fumée — et à l'immortalité — chimère pompeuse — qu'au lucre positif et matériel.

Du reste, le luxe des vêtements n'y est pas insolent;

Pas plus que celui de la table.

On y porte volontiers de longs cheveux incultes et des barbes étranges;

Des chapeaux impossibles, des habits râpés, des pantalons qui laissent une partie du corps prendre l'air, des souliers éculés, des gilets à franges, jamais de gants.

On y mange souvent des pommes de terre frites.

On affecte d'y mépriser les gens qui travaillent par économie ou par avarice, et même pour avoir du pain.

L'homme de lettres, comme l'étudiant, boit plus qu'il ne mange.

***

Les sectes ont beau y être en grand nombre, il s'en forme presque tous les jours de nouvelles.

L'État est divisé entre les hommes de lettres proprement dits, c'est-à-dire ceux qui fabriquent tout ce qui peut s'imprimer, et ce, sans aucune spécialité distincte, depuis les poëtes jusqu'aux statisticiens et les philosophes,

Les historiens,

Les avocats,

Les jurisconsultes,

Les orateurs,

Les grammairiens,

Les médecins,

Les théologiens,

Les savants.

Cette dernière race est la plus monotone et la plus incompréhensible.

*
* *

La justice y est administrée par les critiques — gens rageurs et puissants par l'insulte — avec plus de dureté que de jugement.

L'éloge est à qui le paye; le blâme à qui

leur refuse quelques grains d'or et aussi à qui les froisse par quelque supériorité.

*
* *

Les critiques, journalistes ou libellistes, excellent à former la *conspiration du silence.*

Pour cela, ils s'entendent pour étouffer une œuvre en n'en parlant pas, fût-elle éminente, et dussent-ils l'admirer tout bas.

Par contre, ils font beaucoup de bruit autour d'une œuvre mauvaise, ridicule, nauséabonde, médiocre, immorale, infecte, ou encore due à un homme riche qui les a payés grassement.

Ces jaloux sont les bourreaux les plus implacables du génie.

Quand, par hasard, ils parlent de *Paris-vivant* ou de quelque autre publication indépendante et neuve, de peur de leur faire des *réclames* qu'on ne leur a pas payées, ils s'expriment ainsi :

— « Un *petit livre*;

« Un *journal*,

« Une *feuille de choux*,

« Une *certaine gazette*,

« Un *ouvrage que personne ne lit*. (Ils l'ont lu les misérables !)

« Une *ordure qu'on repousse du pied*;

« Une *loque littéraire dédaignée par les chiffonniers*;

« Une *impudente publication*;

« Un *obscur produit de la presse*;

« Un *odieux canard à déshonorer la république des Lettres*.»

* * *

Le peuple a bien à souffrir des critiques, car ils sont pour la plupart vétilleux, visionnaires; heureux quand ce ne sont pas des âmes vénales et des esprits cruels, des cœurs sans rien d'humain, des plumes à venin empoisonné!

De pauvres diables ont été par eux si barbarement maltraités, qu'ils en ont perdu la raison.

En vérité, ils étaient bien bons!...

*
* *

Il est vrai que, dans le monde des lettres, la honte n'est pas au calomniateur, mais au calomnié. (C'est comme dans le monde des voleurs, où le volé est couvert de ridicule.)

La plupart des critiques sont de si effrontés ribauds, de tels chevaliers d'industrie, qu'ils peuvent subsister impunément aux dépens d'autrui et arracher le pain aux écrivains de mérite.

*
* *

C'est pourquoi, grâce à ces écornifleurs, à ces eunuques insolents, une maladie presque incurable, la *faim* — monstre aux serres d'acier, au teint livide, aux chairs pendantes — dévore ce pays, dont les vices dominants sont la vanité, l'orgueil, la jalousie, la médisance.

En effet, c'est une minorité orgueilleuse qui y distribue la gloire, mais le plus sou-

vent avec beaucoup d'aveuglement et de précipitation et en se fiant aux critiques;

Ce qui cause des plaintes amères et de furieux murmures dans la république.

*
* *

Cet État a encore le malheur d'être infecté de *plagiaires*, sorte de voleurs qui détroussent les passants;

Faussaires sans pudeur;

Corrupteurs et pollueurs de livres;

Faiseurs de rapsodies qui, avec les diseurs de riens, sont très à charge au public.

*
* *

Les voluptueux et les paresseux, qui tirent toute la subsistance de l'État et ne contribuent en rien à sa prospérité et à sa gloire, sont également des fléaux;

Ainsi que :

Les misanthropes, poseurs ennuyeux, ennemis de la politesse et de l'honnêteté des mœurs;

Les pédants, loups-garous, terreur des petits enfants;

Les débauchés, que l'alcool conduit avant l'âge au tombeau, où ils emportent des *chefs-d'œuvre incroyables;*

Les délicats, qui ne peuvent rien supporter et s'offusquent des moindres choses;

Les cyniques, dont la personne ne serait volontiers pas plus couverte que le style;

Les visionnaires, qui se repaissent d'imaginations creuses, de faux systèmes, d'utopies infâmes ou ridicules, de panacées universelles, de stupides idéologies, de rêves insensés ou dégoûtants.

*
* *

La colline de la Poésie domine la république des Lettres.

C'est là que vivent les êtres qui écrivent en vers plus ou moins mauvais et cultivent la toquade de la rime, le dada du spiritualisme exclusif.

Cette province—trop peuplée pour le débit

des œuvres de ses habitants — se divise en *haute* et *basse* Poésie, comme le sont la plupart de nos provinces.

Celle-là est généralement peu amusante, celle-ci pas mal crapuleuse.

Les poëtes de ces deux espèces, quoique s'écrasant entre eux, se regardent comme très-supérieurs aux autres mortels; ils prétendent avoir des intelligences avec les esprits supérieurs et avoir reçu un don spécial de la Divinité.

La *haute Poésie* est habitée par des gens renfrognés, qui affectent de la gravité et de la mélancolie.

Ils parlent une langue à eux, qui est à l'égard des autres provinces ce qu'est le bas-breton pour le reste de la France.

Dans la haute Poésie, les arbres portent leurs têtes jusque dans les nues, les fleurs ont des parfums inconnus ailleurs, les femmes sont plus ardentes que le soleil, les chevaux y courent plus vite que les vents.

*
* *

La capitale s'appelle le *Poème épique.*

Elle est bâtie sur un roc élevé, couvert d'une terre qu'on ne daigne pas cultiver.

La ville est d'une étendue ennuyeuse.

A l'entrée, on trouve des gens qui vous racontent solennellement des choses monotones ;

A la sortie, des gens qui s'entre-tuent en se disant des sottises sur un ton très-haut.

Quand on passe par la *Comédie,* on ne va jamais jusqu'au bout sans rencontrer des gens qui se préparent à se marier, après s'être débité plusieurs actes de fadaises.

*
* *

Tout près de là, s'élève la montagne de *la Tragédie.*

Elle est escarpée, bordée de précipices sans fond : aussi la plupart des gens de lettres bâtissent dans les vallées.



une entrée ausi difficile, des chemins aussi étroits, et si l'on y trouvait plus souvent des guides, elle serait bien plus peuplée.

D'un autre côté, elle confine avec la province des *Pensées fausses*, où tout le monde s'arrête, parce qu'au premier abord elle paraît séduisante; elle est en effet couverte de fleurs, mais en s'en approchant, on s'aperçoit que, loin d'exhaler de rares parfums, elles sentent très-mauvais et donnent des vertiges; et puis la terre n'y est pas solide, c'est un sable dans lequel on enfonce.

La ville principale, qui a nom l'*Elégie*, est fort triste.

On n'y entend q [illegible] ens qui se plaignent et se lamenten [illegible] i que ce faisant, ils ont l'air i [illegible] semblent des automates.

Ils manq [illegible] haleur, de ce feu, de cette v [illegible] t la vie.

[illegible] ée de bois sombres [illegible] s habitants vont se [illegible] ls prennent pour con- [illegible] es douleurs.

On se sert, comme matériaux, de vieilles et belles ruines provenant de villes anciennes.

*
* *

La basse Poésie tient beaucoup des Pays-Bas. On y trouve beaucoup de marécages, de canaux; on y boit de la mauvaise eau-de-vie de grains, non l'ardente ambroisie.

Elle a pour capitale le *Burlesque*, ville mal bâtie et située au milieu d'étangs bourbeux.

On y parle un patois dur.

Tout près de là, se trouve la *Comédie*, ville assurément plus agréable, mais à laquelle nuit beaucoup son voisinage du Burlesque.

*
* *

Entre la haute et la basse Poésie règnent d'immenses solitudes; ce sont les *déserts de la Raison*; on n'y trouve aucune ville, aucun bourg ni village, mais seulement quelques cabanes assez éloignées les unes des autres.

Si cette belle et fertile contrée n'avait pas

une entrée ausi difficile, des chemins aussi étroits, et si l'on y trouvait plus souvent des guides, elle serait bien plus peuplée.

D'un autre côté, elle confine avec la province des *Pensées fausses*, où tout le monde s'arrête, parce qu'au premier abord elle paraît séduisante; elle est en effet couverte de fleurs, mais en s'en approchant, on s'aperçoit que, loin d'exhaler de rares parfums, elles sentent très-mauvais et donnent des vertiges; et puis la terre n'y est pas solide, c'est un sable dans lequel on enfonce.

La ville principale, qui a nom l'*Elégie*, est fort triste.

On n'y entend que des gens qui se plaignent et se lamentent; il est vrai que ce faisant, ils ont l'air impassibles et semblent des automates.

Ils manquent de cette chaleur, de ce feu, de cette vivacité qui trahit la vie.

L'Élégie est environnée de bois sombres et de roches nues où les habitants vont se promener seuls et qu'ils prennent pour confidents de leurs fausses douleurs.

Ils leur recommandent même le silence, tant ils craignent d'être trahis.

Il en résulte une littérature pleurnicheuse qui séduit tout au plus quelques âmes molles et sans énergie, quelques femmes romanesques et posant pour le mystère et le platonisme le plus éthéré.

*
* *

Le pays de la Poésie est arrosé par les rivières de la *Rime* et du *Bon sens*.

La première prend sa source au pied de la montagne de *la Rêverie*, qui a quelques pics si élevés qu'ils se perdent dans les nuages.

Ce sont les *pics des Pensées sublimes*.

Quelques poëtes en font heureusement l'ascension; mais la plupart, malgré les plus grands efforts, n'y peuvent jamais parvenir.

On les voit reculer misérablement et, dans leur chute, dont ils sont longtemps à se relever, déchirer leurs vêtements aux rochers

et montrer ces parties du corps que chacun cache dans les États civilisés.

Loin d'exciter la pitié dans la république des Lettres, ces audacieux maladroits provoquent le rire et la raillerie.

On est peu compatissant dans ce pays; quand on voit un homme par terre, loin de lui tendre la main, on cherche à lui écraser la tête avec des pierres.

*
* *

Les malheureux dont nous venons de parler ne sont pas même épargnés par ceux qui, sans les connaître et sur la foi de la renommée, les avaient proclamés grands.

*
* *

Tout près des *pics des Pensées sublimes* sont les *terrasses des Pensées basses*, où l'on voit toujours un grand nombre de personnes se promener et jouer avec de la boue.

Au bout de ces sortes d'esplanades sont les *cavernes des Rêveries creuses*, où, si l'on n'y prend garde, on descend insensiblement, pour s'y ensevelir sans s'en douter.

Ce sont de véritables labyrinthes, et après s'être embarrassé dans leurs détours, on a toutes les peines du monde à en sortir.

*
* *

Les esplanades des Pensées basses tournent le dos à des chemins très-faciles, dits routes des *Pensées naturelles.*

Ceux qui les fréquentent se moquent à la fois de ceux qui veulent arriver aux sommets des Pensées sublimes et de ceux qui s'arrêtent sur les terrasses des Pensées basses.

Mais eux-mêmes s'écartent volontiers des routes des Pensées naturelles, pour entrer dans le palais de *la Badinerie,* dans lequel les pensées naturelles qu'on avait se changent en pensées rampantes.

Il importe donc de ne point abandonner les chemins des Pensées naturelles.

*
* *

Entre les esplanades des Pensées basses et la montagne de la Rêverie, on voit l'immense et obscure forêt du *Galimatias*.

Cette forêt est si ancienne, que l'on se fait une sorte de religion de ne pas toucher à ses arbres.

Ceux-ci sont fort épais, touffus ot tous entrelacés les uns dans les autres.

A peine y a-t-on fait quelques pas qu'on s'y perd; et si on y rencontre une bonne âme qui veuille vous enseigner le chemin pour en sortir, on la rebute malhonnêtement, car on persiste, malgré tout, à croire qu'on ne s'est pas égaré.

C'est dans cette forêt que se perd sous terre la *rivière du Bon sens*, assez éloignée de celle de la *Rime* et ayant un cours tout différent.

Ces deux rivières sont jointes par des canaux, mais seulement à un bout ;

C'est pourquoi plusieurs villes situées sur

« Un *journal*,

« Une *feuille de choux*,

« Une *certaine gazette*,

« Un *ouvrage que personne ne lit*. (Ils l'ont lu les misérables !)

« Une *ordure qu'on repousse du pied*;

« Une *loque littéraire dédaignée par les chiffonniers*;

« Une *impudente publication*;

« Un *obscur produit de la presse*;

« Un *odieux canard à déshonorer la république des Lettres*.»

* * *

Le peuple a bien à souffrir des critiques, car ils sont pour la plupart vétilleux, visionnaires; heureux quand ce ne sont pas des âmes vénales et des esprits cruels, des cœurs sans rien d'humain, des plumes à venin empoisonné!

De pauvres diables ont été par eux si barbarement maltraités, qu'ils en ont perdu la raison.

En vérité, ils étaient bien bons!...

*
* *

Il est vrai que, dans le monde des lettres, la honte n'est pas au calomniateur, mais au calomnié. (C'est comme dans le monde des voleurs, où le volé est couvert de ridicule.)

La plupart des critiques sont de si effrontés ribauds, de tels chevaliers d'industrie, qu'ils peuvent subsister impunément aux dépens d'autrui et arracher le pain aux écrivains de mérite.

*
* *

C'est pourquoi, grâce à ces écornifleurs, à ces eunuques insolents, une maladie presque incurable, la *faim* — monstre aux serres d'acier, au teint livide, aux chairs pendantes — dévore ce pays, dont les vices dominants sont la vanité, l'orgueil, la jalousie, la médisance.

En effet, c'est une minorité orgueilleuse qui y distribue la gloire, mais le plus sou-

« Un *journal*,

« Une *feuille de choux*,

« Une *certaine gazette*,

« Un *ouvrage que personne ne lit*. (Ils l'ont lu les misérables !)

« Une *ordure qu'on repousse du pied*;

« Une *loque littéraire dédaignée par les chiffonniers*;

« Une *impudente publication*;

« Un *obscur produit de la presse*;

« Un *odieux canard à déshonorer la république des Lettres*.»

***

Le peuple a bien à souffrir des critiques, car ils sont pour la plupart vétilleux, visionnaires; heureux quand ce ne sont pas des âmes vénales et des esprits cruels, des cœurs sans rien d'humain, des plumes à venin empoisonné!

De pauvres diables ont été par eux si barbarement maltraités, qu'ils en ont perdu la raison.

En vérité, ils étaient bien bons!...

*
* *

Il est vrai que, dans le monde des lettres, la honte n'est pas au calomniateur, mais au calomnié. (C'est comme dans le monde des voleurs, où le volé est couvert de ridicule.)

La plupart des critiques sont de si effrontés ribauds, de tels chevaliers d'industrie, qu'ils peuvent subsister impunément aux dépens d'autrui et arracher le pain aux écrivains de mérite.

*
* *

C'est pourquoi, grâce à ces écornifleurs, à ces eunuques insolents, une maladie presque incurable, la *faim* — monstre aux serres d'acier, au teint livide, aux chairs pendantes — dévore ce pays, dont les vices dominants sont la vanité, l'orgueil, la jalousie, la médisance.

En effet, c'est une minorité orgueilleuse qui y distribue la gloire, mais le plus sou-

« Un *journal*,

« Une *feuille de choux*,

« Une *certaine gazette*,

« Un *ouvrage que personne ne lit*. (Ils l'ont lu les misérables !)

« Une *ordure qu'on repousse du pied*;

« Une *loque littéraire dédaignée par les chiffonniers*;

« Une *impudente publication*;

« Un *obscur produit de la presse*;

« Un *odieux canard à déshonorer la république des Lettres*. »

***

Le peuple a bien à souffrir des critiques, car ils sont pour la plupart vétilleux, visionnaires; heureux quand ce ne sont pas des âmes vénales et des esprits cruels, des cœurs sans rien d'humain, des plumes à venin empoisonné !

De pauvres diables ont été par eux si barbarement maltraités, qu'ils en ont perdu la raison.

En vérité, ils étaient bien bons !...

***

Il est vrai que, dans le monde des lettres, la honte n'est pas au calomniateur, mais au calomnié. (C'est comme dans le monde des voleurs, où le volé est couvert de ridicule.)

La plupart des critiques sont de si effrontés ribauds, de tels chevaliers d'industrie, qu'ils peuvent subsister impunément aux dépens d'autrui et arracher le pain aux écrivains de mérite.

***

C'est pourquoi, grâce à ces écornifleurs, à ces eunuques insolents, une maladie presque incurable, la *faim* — monstre aux serres d'acier, au teint livide, aux chairs pendantes — dévore ce pays, dont les vices dominants sont la vanité, l'orgueil, la jalousie, la médisance.

En effet, c'est une minorité orgueilleuse qui y distribue la gloire, mais le plus sou-



Telle est entre autres la *moralité* des drames et des mélodrames.

Celle des vaudevilles et des comédies est plus décolletée :

On y voit l'adultère prêché effrontément au peuple dans un style fleuri;

La vertu y est bafouée;

Le vice encouragé;

L'honnêteté et la droiture ridiculisées.

* * *

Quand il y a disette, au théâtre ou ailleurs, on a recours *aux légumes conservés* (style romantique), Racine et autres.

C'est ainsi qu'on publie ou qu'on joue
Schiller,
Shakspeare,
Goëthe,
Cooper,
Walter Scott.

*
* *

Mais depuis quelque temps la mode est de prendre pour héroïnes des pièces de théâtre les plus viles créatures, des prostituées qui, par leur vanité féroce et leur luxe impie, outragent les mœurs publiques et la vertu pauvre, laborieuse et modeste.

On offre ainsi à la génération actuelle des idoles impures à adorer, — comme si le *veau d'or* n'était pas déjà trop encensé par elle!

On fait ainsi des réputations à des créatures, à des auteurs et à des directeurs de théâtre.

*
* *

Du reste — et c'est affligeant à avouer — ce qui se passe derrière les coulisses des comédies et dans la république des Lettres n'est que la conséquence logique de ce qu'on voit dans le monde.

Ces gens-là ne sont ni plus ridicules ni plus grotesques que l'époque à laquelle ils appartiennent.

Nulle part on ne cherche les succès de moralité et d'estime, mais les succès d'argent.

Pour les obtenir on ne recule devant rien.

Les vieux crétins de plume, les démoralisateurs patentés du peuple, écrasent sans pitié les débutants, surtout s'ils ont des idées honnêtes et généreuses.

Et comme ils savent s'avilir dans le drame, dans le roman, pour flatter les passions du public qui paye !

Et il en sera ainsi tant que le théâtre et la littérature ne seront pas soumis à une volonté forte et droite qui les forcera à redevenir ce qu'ils n'auraient jamais dû cesser d'être :

Un rouage de la moralité et de l'intelligence des masses ; un enseignement salutaire.

*
* *

A l'est, la province de la Poésie est bornée par une mer où l'on trouve l'*île de la Satire*, tout environnée de flots amers et habitée par des gens hargneux.

Elle est remplie de salines du sel le plus noir et de serpents dont on entend au loin les sifflements épouvantables.

*
* *

La nature semble se jouer dans quelques îles voisines, si légères qu'elles flottent toutes sur les eaux comme du liége.

Ces petites îles, dont les principales sont les *îles des Chansons*, des *Madrigaux*, des *Impromptu*, forment l'*archipel des Bagatelles*.

Les habitants sont pour la plupart des *pochards*;

Ces sensualistes, adorateurs de Vénus et de la dive bouteille, fréquentent parfois ceux de l'île *de la Satire* et ne contribuent pas peu,

au point de vue social, à corrompre le goût et les mœurs publiques;

Au point de vue politique, à faire des révolutions.

Ces îles, peuplées de gens qui s'intitulent *Fantaisistes*, sont remplies de sociétés bachiques, de brasseries,

D'estaminets,

De salles de bal et de lieux de débauche.

*
* *

Les habitants de la province de la Poésie se gardent bien de lire les auteurs anciens, par la raison que les auteurs anciens n'ont jamais lu les modernes.

C'est l'histoire de ce brave homme *qui ne va jamais à l'enterrement des gens qui ne vont point au sien.*

Le poëte de cette province affecte cependant de citer les auteurs anciens, et même de les juger :

Homère est ennuyeux, *Virgile* est obscur, *Horace* est sec;

Le peu qu'il en a lu, il le pille et appelle cela, quand il est découvert, une *imitation louable.*

Il dédie son poëme à quelque riche personnage ayant plus de fortune que de goût;

Et pour cela il s'adresse au valet de chambre ou au cuisinier du financier, en leur promettant le tiers du prix que celui-ci payera la dédicace.

Dans ce chef-d'œuvre de platitude, il appellera l'opulent personnage *Excellence, Mécène,* portera au troisième ciel ses *talents* et ses *vertus,* sa *libéralité,* sa *bienfaisance,* sa *générosité.*

En revanche, Mécène l'invitera de temps en temps à sa table.

*
* *

Le Mécène de la république des Lettres est heureux d'avoir son parasite.

Ce n'est plus, comme l'ancien, qui le regardait comme une lourde charge,

Comme une affaire de luxe,

Comme une des obligations ennuyeuses de l'opulence, — un ton.

Notre Mécène jouit du parasite et en tire profit.

Homme de lettres, il lui fait faire des calembours qu'il s'approprie plus tard;

Auteur, il lui fait jouer chez lui des pièces encore à l'étude;

Artiste, il le fait chanter, jouer du piano, etc., ou l'importune de son album.

En somme, Mécène exploite le parasite.

Il a des familiarités de cuistre avec les jeunes talents;

Il prend avec eux des airs protecteurs;

Il leur tape bêtement sur le ventre ou sur la joue.

Si plus tard l'artiste échoue :

— Il n'a pas voulu m'écouter!

dit Mécène.

Et s'il réussit :

— Il a suivi tous mes conseils!

Les talents qui se sont produits tout seuls, c'est ce bonhomme qui les a *faits!*...

— Moi, j'ai beaucoup aidé à la jeune

génération, dit-il aux académies et dans les coulisses des théâtres, en montrant les gens *arrivés.*

*
* *

Le poëte habitant de la lune met en tête de son poëme, après la dédicace, un long discours sur l'*art poétique,* tout bourrelé de citations pédantes achetées à la livre à quelque homme de lettres affamé.

Le poëte ne s'est pas donné la peine d'approfondir la nature du mètre et du vers; il se contente d'avoir un *dictionnaire des rimes les* PLUS RICHES, *à l'usage des poëtes,* 1 *vol. in-*12 ; *prix* 3 *fr.*

C'est son *vade-mecum.*

*
* *

S'il fabrique une tragédie, un drame, un opéra, il commence par s'entendre avec le directeur de théâtre et demande à cet entrepreneur quel est le nombre et la nature des

scènes qu'il veut voir introduire dans l'œuvre en question.

Si celui-ci souhaite y faire entrer quelque *festin*, quelque *orage*, quelque *clair de lune*, quelque *sacrifice*, le poëte s'entend avec les machinistes et les décorateurs, afin de savoir de combien de dialogues, de monologues, de traits, il doit allonger ou diminuer ses scènes, et il compose son œuvre d'après leurs données, vers par vers, sans se préoccuper de l'action. De telle sorte que le public ne pouvant jamais saisir l'intrigue, son attention et sa curiosité se soutiennent jusqu'à la fin.

L'auteur se préoccupe moins de l'intelligence des acteurs que de la qualité des *tonnerres*, *éclairs* et *surprises* du directeur. Quand il y a des animaux, l'acteur-homme disparaît tout à fait pour lui ; il ne songe plus qu'à l'acteur-bête, cheval, singe, vache, chien.

*
* *

Dans son œuvre, le *poëte à la mode* se conforme au goût du siècle, aux fantaisies du

public, à la corruption du théâtre, aux caprices du compositeur, s'il est *parolier* d'un opéra-comique ou non comique.

Dans tous les cas, il abuse des *voleurs de grands chemins*,

Maris dupés, amants audacieux,
Emprisonnements,
Tremblements de terre,
Malédictions,
Reconnaissances,
Naufrages,
Traîtres,
Confidents,
Papiers secrets,
Enlèvements,
Apparitions,
Suppositions et changements d'enfants,
Mariages,
Scènes d'ivresse,
Scènes de jeu,
Prédictions,
Provocations,
Duels,
Suicides,

Poisons,

Poignards,

Et autres moyens non moins admirables que commodes, et qui produisent un prodigieux effet à la scène.

*
* *

Il néglige et souvent même il ignore l'art puissant de remuer le cœur par le seul fait d'une situation; il s'attache plutôt à parler aux yeux, à exciter de vulgaires passions, à étonner l'esprit, à confondre l'attention par une foule d'événements inattendus et merveilleux, mais stupides et invraisemblables.

Moins on s'y reconnaît, moins on comprend, plus l'esprit est tendu et plus il croit avoir captivé son public.

Il l'enlève ensuite par des *coups de théâtre* ébouriffants.

Il ne fera jamais sortir son *jeune premier* de la scène sans lui faire débiter une tirade ou une chanson — surtout lorsqu'il se retire

pour aller se suicider ou pour périr sur l'échafaud.

Et lorsque le malheureux sera parti pour le supplice, il laissera dans la prison ou sur la place publique — la chose dont on abuse le plus au théâtre — une épouse désolée, une mère en larmes ou un vieillard triste, pour chanter un couplet ou pour débiter un monologue.

Puis il sera indispensable que l'acteur *comique* chante ensuite une ariette, fasse des calembours ou dise quelque fadaise inconvenante, afin de modérer l'émotion du spectateur et de lui rappeler qu'il n'y a rien de vrai dans tout cela, que ce n'est qu'un badinage.

Les conspirateurs, il les fera conspirer en pleine rue ou dans des salons en présence des confidents et des domestiques.

Il introduira des intermèdes de danse, des ballets de brigands ou de jardiniers sur les places publiques ou dans les appartements des rois.

*
* *

Avant que son ouvrage soit représenté, il a bien soin de visiter, de flatter, de louer les acteurs,

Les actrices,

Les machinistes,

Les musiciens,

Le souffleur,

Les claqueurs.

Si la pièce tombe, il mettra cela sur le compte de la maladresse des acteurs, des fantômes, de la *première chanteuse* ou de la *grande coquette*, de l'ignorance du compositeur, de l'avarice du directeur, des manœuvres de ses confrères, du mauvais goût des spectateurs.

Et il a toujours dans sa poche des changements et variantes tout prêts, au gré du caprice de l'entrepreneur ou des artistes, ainsi que des billets d'entrée gratis pour les amis, pour les claqueurs et pour les journalistes.

*
* *

Le compositeur de musique est également une des notabilités de la province de la Poésie.

Il n'a généralement que des connaissances très-superficielles en composition.

Il se contente de quelques principes généraux ; — la pratique fera le reste.

Il confond les genres et n'a aucune teinte de poésie ; il ne sait point distinguer les syllabes longues des brèves, parle mal la langue du pays — c'est d'ailleurs souvent un étranger — et n'est capable de sentir ni la force des scènes ni l'esprit de la pièce qu'il est chargé de mettre en musique.

Pour ne pas effaroucher son imagination, il se garde bien de lire le poëme entier avant de se mettre à la besogne. Seulement il a prescrit au *parolier* la mesure, la quantité des vers qui doivent entrer dans chaque morceau, et lui a demandé un manuscrit bien copié, avec les points et virgules, — dont, du reste, il n'aura garde de s'occuper.

Il compose vers par vers et a bien soin de fourrer aux airs du poëme ses propres *ours*, de vieux motifs qu'il a préparés dès le commencement de l'année. Si cela ne va pas, il prie le poëte d'ajuster les paroles à sa musique.

Ici, pour abréger, il exige la suppression de pièces entières plutôt que de permettre qu'on retranche une seule de ses notes.

Là, il obligera le parolier à changer un morceau; il est vrai que celui-ci n'aura garde de le remplacer par un meilleur.

*
* *

Le compositeur de musique se permettra aussi d'intervertir l'ordre et la marche des scènes; il fera parler le *père noble* avant la *prima-dona*, contrairement à la pensée de l'auteur du poëme; de même, il fera entrer et sortir les gens selon qu'il le jugera utile au succès de sa musique.

Il détruit tant qu'il le peut le sens des paroles; et depuis le commencement jusqu'au

bout, il se rappelle que tous les airs, *quelles que soient les paroles*, doivent être alternativement joyeux et pathétiques.

Règle inviolable, qui doit l'emporter sur toutes les convenances et produit les plus étranges résultats. Le hasard fait ainsi qu'un homme marchant au supplice chante des paroles lugubres sur un air de contredanse, et qu'un homme comblé tout à coup par dame Fortune entonne une psalmodie funèbre avec des paroles de ravissement.

*
* *

Si quelque morceau déplaît aux acteurs, il répond qu'on n'en peut bien juger aux répétitions, qu'il faut l'entendre avec l'orchestre, les costumes, les lumières, les décorations.

Si le directeur vient à se plaindre de la musique, le compositeur se retire, disant qu'il a employé près de trois jours à composer son opéra, et qu'il y a mis un tiers de

notes de plus que cela ne se pratique ordinairement.

Enfin, si la pièce tombe, il en donne les mêmes raisons que le *parolier*, sur l'ignorance et l'inhabileté duquel il fait retomber la plus grande faute.

*
* *

Les pièces tombées dans les grandes villes sont jugées encore assez bonnes pour être représentées par les *troupes volantes* que le gouvernement subventionne pour parcourir la république et amuser le peuple aux jours de foires, fêtes et autres consacrés aux réjouissances publiques.

Les goûts n'étant pas les mêmes dans toutes les classes de la société, il arrive qu'une pièce tombée dans la capitale de la république des Lettres obtient un immense succès dans les provinces.

On se trouve mieux encore de cet usage de subvention à des *troupes volantes* que des subventions données aux théâtres dits de

la nation qui stationnent dans la capitale et sont les plus ennuyeux de tous. Ils dorment sur les vieux lauriers de leurs vieux auteurs; sûrs d'avoir des bénéfices sans faire grand chose, ils ne se donnent pas les peines que se donnent les théâtres non subventionnés ne relevant que du public et obligés de lui plaire sous peine de périr. Si bien que le directeur d'un petit théâtre mort hier a laissé quatre millions gagnés dans son exploitation de vingt années; c'est plus que tous les théâtres stationnaires subventionnés ont gagné à eux tous en un siècle; c'est à peu près ce qu'en vingt ans ils ont coûté à l'État.

L'auteur dramatique qui s'adonne aux *Revues* vend à des négociants des *réclames* qui seront débitées dans les pièces : 5 mots, 8 sous par soirée; 24 mots, 19 sous ; 36 mots, 1 fr. 10 c.; 1 couplet, 3 livres.

Les habitants de la province de la Poésie sont souvent en guerre avec ceux de la pro-

vince de la *mauvaise Foi,* surtout avec ceux de la *montagne du Scandale.*

Les critiques, les journalistes et les libellistes, contrefaits de plume, habitent la province de la *mauvaise Foi*, sur la *montagne du Scandale.*

Les libellistes et les critiques écrivent souvent dans les journaux, autrement dit la plupart des journalistes sont l'un et l'autre.

Il en est cependant qui, soit qu'ils soient mal avec les propriétaires des feuilles publiques, soit qu'ils trouvent leur avantage à rester plus libres, publient leurs élucubrations dans de petites brochures anonymes ou signées de leur nom.

*
* *

Les journalistes sont non-seulement insolents envers tout le monde, mais encore envers eux-mêmes;

Comme si, se tenant pour peu respectables, ils prenaient à tâche de ne se point respecter mutuellement.

Ils s'invectivent quotidiennement comme les poissardes des halles.

Ils inventent des classifications injurieuses et arbitraires, et se traitent de *journalistes de deuxième (ou de troisième) ordre*; créant ainsi de leur plein pouvoir une hiérarchie.

* * *

Mais ils s'entendent volontiers entre eux pour parler de leurs propres œuvres.

Ainsi, I..., rédacteur d'un *journal blanc*, se fait dans le susdit la réclame suivante :

« M. I..., notre honorable collaborateur, vient de publier un ouvrage *délicieux, charmant, incroyable, inouï*, QU'IL NE NOUS APPARTIENT PAS DE QUALIFIER; c'est *beau*, c'est *noble*, c'est *pur*, c'est *complet*, c'est *à faire pâmer d'aise*.

» Notre délicatesse bien connue nous interdit d'insister et notre impartialité notoire nous force à regret à dire qu'il manque quelque chose à cet œuvre *impérissable*: c'est d'être *plus long*. »

Ceci est signé Z...

Le même I... va trouver K..., rédacteur d'un *journal bleu*, et lui porte un compte rendu fait par lui et signé O..., ainsi conçu :

« Le sieur I..., rédacteur du (*journal blanc*) dont nous combattons maintes fois la littérature, vient de se permettre de publier un livre *assurément fort curieux*, mais *coupable*. Pour se faire une juste idée de son *innocence*, NOUS EN RECOMMANDONS VIVEMENT L'ACQUISITION A NOS LECTEURS ; ils verront si nous avions raison de flétrir, avec cette mâle énergie qui fait notre force et cette pure indépendance qui fait notre gloire, les principes odieux, vils, misérables, *mais bien curieux à étudier*, de ce cerveau en délire. »

*
* *

A son tour I... rendra le même service à K...

Et en avant la *réclame !*

Passe-moi la rhubarbe, je te passerai le séné.

*
* *

I... finit ainsi, à force de camaraderie, par faire un peu *prendre* son livre.

C'est un de ces *demi-succès* sur lesquels un homme de lettres vit toujours.

— Mais j'entends toujours parler de I..., qu'a-t-il donc fait?

— Mais c'est l'auteur de *Je vous embête*, ce magnifique roman historique.

— Oui, oui, oh! il a *fait ses preuves.*

Il va sans dire que personne n'a lu: *Je vous embête*, mais on en a beaucoup entendu parler; c'est tout comme.

Et voilà comment se pose un écrivain.

Il en est, dit-on, de même à Paris :

— « M. de Salvandy a fait *Alonzo*; le père Viennet est auteur d'*Arbogaste*; » il n'y a pas quatre personnes qui aient lu ces choses-là.

*
* *

Certains auteurs croient en conscience que les journalistes qui promettent de rendre

compte de tous les ouvrages *dont deux exemplaires leur auront été envoyés,* obéissent tout uniment à une inspiration littéraire et au désir d'obliger les auteurs en faisant connaître leurs *produits*. D'autres écrivains, et ceux-ci sont dans le vrai, savent parfaitement que les ouvrages ainsi envoyés sont *lavés* (*vendus,* en argot littéraire) à certains libraires ou bouquinistes qui, par avance, se sont engagés à les acheter à un rabais de 50 p. 100 du prix marqué, quel qu'il soit.

Il en est de même des livres offerts aux *académiciens*, aux amis intimes et autres. Souvent ces messieurs n'ont pas même la pudeur d'arracher la page où se trouve quelque chose comme ceci :

Hommage d'admiration à M...

L'auteur,

JULES DE S. F...

Admirez donc les gens !

*
* *

Les journalistes et les libellistes se posent en matamores;

Ils menacent;

Ils crient;

Ils annoncent qu'ils vont tout tuer;

Mais qu'un galant homme se présente, ils reculent.

Un sur trente fera mine de riposter;

Un sur cinquante s'avancera de quelques pas;

Un sur cent risquera sa vie pour répondre de ses insolences.

Ceux qui ne se *duellissent* pas ont raison, — le duel est une grande ânerie, — mais alors pourquoi ont-ils les premiers parlé de tirer l'épée?

Il en est, il est vrai, qui tirent le *chausson*, la *savate*, comme A. J. K., rédacteur du *Peuple en délire*; c'est moins comme il faut, mais c'est plus sûr.

*
* *

Ce sont surtout les journaux prétendus organes de Thétis, déesse de la justice, qui sont un fléau pour la *république des Lettres*. Les nommer! Jupiter nous en garde! Thétis les protége, malgré le mal qu'ils lui font en parlant en son nom, et en aidant à diffamer les gens sous prétexte de raconter ce qui se passe dans le temple de la déesse aux balances. Il paraît que, sur la terre aussi, ils sont une puissance!...

Cette littérature du bagne est une éternelle pomme de discorde pour l'État; un asile pour tous les héros déroutés du libelle; un pieu dans la chair du principe de la justice;

Une cheville pour le cercueil de l'honneur des gens.

*
* *

La *province de la mauvaise Foi* est encore habitée par les historiens qui traînent dans la sombre *vallée du Mensonge*.

L'historien débute immanquablement par une longue préface dans laquelle il se livre aux exercices suivants :

Faire son éloge et celui du parti auquel il appartient ;

Dire beaucoup de mal de tous les autres partis et leur prêter les plus grandes infamies ;

Y faire entrer un tas de choses étrangères à son sujet ;

Saisir toutes les occasions d'introduire les éloges les plus outrés de *Tacite* ;

Rien n'est mieux porté.

Il a pourtant soin de le trouver inférieur à lui-même.

Maltraiter tous les autres historiens et chercher à les avilir en les traitant d'*âmes vénales* ;

Protester de son ardent amour pour la vérité et pour la *patrie*.

Avant de pénétrer dans son sujet, l'historien se dépouille de toute espèce de préjugé à l'endroit de cette même vérité ; il lui en coûte sans doute beaucoup, mais cela

est absolument indispensable s'il veut écrire une histoire dans le goût moderne.

Qu'il ne craigne pas non plus de lui donner des proportions exagérées, d'en faire dix-huit, vingt-cinq ou quarante-trois volumes et d'y mettre le style du roman; c'est le moyen de se faire lire avec plaisir.

*
* *

Partant de là, l'historien commence par répéter tous les mémoires authentiques qui ont paru depuis longtemps sur le sujet qu'il a entrepris de traiter.

Il prétend mériter ce compliment étrange adressé à l'un d'eux :

— *Vous êtes plus beau que la vérité!*

*
* *

Si le sujet est ancien, et que par conséquent il ne puisse faire autrement que de rapporter des faits déjà connus, il les présente sous un jour *nouveau*, il les dénature complétement; par exemple, il prend le

parti des païens contre les chrétiens; il révoque en doute :

La chasteté de Susanne ;
La vieillesse de Melchisédech ;
L'inspiration de Jeanne d'Arc;
La piété de saint Louis;
La logique de Robespierre;
Le dévouement des Vendéens;
Le génie de Napoléon.

Voilà pour l'*originalité* et le *piquant* de l'œuvre.

Pour bien raconter la vie des personnages historiques, pour bien tracer leurs caractères, l'historien habile s'efforce de justifier ce qu'on dit à leur désavantage et de dépriser ce qui est à leur louange; jamais il n'accorde à personne une vertu qu'il sent lui manquer et dont partant il ne fait aucun cas.

* * *

Parmi les *ornements* de ce genre, ceux qui prêtent le plus à gonfler l'ouvrage sont les DIGRESSIONS et les *descriptions*.

L'historien en fait un usage très-libre, comme le romancier.

Ce sont là d'heureuses ressources quand on veut pousser jusqu'à trente volumes un ouvrage qui n'offre de matière raisonnable que pour un ou deux.

Par exemple, s'il s'agit de Henri IV, il recherche ce qui serait advenu de ce Gascon s'il n'eût point abjuré le protestantisme, ou encore s'il n'eût point été assassiné par Ravaillac.

S'il en veut aux jésuites, il dit que le poignard de ce dernier était dirigé par eux, et il raconte leur histoire ;

S'il est leur ami, il repousse cette calomnie ; mais le prétexte pour parler longuement d'eux n'en demeure pas moins.

L'histoire de saint Ignace de Loyola, leur fondateur, est ici de rigueur.

Et comme il a été soldat, on peut placer également ici une dissertation sur les armes à feu, sur les fortifications, avec l'histoire du siége de Pampelune, où il fut blessé.

*
* *

Dans les descriptions, l'historien ne s'épargne pas ; il dit toujours plus qu'on n'a dit avant lui.

Il renchérit sur tout ; il exagère tout.

Ses batailles sont les plus sanglantes ;

Ses siéges, les plus longs ;

Les forts de ceux qu'il aime sont les plus imprenables ; ceux des autres ne tiennent pas ;

Les généraux de ceux-là sont les plus habiles ;

Leurs soldats, les plus intrépides.

Dans les combats navals, la flotte des ennemis a été vaincue, bien qu'elle fût composée de forces supérieures, des plus gros vaisseaux qu'on ait jamais vus.

Il ne se fait pas scrupule de brûler cent navires,

De faire tomber à la mer les matelots à demi grillés ;

Mais il les laisse vivre quelque temps

dans les eaux en nageant, afin d'avoir occasion de les faire écraser par les vaisseaux ou la mitraille.

Il ne manque pas de faire sauter en l'air le vaisseau amiral avec les officiers les plus distingués.

Il n'est pas d'horreur qu'il n'invente.

Saisit-il le sac d'une ville :

Le pillage s'organise de la façon la plus atroce;

Les enfants et les vieillards sont massacrés sans pitié;

Les femmes insultées et déshonorées (elles sont d'une beauté sans exemple et d'une vertu sans tache).;

Elles sont poursuivies jusque dans les asiles les plus sacrés;

Et lorsque toutes les maisons ont été brûlées et qu'on a égorgé dix fois plus d'habitants qu'il n'y en avait dans la ville, l'historien favorise l'évasion de quelques fugitifs qui viennent raconter longuement les horreurs dont ils ont été témoins.

*
* *

Un des *ornements* modernes les plus usités par l'historien, ce sont *les mœurs et coutumes des nations étrangères.*

Il fait de longs chapitres sur leurs superstitions, leur religion, leurs cérémonies, leurs coutumes, leurs lois, leurs constitutions, que du reste il ne connaît pas ;

Ce qui lui permet de lancer des traits malins contre la religion, les lois, la constitution, les coutumes de son propre pays.

*
* *

Parmi les *ornements historiques,* il ne néglige pas non plus les *sentences,* les *axiomes* et les *discours* qu'il prête aux personnages fameux.

Il fait parler, avant et après la bataille, les généraux en chef et leur invente de belles harangues qu'il a toujours d'avance dans ses cartons.

*
* *

Dans la *province de la mauvaise Foi* et non loin de la *vallée du Mensonge,* se trouve le *jardin du Roman.*

Le romancier procède à peu près comme l'historien, surtout quand il fait des *romans* dits *historiques.*

Il s'abandonne sans réserve à tous les dévergondages de son imagination.

Il est souvent *romantique réaliste.*

Le moindre prétexte est bon pour servir de base à un ouvrage de ce genre : un conte, une superstition, une tradition, une erreur populaire.

Un roman doit être rempli de *renégats,* de *traîtres,*

De *malfaiteurs,* de *solitaires,*

De *pendus,* d'*adultères,*

De *forçats,*

De *scélérats* du petit et du grand monde.

Le propre du *romantisme réaliste* est d'être hors de la nature, comme jadis le *florianisme.*

L'auteur promène ses lecteurs (pluriel ambitieux !) dans un monde surnaturel.

Il sait diviser les chapitres de façon à les tenir en haleine, surtout quand il publie ses œuvres dans les journaux.

Il met : *la suite au prochain numéro*, aux endroits les plus palpitants d'intérêt.

Il peint les hommes, non pas tels qu'ils sont, mais tels qu'il les rêve.

Il ne s'adresse qu'à l'imagination, faculté crédule qui aime à admirer et à être trompée ; il n'a pas besoin, pour lui plaire, d'observer les règles sincères du bon sens ; au contraire, il faut, pour l'intéresser, remuer les affections.

* * *

Ce jardin est aussi habité par des dames échevelées, extravagantes qu'on appelle, des *bas-bleus*.

Elles jouent un rôle important dans la république des Lettres ; c'est à elles surtout que les académies plus ou moins galantes

distribuent les prix fondés pour l'encouragement des lettres par des Mécènes trépassés ou vivants.

On ne trouve certes pas mauvais que ces dames cultivent leur esprit, mais on se demande si la société ne gagnerait pas à ce qu'elles fussent de bonnes mères et des ménagères utiles.

Quelques-unes honorent la république des Lettres, mais la plupart font oublier les agréments de leur sexe par leur masque de virilité, par leurs prétentions à l'esprit, par l'excentricité de leurs manières et leurs ridicules de toutes sortes.

Elles affectent de mépriser les autres femmes, qu'elles traitent de *bourgeoises*, *d'arriérées*, de *pot au-feu*.

Elles cherchent à prendre les défauts et même les vices des hommes, sans tenter d'avoir leurs qualités.

Elles sont aussi fort insolentes envers les actrices, qui leur rendent bien leurs dédains, et dont les mœurs ne sont souvent pas pires.

* *
*

La *province de l'Ennui et de l'Importance* est habitée par des gens qui se battent fréquemment ensemble et font croire au peuple qu'ils sont très-instruits :

Ce sont les savants astronomes, chimistes, physiciens, naturalistes, etc.,

Les philosophes,

Les professeurs,

Les jurisconsultes,

Les avocats,

Les médecins,

Les politiques, faiseurs de constitutions, citant à tout moment Grotius et Montesquieu.

Ces gens-là sont très-fiers;

Dans chaque genre ils parlent un argot d'eux seuls connu et qui impose au vulgaire.

Ils ont aussi des phrases toutes faites qu'ils placent aux moments opportuns.

Ils excellent dans les imitations les plus

serviles, dans les plagiats les plus effrontés, dans les pastiches de style les plus cyniques.

Ces hommes grands portent des cravates blanches comme les garçons de café, des habits noirs comme les croque-morts.

Il y a aussi dans cette province des *femmes savantes*; elles sont souvent *bas-bleus.*

***

On trouve encore dans la province de l'Ennui une ville élevée sur un pic difficile à gravir. Elle s'appelle la *tribune aux Harangues.*

C'est là que dominent en maîtres souverains les *orateurs*, — race de bavards au style boursouflé, aux allures prétentieuses, à la voix de stentor, au geste violent, tribuns qui ameutent le peuple ;

Avocats qui défendent ou dépouillent la veuve et l'orphelin ; prêtres qui prêchent la morale dans le désert ou à peu près, car on les écoute plus volontiers qu'on ne suit leurs préceptes ;

Professeurs qui puisent dans des livres

leurs leçons de chaque jour, quand ils en font, — car la plupart du temps leur cours est tenu par des *suppléants*, mais ce sont les professeurs qui touchent les appointements.

Parmi eux on en a vu donner une direction très-funeste à la jeunesse et corrompre ceux qu'ils avaient mission de moraliser et d'instruire.

Tous ces gens-là écrivent plus ou moins des livres quelconques, qui sont souvent faits, comme leurs discours, par leurs secrétaires ou des hommes de lettres à gages.

*
* *

Quel que soit l'âge des écrivains, ils se proclament éternellement jeunes, et le public les croit tels.

Ainsi sur la terre on se figure qu'Alphonse Karr a dix-huit ans (il en a soixante-cinq);

Que J. Janin a vingt-sept ans (il en a cinquante-neuf);

Que Dumas (père) a quarante ans (il en a soixante-trois) ;

Et ainsi des autres.

C'est comme les étudiants de vingt-quatrième année.

D'un autre côté les vrais jeunes littérateurs trouvent que les vieux durent trop longtemps.

*
* *

Un certain nombre d'hommes de lettres, ne trouvant pas de ressources suffisantes dans cette profession, généralement plus bruyante que lucrative, en exercent dans la lune quelque autre, souvent même fort peu honorable.

Plusieurs, par exemple, vivent aux crocs des courtisanes.

*
* *

Il y a encore l'espion de lettres *amateur* qui, pour sa satisfaction personnelle,

et aussi pour pouvoir les exploiter, se tient à l'affût de toutes les nouvelles roueries et supercheries littéraires, telles que les *pseudonymes* et les *anonymes*; type étrange et assez rare que *Paris-vivant* développera dans l'étude : *le Livre*.

*
* *

Le vieux *professeur de lettres*, qui *dresse* les jeunes gens et leur apprend à *faire de la copie*, est à la littérature ce que le *professeur* de *déclamation* est à l'art dramatique;

Ce que le *pion* de rhétorique est à l'éloquence.

Leurs élèves ont moins de rouerie qu'eux, c'est possible; mais, en revanche, combien ils ont plus de fraîcheur d'imagination !

Ces vieux bonshommes parlent toujours de leurs anciens succès, dont la génération actuelle ne peut pas contrôler l'éclat, des leçons et conseils qu'ils ont donnés aux

anciennes célébrités, à l'égard desquelles ils se posent en instituteurs et en protecteurs, comme font les Mécènes vis-à-vis des célébrités modernes.

Quand le jeune littérateur entre dans un journal ou lorsqu'il possède un éditeur, il méprise le professeur de lettres et le traite de *rococo*.

Celui-ci ne manque pas de crier à l'ingratitude.

*
* *

Les jeunes gens de la *république des Lettres* se plaignent volontiers d'être *pillés* par les maîtres. Mais ceux-ci peuvent souvent leur répondre : — Malheureux, voici le manuscrit que vous m'avez apporté ; or, voyez ce que j'en ai fait ; comparez !...

*
* *

Le *professeur de lettres* est souvent en même temps *grammairien* et *fabricant de*

dictionnaires nationaux et étrangers, c'est-à-dire *copiste* :

Car tous les dictionnaires et toutes les grammaires se ressemblent d'une façon tout à fait impudente.

Comparez. C'est à n'y pas croire.

Ce n'est pas la peine d'en acheter plusieurs ; qui en a lu un les a lus tous ; et souvent même celui qui a fait l'un en a fait plusieurs, en modifiant légèrement le titre.

*
* *

Le *professeur de lettres* appartient à cette variété d'écrivains qui ne peuvent vivre de leur plume.

Mais, au moins, le *professeur de lettres* a un semblant d'état; il a presque une profession ;

Tandis que dans cette société se trouvent des milliers de gens qui meurent littéralement de faim et préfèrent néanmoins cette misère à une position *bourgeoise* — comme ils disent.

Ainsi, tel qui pourrait être employé, commis, ouvrier, et gagner parfaitement sa vie, préfère végéter, souffrir, et conserver *sans mélange* ce vain titre d'*homme de lettres*.

Cet orgueil est presque sublime par la patience tenace de sa persévérance et les privations lamentables, déchirantes, qu'il s'impose pour *ne pas transiger*, pour ne *ne pas faire de concessions*.

Ce malheureux aura faim, aura froid, sera repoussé, conspué, méconnu, humilié, vilipendé, chassé de son garni, privé de linge par sa blanchisseuse, de vêtements par son tailleur, de pitance même par le gargotier, — de tout par les fournisseurs de toutes sortes, — il mourra même s'il le faut à la peine, mais il mourra HOMME DE LETTRES!

Ce martyre, quoique stupide, n'est pas sans grandeur.

***

Les citoyens de la *république des Lettres* sont nés pour la lutte, comme les soldats,

Sans combat, ils n'ont plus de raison d'être.

Aussi, comme le vieux littérateur se regimbe sous l'injure, tel le vieux cheval sous l'éperon. Alors il court aux armes avec une joie toute juvénile.

Vous croyez, en l'outrageant dans un écrit, l'avoir désespéré ; non : vous avez fait son bonheur.

Il en est même qui vivent d'une calomnie souvent répétée contre eux, soit en y répondant avec éclat dans une brochure que le scandale fait vendre, soit en transigeant avec l'agresseur, trop heureux d'éviter un procès en payant au diffamé le retrait d'une plainte.

Si bien que Capricorne disait hier, en pareil cas :

— « Ma foi, je suis heureux que Vulcain m'ait attrapé, car sa calomnie six fois répétée m'a six fois rapporté des sommes agréables. »

*
* *

Les ouvriers de la *république des Lettres* ont naturellement des velléités littéraires.

Les cordonniers sont poëtes.

Ils puisent leurs idées à l'atelier; mais quand, par orgueil, ils le quittent, ils perdent à la fois leur pain et leurs idées.

*
* *

Quand l'homme de lettres est mort, on prononce des discours sur sa tombe, — surtout s'il est membre de quelque académie.

Le défunt est toujours proclamé un *grand homme*, dans ce genre de littérature funèbre.

C'est que les survivants n'ont plus peur de la concurrence.

Tout le monde était l'*ami intime* du mort, car il n'est pas là pour dire le contraire.

Flatter les morts, c'est encore une façon de rabaisser les vivants.

Et puis on dépouille ce trépassé, — sa vie, — tout!

Ses prétendus familiers racontent niaisement sa manière de se moucher,

De manger,

De se promener,
D'écrire,
De tout faire, en un mot.
C'est indécent.
Histoire de l'ours et du pavé.

*
* *

Il y a plusieurs académies dans la république des Lettres.

L'*académie des lettres,* où il y a trois ou quatre écrivains, six ou huit au plus, sur quarante membres;

Le reste se compose de gentilshommes,
D'avocats,
De politiques,
De médecins,
De savants,
De notaires,
De riches manufacturiers,
De financiers.

Elle fait semblant de publier le plus mauvais de tous les dictionnaires; de temps en temps elle se réunit pour entendre deux de

ses membres lui faire des compliments et casser l'encensoir sur leur propre nez.

On y dit surtout beaucoup de bien des académiciens morts, et, à mots couverts, passablement de mal du gouvernement.

La même chose se passe à peu près à l'*académie des peintres, sculpteurs et graveurs*,

A l'*académie des savants*,

A l'*académie de médecine*,

Et à l'*académie des sciences morales*, qui, en fait de morale, professe le paganisme;

C'est là que la religion compte ses plus implacables ennemis.

Ils s'intitulent modestement les *fondateurs de la morale du peuple*; or, ce sont eux qui provoquèrent un jour en duel, huèrent, outragèrent, sifflèrent, un de leurs collègues qui s'était avisé de parler de la Providence.

— Je jure qu'il n'y a pas de Dieu! s'écria son président.

Ce brave homme cherchait à persuader au peuple que c'était lui qui avait fait le ciel et la terre. Il y parvint.

Mais cela dura trente-quatre heures, après lesquelles le *peuple* releva lui-même ses temples renversés par l'*académie des sciences morales*.

*
* *

Toutes ces choses ont porté certains novateurs à demander que les académiciens fussent nommés, non plus par eux-mêmes, mais par un jury composé de gens reconnus pour leurs lumières et leur impartialité.

Les académiciens protestent de toutes leurs forces contre cette innovation, — que soutiennent pas mal de gens dans la république des Lettres.

*
* *

On a encore proposé récemment quelque chose : c'était, vu l'encombrement des livres, de supprimer tous ceux qui ne contiendraient rien de neuf ou d'utile.

Le malheureux qui osa faire une pareille

proposition fut jeté dans les fers, puis banni; il faillit même être pendu.

Il se réfugia dans un autre royaume, situé aussi dans la lune, dont le souverain venait de faire brûler tous les livres, et avec eux tous les écrivains, comme des orgueilleux, des révolutionnaires inutiles au reste du genre humain, souvent même très-nuisibles au repos public.

*
* *

Les citoyens les plus actifs de la république des Lettres sont les *imprimeurs*, les *libraires* et les *éditeurs*, sans compter les *marchands de papier*, les *brocheurs*, *satineurs*, *glaceurs*, *relieurs*, etc., etc.

L'imprimeur est celui qui dirige un établissement où des ouvriers impriment des livres et des journaux.

Autrefois il était à la fois *imprimeur*, *libraire* et *éditeur*; il est rare qu'il en soit ainsi

de nos jours, sauf dans quelques grands établissements des villes.

L'imprimeur est le complice-machine des balourdises et des mensonges des hommes de lettres et des éditeurs.

De là le proverbe : *La presse se prête à tout*. De là aussi l'injustice de la responsabilité; car l'imprimeur ne peut être qu'une machine.

L'auteur qui veut qu'il n'y ait pas de fautes — ou plutôt qu'il n'y ait que peu de fautes dans ses ouvrages — doit donner à l'imprimeur un manuscrit (ou copie) très-mal écrit. Autrement l'imprimeur le donne à composer à des apprentis, qui font des milliers de fautes grossières.

Au contraire, la copie étant difficile à lire, il la confie à de bons ouvriers.

*
* *

Le libraire est le marchand de livres.

Ce commerce est un des plus nobles de la

république des Lettres; mais combien de drôles le dégradent par la vente clandestine de livres obscènes et autres infamies!

Le libraire traitait autrefois directement avec les auteurs, puis avec les imprimeurs, pour *éditer* les ouvrages à sa convenance;

Il en est encore de la sorte des *libraires-éditeurs*;

Mais non du libraire proprement dit, à côté duquel se dresse l'*éditeur*, — type tout moderne.

* * *

L'éditeur est l'intermédiaire entre l'auteur, l'imprimeur et le libraire;

C'est le *fabricant de livres*; l'imprimeur n'est que son ouvrier (hélas! il en est ainsi souvent de même de l'auteur lui-même!); le libraire n'est que le *vendeur* du produit de l'éditeur.

L'éditeur a ceci de supérieur au libraire et à l'imprimeur, qui seuls *éditaient* jadis, que s'il est intelligent, 1° il *commande* dés

livres, dont il donne l'idée, le thème, le cadre, le canevas, et à l'exécution desquels il travaille parfois d'une façon très-utile au débit de la chose; de sorte qu'un livre, bien que fait par plusieurs, a, grâce à lui, un ensemble qui en fait un tout complet, ayant l'*unité*, ce principe de toute œuvre vraie;

2° Il achète des manuscrits après en avoir pris connaissance et non à l'aveuglette; si bien que dire aujourd'hui qu'*un éditeur ne sait pas ce qu'il a publié*, fait sourire.

Hélas! pour les jeunes écrivains, l'éditeur intelligent, qui le croirait? est quelquefois un écueil.

Se faire écouter par lui, c'est une chose aussi difficile que d'obtenir lecture au Théâtre-Français de Paris.

Toutefois, le jeune écrivain qui, au lieu d'aller proposer sa *marchandise* simplement et directement, se sera fait recommander adroitement par quelqu'un ou par quelque procédé attrayant, sera sûr d'être écouté;

car, après tout, l'éditeur, n'est qu'un marchand.

Et celui-ci se dira :

L'intelligence que cet auteur a déployée pour se faire entendre me donne déjà une opinion favorable de son œuvre.

*
* *

L'éditeur habile publie des ouvrages par livraisons ou par petits volumes, sans dire au juste le nombre de ses divers tirages prochains.

— Le public me suivra, dit-il. Ce mouton de Panurge, une fois sur la piste d'un ouvrage, prend tout ce qu'il nous plaît de lui servir.

Se faire suivre par le public, est un mot d'argot littéraire à conserver.

C'est ainsi que les biographies, les physiologies, les romans en feuilletons, les dictionnaires et encyclopédies sont des mines inépuisables.

Eh ! eh ! *Paris-vivant* ne serait-il pas dans le même cas ?

*
* *

L'éditeur intelligent fait annoncer le *livre nouveau* (qui souvent n'est qu'un ancien livre *retapé* comme un vieux chapeau) bien longtemps à l'avance et comme une chose encore incertaine, — vague promesse, *bruit de salon*, — qui serait une véritable *bonne fortune* pour le public.

Il commence par le faire annoncer à l'étranger, — cela a plus de sel, — puis en province et enfin dans la capitale de la république.

Exemples :

« On prétend que le célèbre éditeur X... prépare une publication étonnante de révélations intimes, due à l'une de nos plumes les plus exercées. »

« L'infatigable éditeur X... aurait acquis, dit-on, à un prix considérable les curieux *mémoires* d'un diplomate contemporain, qui

a joué un rôle considérable dans ces trois dernières années. »

« M. X..., éditeur bien connu pour ses belles publications, nous fait espérer, s'il faut en croire la chronique du monde élégant, un de ces chefs-d'œuvre d'art qui lui ont acquis une renommée européenne ; il ne s'agit de rien moins, au dire des indiscrets, que de la biographie de tout ce que l'Europe compte d'hommes fameux en tous genres. »

***

L'éditeur intelligent excelle à placer des gravures dans ses livres en torturant le texte sans qu'on puisse s'en apercevoir.

Il emploie le même moyen pour faire entrer dans un cadre *neuf* les vieux *ours* qu'il a dans ses cartons.

*
* *

L'éditeur semble être un parasite; mais l'éditeur inventif — (comme sur la terre un Panckoucke, un Lefèvre, un Ladvocat, un Delloye, un Furne, un Curmer, un Hachette, un Hetzel) — a créé positivement des ouvrages qui sans lui n'eussent jamais vu le jour, et qui n'ont pas peu contribué à la gloire de la république des Lettres.

*
* *

Quelques éditeurs, pour faire croire qu'un ouvrage se vend bien et qu'on l'a plusieurs fois réimprimé, font faire par l'imprimeur des frontispices avec ces mots :

Seconde, troisième ou *quatrième édition,*

Bien qu'ils n'en aient véritablement qu'une seule.

Il arrive ainsi que la deuxième édition d'un livre paraît souvent avant la première.

*
* *

Parfois l'éditeur est un filou qui revend deux fois le même *ours* sous deux titres différents :

Ainsi une primitive *Histoire de l'Église* s'appellera tour à tour *Histoire des papes*,

Études historiques sur le christianisme,

Le Catholicisme et ses ennemis,

Les Hérésies et la Foi,

Histoire religieuse de l'humanité, etc.

De même, les *Trois mousquetaires* pourraient s'appeler parfaitement les *Quatre mousquetaires*, attendu qu'ils sont quatre en réalité ;

Et deviendraient facilement en des mains autres que les mains si loyales qui les éditent : *D'Artagnan et ses compagnons*; *les Compagnons de d'Artagnan*,

(Aramis et Porthos pourraient au besoin remplacer ici d'Artagnan),

Les *Officiers du dévouement*,

Histoire des quatre amis,
L'Affection des camps,
L'Association formée, puis rompue,
Beaucoup de coups d'épée,
Duels, aventures et invraisemblances, etc.

Jugez du bénéfice si chacun des deux ou trois cents titres d'un ouvrage le fait seulement vendre à mille exemplaires !...

*
* *

Il y a encore l'éditeur plagiaire d'éditions, celui qui n'édite jamais un livre qu'en copiant un livre à succès.

Ainsi, le succès des *Chansons suprêmes,* des *Fleurs odorantes,* de l'*Histoire universelle de Paris,* de Z...,

Provoque les *Meilleures chansons,*
Les *Fleurs embaumées,*
L'*Histoire complète de Paris,* de K...

*
* *

Ces manœuvres sont surtout pratiquées par l'homme de lettres connu et madré qui s'édite lui-même, et pour lequel la littérature est un métier.

Celui-là est bien plus éditeur qu'homme de lettres.

Il est donc des hommes de lettres qui sont leurs propres éditeurs, plus marchands que littérateurs.

Ils fabriquent tout, le sacré et le profane; comme Piron, une hymne à la Vierge le matin, une ode à Priape le soir.

Parmi ces industriels, on trouve généralement :

Des grammairiens,

Des lexicographes,

Des fabricants de dictionnaires,

*
* *

Et aussi certains prêtres qui, au lieu de se renfermer dans l'exercice étroit de leur

saint ministère, ont une fâcheuse tendance à *mercantiliser* leur vie.

L'abbé X***, par exemple, publie, dans la lune, un journal...

— Religieux?

— Non pas!

— Historique?

— Pas davantage!

— Bibliographique?

— Non plus!

— Mais enfin?...

— Un *Journal de Modes!*

— Modes *sacrées?*

— Eh! il n'y a pas de *modes sacrées!*

— Son journal a pour titre : *La Crinoline opulente*.

Il y a bien encore dans la lune le prêtre, homme de lettres et éditeur d'un tas d'autres choses; mais comme les *hommes nouveaux* de PARIS-VIVANT auxquels ce manuscrit est destiné en ont parlé dans *la Plume* et dans *le Prêtre*, nous nous abstenons ici.

*
* *

En somme, les habitants de la république des Lettres sont plus glorieux que riches et que réellement heureux, — à part quelques exceptions opulentes et ceux dont la folie leur tient lieu de réalité.

Mais pour qui voudrait aller s'établir dans la lune, il serait bien plus avantageux de se faire naturaliser dans le *royaume des Industries pratiques,* voisin de la *république des Lettres.*

En effet, dans celui-là, nul qui travaille ne meurt de faim, depuis le fabricant jusqu'au dernier ouvrier, tandis que dans celle-ci beaucoup végètent ou expirent à la peine, depuis l'éditeur qui fait banqueroute les mains vides jusqu'au plus consciencieux des écrivains.

L'homme qui fait des souliers est sûr de son salaire; l'*homme qui fait un livre ou une tragédie n'est jamais sûr de rien.*

Le manuscrit qui précède nous arrive directement de la lune ; au messager qui nous l'a apporté, nous avons répondu :

— Mais, mon brave monsieur, ceci n'est pas *imprimable* ; c'est un pamphlet brutal contre le monde des lettres de la lune, une petite puissance très-orgueilleuse et très-méchante, toujours à craindre, et qui fait tout ce qu'il faut pour tâcher d'en devenir une grande. Cela ne peut prendre place dans *Paris-vivant*, qui ne doit s'occuper que de la terre.

A cela le messager répondit :

— Mes chers messieurs, si vous vous étiez donné la peine de contempler votre monde des lettres, vous auriez vu qu'il ressemble assez au nôtre pour que ce travail ne soit pas déplacé dans votre publication.

Est-ce que parmi vous vous manquez de gens disposés à diriger le char de l'État, si on les laissait faire, bien qu'ils soient peu capables de diriger leurs propres affaires ?

Tels, Proudhon, Villemain, Guizot, Cousin, Dupin, Véron, Granier de Cassagnac et autres, dont les livres *récents* datent d'hier,

sans pléonasme; car ils seront toujours d'aujourd'hui.

Est-ce que vous ne voyez pas chaque jour passer devant vous les petitesses, les grandeurs, les lâchetés, les courages dont je vous ai apporté ici les rapides silhouettes ?

Qu'il y ait, dans la *république des Lettres*, de nobles ardeurs, de sublimes poésies, des dévouements magnifiques, des héros et des martyrs, — personne ne le nie, même dans la lune.

Mais il est bon, ce me semble, de fustiger les faux *apôtres de l'idée* et de leur dire :

— Chaque homme a le légitime orgueil de sa profession; mais vous, hommes de lettres, vous avez tous les orgueils réunis, — non-seulement celui de votre plume, qui est juste, mais encore celui d'être artistes, hommes d'État, critiques de tout, connaisseurs en tout, hommes universels, — la science infuse, en un mot.

Si vous avez la prétention d'exercer un sacerdoce, ayez les vertus du sacerdoce; soyez-en les martyrs, non les spéculateurs.

Et le messager s'éleva dans les airs en nous laissant la liste suivante, tout imprégnée de sang et de larmes :

AUTEURS MORTS DE FAIM OU DANS LA MISÈRE
(sur la terre) :

Homère,
Milton,
Le Camoëns,
Cervantes,
Arioste,
Lesage,
Corneille,
La Fontaine,
Vaugelas,
La Bruyère,
Diderot,
J. J. Rousseau,
Malfilâtre,
Gilbert,
La Harpe,
Raynal,
Molière,
Spencer,
Sydenham,
Butler,
Chatterton,
Linné,
Alde Manuce,
Bentivoglio,
Goldsmith,
Marmontel,
André Chénier,
Millevoye,
Ch. Gilles,
Hégésippe Moreau,
Elisa Mercœur,
Gérard de Nerval.

FIN.

PARIS-VIVANT

LA

PLUME

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS,

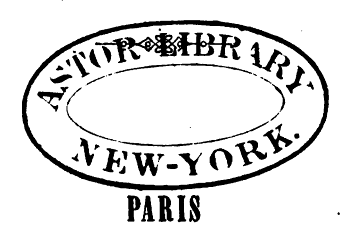
IMP. DE PILLET FILS AINÉ, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS,

PARIS-VIVANT

PAR DES HOMMES NOUVEAUX.

LA

PLUME



PARIS

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

G. DE GONET, Éditeur, 6, rue des Beaux-Arts.

1858

LA PLUME

SOMMAIRE.

Le *pseudonyme*. — Les plagiaires. — Les journaux politiques. — Portraits. — Le rédacteur en chef. — La *cuisine* des journaux. — Le *journaliste amateur*. — Utilités. — Les articles de *provocation*. — Duels et procès. — Le *gérant responsable*. — Le correspondant. — Le *rédacteur industriel et financier*. — Feuilletonistes et romanciers. — Les annonces. — Les *bohêmes de lettres*. — Le livre aux frais de l'auteur. — Le *fabricant littéraire* ou *ouvrier de plume*. — La *réclame*. — *L'éreintement*. — *Chantage*. La collaboration. — Le *manufacturier de biographies*. — Encore le *chantage*. — La calomnie. — Suicide. — Il faut *manger le capitaine*. — Les coteries. — Les feuilles dites judiciaires. — Le canardier. — Encore une loi de presse, s'il vous plaît ? — *L'inspiré*. — Le *mendiant littéraire*. — Les chansonniers. — Les paroliers. — Les vrais et les faux poëtes. — Les renégats. — Les *bas bleus*. — Strophes de Gavarni. Mécène. — Messieurs les académiciens. — La fin d'un critique — Les fautes d'impression. — Moralité.

Le monde de la plume est un monde à part, qui a ses grandeurs, ses faiblesses, ses misères, ses mystères, comme tous les autres.

A les faire connaître sans haine et sans passion, mais aussi sans faiblesse, il ne peut qu'y avoir profit moral pour le public.

Mais, par ce temps de procès en diffama-

tion, lutte entre l'argent et l'intelligence, entre la matière et l'esprit, force nous est bien de revenir au moyen employé par nos pères, dont les uns, comme La Fontaine, faisaient parler les animaux, les autres, comme La Bruyère, dessinaient des types conventionnels.

Peut-être, un jour, publiera-t-on la clef de nos livres.

Les initiales A. X. Z. K. seraient alors remplacées par des noms très connus; à vous, lecteur, de nous suppléer.

*
* *

Le *pseudonyme* est le premier mystère auquel se heurte ici la curiosité publique.

Il y a plusieurs sortes de pseudonymes.

C'est d'abord l'homme modeste qui craint d'affronter le ridicule. Il en est à son début. Comment sera-t-il accueilli? Il tremble; il ne mettra pas son nom, mais un nom d'emprunt. Il signera *Durandard*, *Coquineau*, *Nicéphore* ou *Vico*. Au moins, si l'on se moque de son œuvre, il n'aura pas à en rougir devant tous.

Il y trouve un autre avantage : si son livre a du succès, il aura toujours la ressource de se faire connaître plus tard.

Enfin, il aura l'opinion vraie et sincère de ses amis et connaissances, lesquels, ignorant qu'il est l'auteur du livre nouveau, ne se gêneront pas pour donner devant lui librement leur sentiment.

Quoiqu'un écrit anonyme ne soit généralement pas d'un honnête homme, il est permis de ne pas jeter une trop lourde pierre à cette variété du pseudonyme.

Mais, à côté du débutant modeste ou timide, il y a le vétéran du pseudonyme, spadassin de plume qui se cache derrière un faux nom, tel le brigand derrière le buisson du chemin pour attaquer les passants.

Pour celui-là, la critique austère et vraie doit être impitoyable et sans pitié !... tel qu'il se montre lui-même pour la réputation, pour l'honneur, pour la vie morale du prochain.

Qui le croirait? Ce zoïle sans courage, qui combat visière baissée, et s'assure presque l'impunité, ne semble pas avoir la conscience

du vilain métier qu'il fait. Cet anthropophage a la figure calme et souriante, le mot pour rire; il est jovial et bon vivant; il fredonne en marchant, et chante volontiers au dessert; nulle conscience ne paraît plus calme; ses amis le proclament à l'envi *un bon enfant*.

C'est le gros I..., qui, écrivant à la fois dans deux journaux, l'un légitimiste, l'autre républicain, s'injuriait quotidiennement lui-même, sous différents pseudonymes. Il a fini par entrer, sous son vrai nom, à un journal orléaniste.

Impossible de dire combien cet homme s'est dit à lui-même de sottises; il s'est appelé *lâche*, *vendu*, *mouchard*, *voleur*, *assassin ;* il a fait plus : un jour, il s'est provoqué en duel !...

S'il n'avait attaqué que lui-même, le malheur eût été médiocre; car, après tout, il se rendait bonne justice.

Mais il s'est servi du même fiel contre une foule de gens honorables, coupables de lui déplaire; et, ce qui est mieux, coupables d'être assez connus pour qu'un outrage jeté

sur eux pût être un moyen de *réclame* par le scandale et l'infamie.

*
* *

Il y a une troisième variété du *pseudonyme*, c'est celui qu'impose à l'auteur d'un livre le libraire qui le lui *commande* (comme on commande une paire de bottes, une tourte aux boulettes, etc.).

Le libraire signe le livre susdit du nom qu'il lui plaît. Tantôt il en prend un de fantaisie; tantôt il en prend un ayant la même consonnance qu'un nom célèbre, ou ce nom lui-même,

(ce qui est le comble de l'effronterie),
au cas où il a pu découvrir le premier venu qui, portant réellement ce nom, consent à signer l'ouvrage pour quelques sous.

Enfin, il y a le livre signé du nom d'un homme célèbre, avec un *prénom* différent.

Premier exemple : — *La Fille de la Caverne*, par Rodolphe de Rupermonde (ou Richard de Vieuxchastel, ou Fernand Mouillard, etc.).

Deuxième exemple : — *Le Terrible Fos-*

soyeur, par Mme Rudleffe (pour Anne Radcliffe).

Troisième exemple : — *Dernières Études de Mœurs*, par Balzac (commis droguiste), pour Honoré de Balzac, auteur de la *Comédie humaine.*

Quatrième exemple : — *Le Parfait Fermier*, par *Oscar* Chaptal, qui ressemble pas mal à Chaptal, professeur à l'École d'Alfort.

Étrange industrie, vous le voyez, que la loi n'atteint pas, mais que la morale réprouve ; absence de bonne foi, manque de dignité ; le tout pour un maigre salaire, car cette *ficelle* est trop faible pour ne pas bientôt casser.

Elle dure pourtant au fond de ces provinces où l'on connaît à peine les gens les plus célèbres à Paris.

Ceci nous rappelle l'histoire de ce paysan qui, en 1848, entendant dire que Lamartine faisait le malheur de Ledru-Rollin, dit : — Eh bien ! qu'il la flanque à la porte, *cette Martine.*

Il prenait M. de Lamartine pour une femme, parce qu'on dit dans son pays *la* Julie, *la* Rose, *la* Marie, etc.

***

Enfin, il y a encore le pseudonyme *piquant la curiosité*, celui qui donne à croire que l'auteur est un personnage important ou d'une grande influence politique. Généralement ce pseudonyme est modeste : un *homme de rien*, un *bourgeois de Paris*, un *homme d'État*, des HOMMES NOUVEAUX, etc. Les ouvrages signés de ce genre de pseudonymes sont parfois dus à d'humbles hommes de plume, d'autres fois aussi à des personnages dont le lecteur serait bien étonné de connaître le véritable nom.

Ici l'habileté de l'éditeur consiste à faire répandre le bruit que sa marchandise est de M. *** l'ancien ministre, de M. Z *** l'ambassadeur, etc., voire même de tel prince du sang ou de telle tête couronnée !...

***

Entre les mains d'un éditeur habile, un pseudonyme peut devenir une mine d'or, bien plus lucrative qu'un vrai nom.

En effet, il est une foule de noms d'hommes de lettres qui ne sont que des pseudonymes. C'est à n'y pas croire.

Par exemple, que quelqu'un vienne vous dire : M. C. de B..., le courageux pamphlétaire (ne pas confondre avec *libelliste*), n'existe pas ; c'est une réunion de gens de cœur ; M. Alexandre Dumas s'appelle réellement *Louis Benoist*, mais là, réellement, de son vrai nom ; — son fils n'a le droit que de se dire *Benoist* fils. Voltaire s'appelait *Arouet*, Molière *Poquelin*.

M. Granier n'est pas du tout *de Cassagnac* ; M. Eugène Guinot s'appelle de son nom *Pierre Durand*, etc.; que quelqu'un vienne vous dire cela, et vous lui rirez au nez, car vous croyez tous les jours rencontrer le vrai C. de B... (un mythe), le vrai Dumas (un leurre), le vrai Guinot (une imagination).

Pauvres amis ! Sachez que les éditeurs, non moins *ingénieurs* qu'*ingénieux*, nous construisent chaque jour des *pseudonymes* habiles et charmants.

*
* *

La théorie du *pseudonyme* nous fait souvenir de l'anecdote suivante :

Il y avait autrefois, dans la ville de S..., une famille ancienne et illustre, du nom de Lauvigny, et dont le seul représentant, aujourd'hui existant, a passé jusqu'ici presque toute sa vie dans les pays étrangers.

Un notaire du pays, nommé Planche, sans doute pour se distinguer des autres *planches*, dans un pays où l'exploitation du bois est très commune, acheta une petite propriété ayant appartenu à la famille de Lauvigny, ajouta ce second nom au sien, puis finit, suivant l'usage, par supprimer complètement le sien, et se faire appeler *M. de Lauvigny*.

Il y a quelque temps, le véritable M. de Lauvigny revint à S..., et alla rendre visite, un soir, au sous-préfet. Pendant qu'il s'y trouvait, il entendit annoncer par le domestique : *M. de Lauvigny*.

Étonné, il s'approche du maître de la maison, et lui demande des explications sur ce parent qu'il ne se connaissait pas.

— Mais, lui répondit le sous-préfet, c'est Planche, l'ancien notaire.

M. de Lauvigny ne répliqua rien, prit son chapeau, sortit, et rentra un instant après en se faisant annoncer : — *M. Planche.*

Surpris à son tour, M. Planche s'adressa au sous-préfet, qui lui répondit que c'était M. de Lauvigny.

M. Planche prit son chapeau et sortit, mais ce ne fut pas pour rentrer dans le salon.

*
* *

Cette anecdote nous rappelle à son tour ces gens qui pillent des manuscrits à droite et à gauche, chez les anciens, sous prétexte qu'on ne s'en apercevra pas; chez les modernes, avec l'espoir qu'on ne le saura pas.

Molière a ainsi pillé *Plaute* mot à mot dans certaines scènes.

De même aussi, il est des *écrivains* sans scrupule qui, connus et honorés, ne se font aucun remords de conscience de prendre la meilleure partie des ouvrages que d'impru

dents jeunes gens viennent leur confier, en implorant *leur protection*.

Ce genre de plagiat est très fréquent au théâtre, dans les romans, et même dans les journaux politiques, dont nous allons dire deux mots.

*
* *

Un journal politique devrait être, ce semble, une réunion morale de sentiments; ce n'est, le plus souvent, qu'une association matérielle d'intérêts.

Après les bailleurs de fonds, propriétaires, actionnaires, viennent les écrivains politiques, ceux qui sont chargés de rédiger à tant par mois ou à tant la ligne, les premiers articles, dits *pièces de bœuf* ou *grandes tartines*. Ces messieurs sont remplis d'orgueil; ils ont le sentiment d'être une puissance, et l'ambition de devenir ministres. Cela s'est vu

*
* *

L'influence des rédacteurs en chef était autrefois considérable; quelques-uns étaient bien réellement des *puissances dans l'État*.

A quelque opinion qu'ils appartinssent, ou, pour mieux dire, quelque opinion qu'ils défendissent, ils savaient tirer des pots-de-vin, plus ou moins forts, qui des ministres, qui du chef de l'État même, qui des grandes compagnies industrielles, qui de telle ou telle puissance étrangère, etc. :

A ce journaliste conservateur, 100,000 fr. pour soutenir l'influence russe;

A ce journaliste de l'opposition républicaine, 200,000 fr. pour défendre la loi des fortifications;

A ce journaliste de l'opposition constitutionnelle, 300,000 fr. pour s'opposer à l'union douanière avec telle puissance, ou pour prôner politiquement et financièrement les actions et les actes du chemin de fer de Paris à ***.

*
* *

Ici, c'est X..., enfant sans père, un moment taré, mieux vu depuis qu'il est riche; industriel et spéculateur qui a frisé la police correctionnelle, homme au teint malingre, à la lèvre pincée, au cœur froid. Son journal a fait un bruit énorme et lui a rapporté des

sommes folles. Il a été habile, peu délicat, paradoxal, mais original. Conservateur, il a été l'*enfant terrible* de son parti; le mépris des honnêtes gens l'a jeté dans la faction rouge, qui ne l'a pas accepté.

Il a la phrase courte, le ton bref, l'allure décidée; il sait parfaitement feindre le courage.

Il se distingue surtout par une manie, par un tic bien insupportable, et qui dégénère chez lui en infirmité. Cette maladie consiste à reproduire à quatorze ans d'intervalle tous ses vieux articles, et à les faire relire à ses lecteurs, sous prétexte de citations.

Il ne se passe pas de jour, par exemple, oú X... ne fasse un article où il demande la permission de citer ce qu'il disait dans le *Mirliton* du 20 septembre 1843, ce qu'il répétait le 31 mars 1848, et ce qu'il prédisait le 28 janvier 1850.

Et X... abuse de la citation pour reproduire, le plus textuellement du monde, sept ou huit colonnes de ses vieux numéros.

Il n'est pas jusqu'au fameux banquet des rédacteurs, des plieuses, des actionnaires et

des porteurs du *Mirliton* où X... n'ait essayé de relire une soixantaine de colonnes.

A chaque nouveau discours, il se levait, et, sous prétexte de porter un toast à quoi que ce soit, il demandait à la société la permission de lui dire la collection du mois de juillet 1839, où se trouvent une cinquantaine d'articles sur ce sujet mémorable.

Il faut croire, en vérité, que X... a une mémoire locale bien extraordinaire, et qu'il possède une parfaite connaissance de la volumineuse collection du *Mirliton*.

Il faut supposer qu'il a un répertoire alphabétique par ordre de matières de tous les articles, billets, lettres de faire part, etc., qu'il a écrits depuis qu'il est au monde; chaque fois qu'il écrit un *entre-filet*, il tient probablement son répertoire au courant, en y inscrivant son nouveau fruit.

A mesure qu'il écrit un article sur la liberté... *des aérostats*, il court à son registre, au mot LIBERTÉ, où il trouve voyez (ici *Mirliton*), puis au mot (*Mirliton* il inscrit la date, la page et la colonne, le nombre de lignes, etc.)

—

A-t-il besoin d'exprimer une opinion sur un sujet donné?

Rien de plus simple.

Il court à son répertoire et il écrit, le lendemain, à la manière des feuilletonistes :

— « Voulez-vous connaître mon opinion sur cet intéressant sujet?

Voyez le *Mirliton* des 1, 2, 3, 4, 5, 6 mai 1841 ; 27, 28, 29 avril 1842 ; 12, 14, 16, 18, 19 septembre 1844, etc. »

Avec cette différence que les feuilletonnistes se bornent à reproduire leurs dates, tandis que X... reproduit tous les articles, les notes, les renvois, les fautes d'impression, les dates, etc.

*
* *

Ce procédé a été adopté, comme infiniment commode, par plusieurs *tartiniers*.

Il est grand temps de les avertir que ce système n'amuse pas les abonnés, et qu'on commence à surnommer leurs journaux, en style d'horloger, des *journaux à répétition*.

Il serait d'autant plus urgent de mettre un terme à cet abus, que, s'ils continuaient,

ces Messieurs seraient obligés de dresser, avec le répertoire de tous leurs articles, un second répertoire de toutes leurs citations.

*
* *

Le même publiciste, l'une des variétés les plus accusées de ce type appelé *rédacteur en chef*, a, dit-on, l'intention de *donner pour rien* son journal à ses abonnés ; il demande trois mois pour arriver à ce beau résultat.

Le *problème* (c'est ainsi qu'il qualifie lui-même son *progrès*) sera résolu dans quatre-vingt-dix jours ; le temps nécessaire pour faire confectionner des machines monstres qui, dit-il, vont produire une *révolution dans la librairie et dans le journalisme*. Révolution industrielle dont il espère tirer un meilleur parti que si elle était politique.

Les abonnés dont l'abonnement expire le 15 septembre ne renouvelleront sans doute pas leur souscription, ils préféreront attendre avec impatience le jour où doit expirer le délai de trois mois, assigné à l'achèvement des mécaniques et des feuilletons.

On serait bien innocent, en effet, de porter 54 fr. à M. X..., quand, en attendant trois malheureux petits mois, on est sûr d'avoir son journal pour rien.

Du reste, bien qu'il n'ait pas encore révélé son secret, nous savons, nous, le grand moyen qui va lui permettre de donner son journal *pour rien*.

Il connaît l'histoire de ce restaurateur à bon marché, qui rédigeait ainsi sa carte à payer :

Potage.	4 sous.
Bouilli.	3 —
Poulet.	2 —
Mayonnaise	1 —
Dessert, café et petit verre.	2 liards.

(*Ancien style.*)

Jusque-là, le consommateur ne pouvait s'empêcher de s'écrier :

— « Allons, poulet, deux sous ; ce n'est pas trop cher ; les prix sont bien raisonnables ; il n'y a rien à dire. »

Mais au dernier article on lisait :

« Persil autour du bœuf. . 27 fr. 50 c. »

X... fait encore mieux, il donne tout pour rien.

Ses articles (son bœuf) pour rien, sa correspondance étrangère gratis, ses comptes rendus et ses citations par dessus le marché.

Mais pour avoir toutes ces marchandises à ce rabais incroyable, il faut acheter le feuilleton (persil autour du bœuf) *cinquante-quatre francs.*

Voilà tout le mystère.

Dans trois mois, X... aura fait fabriquer deux mécaniques monstres, qui tireront des feuilletons d'une superficie de plusieurs toises carrées. Sur d'immenses bandes de papier en rouleau, on imprimera plusieurs kilomètres de feuilletons à la fois, destinés à former des volumes qui auront l'agrément de frapper l'abonné d'un impôt de 54 fr.

Cet ingénieux procédé aura encore un autre avantage, celui de faire une concurrence ruineuse aux malheureux libraires, qui n'auront plus d'autre ressource que d'éditer, eux aussi, des kilomètres de feuilletons.

Voilà toute la grande malice de X... Un journal sans feuilleton pour rien, avec un feuilleton sans journal pour 54 fr., ne ressemble-t-il pas un peu au charlatan fricoteur, qui fait payer 27 fr. 50 c. son persil?...

*
* *

X... a fait semblant de se retirer de l'arène et de quitter son journal. On croit qu'il voyage pour son agrément, — erreur profonde! — il est allé chercher ses fameuses machines-montres.

*
* *

A côté de X..., nous trouvons la figure de R... de Z...ac, un Gascon, qui a pris le nom du bourg où il est né pour passer pour un noble, de même que jadis M. Genou, le fils d'un limonadier, se faisait appeler *de* Genou*de*.

Quand on prend du galon, on n'en saurait trop prendre.

(Un écrivain tirant à la ligne répéterait ici,

avec des variantes, l'histoire de Planche et de M. de Lauvigny.)

Z...ac est un gros gaillard, carré d'épaules, portant toujours une grosse canne. Il ne porte peut-être pas sur lui ses pistolets, mais il les prête trop facilement pour des duels malheureux.

Z... un talent fougueux, un peu rude; comme B..., l'écrivain catholique, il assomme ses adversaires; c'est un pamphlétaire; il a été conservateur sous tous les régimes; il s'est toujours signalé par sa haine contre la démagogie; il sait respecter la religion et la morale *dans ses articles.*

***

B... est un homme d'un talent puissant. Il a le courage de lutter presque seul contre tous; mais il a le tort de défendre la cause de la religion avec un emportement et une sorte de fureur qui ne peuvent que la compromettre.

Il sait rarement répondre aux injures de ses adversaires par une majestueuse dignité.

*
* *

P.-Z. K... a été un journaliste distingué par la forme; il s'est signalé par les paradoxes les plus audacieux, surtout par les brutales vérités qu'il a dites à ses amis, et par l'exposition des théories les plus *avancées*.

Son règne est fini; il écrit maintenant, ***sur commande***, des ouvrages de circonstance, et il l'avoue naïvement dans ses préfaces.

*
* *

Voici à peu près les seules grandes figures du journalisme.

Parmi les acteurs secondaires, il y a le ***cuisinier***, celui qui fait la *cuisine* du journal, c'est-à-dire qui coupe et classe les *faits divers*, les entre-filets, etc.

Il y a aussi les faiseurs de ***comptes rendus*** (théâtres, beaux-arts, sciences, bibliographie, etc.); ils composent le gros de l'armée.

Il y a encore le ***journaliste amateur***, personnage qui donne de temps en temps un article gratis (sur la question d'Orient, le

macadam, etc.), et chez lequel on dîne bien. Il est souvent dans la diplomatie.

Et le fabricant d'*entre-filets*, celui qui a le don de dire beaucoup en quelques lignes et d'être clair, quand tant d'autres sont obscurs et savent ne rien dire en un volume!

C'est là une *première utilité*.

*
* *

Il y a encore le *correspondant*, celui qui, de l'étranger, écrit aux journaux tout ce qu'il voit et même ce qu'il ne voit pas, ce qu'il sait et aussi ce qu'il invente.

Mais il arrive souvent que les prétendus correspondants de journaux sont des mythes. Combien de fois n'est-il pas arrivé à K..., journaliste à Paris, de faire semblant de s'écrire de Constantinople, de Rome, etc., sous des noms d'emprunt :

« Nous recevons de notre correspondant de Naples, que nos lecteurs savent si bien informé généralement, une correspondance très curieuse, etc. »

Suit la *curieuse* correspondance, écrite à Paris par la même plume.

C'est lui qui est chargé d'écrire les *articles de provocation*, c'est-à-dire : 1° les articles qui doivent nécessairement attirer les sévérités de la justice sur le journal et permettre à ses rédacteurs de se poser en persécutés ; 2° les articles dirigés contre telles ou telles personnes.

Ces derniers genres d'articles provoquent des procès ou des duels *qui font des réclames* au journal : un procès perdu rapporte cent fois ce qu'il a coûté à un journal.

Vous verrez que nos petits livres n'auront pas le bonheur d'être poursuivis.

Quant aux duels, il est rare que messieurs les journalistes se battent sérieusement : la plupart du temps, les témoins arrangent le choses pour que les *combattants* aient tout le bénéfice de la chose sans en courir les risques.

D'un autre côté, certains journaux ont des duellistes attachés à leurs boutiques, qui répondent des articles offensants, et se battent

à tant le duel ou par abonnement, à tant par an ; de même que le *gérant responsable* signe la feuille pour 100 fr. par mois, à la condition qu'on lui en donnera 150 quand il sera en prison par suite de sa responsabilité engagée.

Le rédacteur *industriel et financier* est une variété récemment introduite dans le journalisme. Il est à la solde du banquier propriétaire en tout ou en partie du journal.

Voici son style :

« Les 384 obligations portant les numéros ci-dessous désignés seront remboursées au pair le 1er septembre 1857, avec le coupon à échoir ledit jour au domicile de M. R..., ... banquier, à Paris, rue.......... »

Ou encore :

« Les actions des mines de St-Beraing, (des Docks, des mines de Gouhenans, etc.), s'enlèvent avec une rapidité inouïe. Cette excellente affaire, l'un des meilleurs placements du jour, etc. »

Ou encore :

« La propension à la hausse, que nous signalions hier, s'est développée sous l'in-

fluence de l'abaissement à 5 1/2 0/0 du taux de l'escompte à la Banque d'Angleterre, mesure que l'on n'espérait pas devoir être prise aussi promptement.

» Bien que les affaires, tant à terme qu'au comptant, soient sorties de l'immobilité dans laquelle elles persistent depuis longtemps, elles n'ont présenté ni une grande activité ni une attitude résolue.

» Le 3 0/0, coté d'abord à 67 fr. avec 10 c. d'amélioration, a atteint 67 20 sans rencontrer d'opposition sérieuse. Mais ce prix a provoqué des ventes qui ont fait descendre la rente à 67 10; son cours s'est relevé à 67 20 en clôture, etc. »

Ou encore :

« Par les deux dépêches de Londres, les consolidés sont arrivés à 91 5/8 3/4, en hausse de 1/4 sur leur cote antérieure.

» Au comptant, le 3 0/0 a monté de 66 70 à 67 05, sans réaction.

» Le 4 1/2 0/0 est en hausse de 25 cent. à 92 fr. au comptant; il n'a pas été coté pour fin courant.

» Les actions libérées et non libérées de la Banque de France ont varié de nouveau de 2,900 à 2,890, etc. »

Ou encore :

« Le cours du *crédit* ***, ouvert à 995, s'est avancé à 930 pour fermer à 922 50.

» Le marché des chemins de fer a montré beaucoup de fermeté, et les cours de la plupart des lignes sont en progrès. »

Ou encore :

« On a négocié le 5 0/0 piémontais à 91 50 ; les fonds romains à 92, l'emprunt d'Autriche à 88 ; l'emprunt grec a été délaissé ; le 3 0/0 extérieur d'Espagne a fait 40 3/4, le 3 0/0 intérieur 36 3/4, et le différé converti 24 7/8. »

*
* *

On voit qu'il a le jargon de la Bourse, l'argot de la finance et de l'agio.

Cette belle littérature est la mieux payée de toutes ; c'est la plus *positive*, la plus *utile*.

D'autant plus que, depuis cette fièvre d'intérêts matériels, depuis cette débauche

de Bourse, d'actions, de jeu, de gain, il y a une tendance chez les banquiers industriels à avoir des journaux, dociles complices de leurs manœuvres. Salomon a 4 journaux; Isaac 3; Abraham 2. — Ce dernier fait même un journal purement industriel sur l'abonnement duquel il perd 80,000 fr. par an; il ne le vend pas le prix du timbre.

Mais ce journal lui a fait placer cette année pour un million d'actions!...

*
* *

Si les banquiers industriels parviennent à accaparer tous les journaux, adieu la liberté de la presse; adieu la presse; chaque journal ne sera plus qu'une machine de guerre contre les actionnaires; on n'y gardera que le *rédacteur financier*.

Allez! vautrez-vous dans la spéculation, dans l'agio; prenez des bains d'argent, adorez le *veau d'or*, courez aux millions, marchez sur l'honneur, sur la vertu, sur la morale, sur la liberté!

Allez! juifs errants du tripot, mais sachez

qu'il est encore des consciences pures qui vous résistent, des plumes libres qui se refusent à vous, des gens de cœur qui vous plaignent, des cœurs simples et honnêtes qui proclament que la fortune n'est pas tout, qu'il est pour l'homme d'autres bonheurs, d'autres jouissances, d'autres espoirs !...



On trouve dans les journaux le *feuilletoniste*, le romancier plus ou moins amusant, toujours verbeux, dont l'art consiste à bien dialoguer et à mettre à propos *la suite au prochain numéro*.

Le type de ce genre est cet être orgueilleux, grotesque, mais parfois aimable, que chacun reconnaîtra quand nous l'appellerons, après la *Comédie scandaleuse*, M. Lefaiseur.

Il fait, ou fait faire, par an, plus d'ouvrages qu'il n'en pourrait lire : 150 volumes de romans, 400 nouvelles, 14 drames en 28 tableaux, 7 actes et 3 soirées; sans compter les *Mémoires*, *Voyages*, etc., etc.

Son esprit lui fait pardonner ses ridicules;

on oublie la noirceur de son visage en contemplant la blancheur innocente de ses mains.

*
* *

Tel est à peu près le personnel des grands journaux.

Il nous reste à rappeler que MM. les journalistes de boutiques différentes qui font semblant de s'exécrer à la mort, jouent tout simplement une comédie.

Comme les avocats, après avoir fait semblant de s'attraper, ils vont ensemble ensuite au cabaret rire du public, abonnés ou plaideurs.

*
* *

L'ordre nouveau a fait complétement disparaître une grande quantité de professions. Tel est, par exemple, le journaliste sténographe des séances de la chambre et celui qui sur les documents du premier faisait, en terme du métier, les chambres.

Quelle question de ménage!...

* * *

Nous ne pouvons nous dispenser, en parlant des journaux, de rappeler que les annonces qui se trouvent à la quatrième page sont vendues à tout le monde, à quiconque a de l'argent pour payer son propre éloge ou celui de sa marchandise quelle qu'elle soit.

Les annonces des *cinq grands journaux* de Paris ont été monopolisées par des courtiers qui en ont fait un monopole immoral, et se permettent de refuser l'insertion aux gens qui, à tort ou à raison, leur déplaisent.

La publicité de ce qu'on appelle les *cinq grands journaux* est, au dire de bien des gens, une mauvaise plaisanterie dont les personnes qui font des annonces commencent à s'apercevoir.

Cette publicité est-elle bien sérieuse? Les annonces passent - elles réellement dans *tous les numéros* pour lesquels on a payé?... C'est là une question grave.

On appelle *tour de gobelet* une action dans laquelle on a surpris la bonne foi d'autrui.

Or, c'est un *tour de gobelet* très effronté que celui qui consiste à dire à quelqu'un : — « Mon journal tire à 30,000 exemplaires, en voici la preuve; donnez-moi 300 ou 400 fr. (par exemple), je vous insérerai une annonce dans 30,000 numéros. » Et, cela dit, de ne faire passer l'annonce susdite que dans *quelques numéros* seulement. Or, on prétend, — et sans horreur je ne puis le redire, — qu'un monsieur s'est aperçu que ses annonces ne passaient pas, malgré sa quittance en poche, dans tous les exemplaires d'un certain grand journal.

Le monsieur ayant trouvé pas mal de numéros sans son annonce, attaque devant les tribunaux le gérant et le fermier dudit journal.

*
* *

Un autre monsieur a assigné les courtiers monopoleurs et les gérants des cinq journaux susdits, pour avoir refusé d'insérer ses annonces, s'élevant ainsi contre une *coalition illégale* prévue par l'art. 419 du Code pénal.

*
* *

Il y a certaines annonces médicales qui affectionnent tels ou tels journaux. Quelques-unes n'entrent point dans les feuilles catholiques et légitimistes.

Le prix en est-il la cause? — Non, mais la certitude de déplaire à l'abonné.

*
* *

Les *annonces*, comme les *réclames*, sont un parasitisme; ceux qui rédigent et publient ces choses-là sont à la presse ce que le charlatan est au docteur en médecine, l'homme d'affaires à l'avoué, au notaire, etc. Ainsi que l'araignée, qui dans les coins obscurs tend des piéges à sa proie, la spéculation s'embusque à la quatrième page des journaux pour attendre les clients avides de publicité.

*
* *

Après les journalistes, nous parlerons des *bohêmes de lettres*.

Ce sont de petits jeunes gens sales et outrecuidants, aux cheveux longs et gras, aux manières grotesques comme leurs plumes.

Ces rapins de la littérature passent leur vie dans les cafés et autres lieux plus indignes.

Les marchands de vins, les filles soumises et les élèves du Conservatoire les regardent comme de grands hommes. Ces rognures de Scarron, qui prennent le vice pour le génie et la malpropreté pour du talent, s'intitulent eux-mêmes *fantaisistes*, *réalistes*.

Ils vivent toujours sur la même idée. Leur horizon est borné au sud par les *lorettes* du plus bas étage, à l'est par des cabarets borgnes, à l'ouest par le Mont-de-Piété, au nord par la Morgue. Tristes points cardinaux !

Ils sont parfois drôles, mais ce sont, le plus souvent, des drôles insolents, rageurs, vaniteux, enveloppés de miasmes impurs. A la fin, cette littérature sans tenue devient monotone ; après avoir soulevé le cœur, elle abrutit, avec sa chaude odeur de fétidité.

*
* *

Rien ne ressemble moins aux *bohêmes* que ces braves gens qui payent eux-mêmes les frais de leurs ouvrages.

Ils sont de deux sortes :

Il y a l'homme grave qui, avec son manuscrit (histoire, mémoires, souvenirs, voyages, etc.), donne à un éditeur du quartier des Tuileries une somme plus que suffisante pour l'imprimer, laquelle somme il ne reverra jamais, son ouvrage fît-il ou non ses frais.

Mais il est riche ; peu lui importe. Il n'a pas entendu faire une spéculation, il a voulu se passer une fantaisie.

Et puis, il ne sera pas fâché que la comtesse de K... lui dise devant le monde : « Mon cher monsieur de S..., je vous remercie de votre gracieux envoi ; votre livre est palpitant d'intérêt et d'actualité. »

Allons, à tout prendre, quelle que soit la somme qu'il ait donnée pour se faire imprimer, c'est lui qui redoit au libraire.

*
* *

Vient ensuite le jeune homme qui en est à son début.

Il va, tout ému, porter son premier livre chez D..., libraire du Palais-Royal, qui con-

sent à le faire paraître, à condition que l'auteur lui fournira, *écus sonnants*, la somme double environ des frais à faire.

Il la trouvera, cette somme! Arthur fera des bassesses auprès de son père, de sa mère, de tous ses amis; il se raccommodera avec son oncle, auquel il ne voulait pas pardonner une remontrance; il ne reculera devant aucun sacrifice; il se privera sur ses déjeûners, il fera tout enfin pour parvenir à ce bonheur suprême de pouvoir aller contempler aux vitrines des libraires son livre signé de son nom.

Joie précieuse! Il se contemple, il se lit et se relit, il s'épèle, il se voit et se revoit, il se sourit et s'applaudit, il se comprend, il s'achète!...

Et, en s'achetant lui-même, en achetant de son argent un exemplaire du livre qu'il a payé de son argent, il se fait une *réclame*, le pauvre enfant!

— « C'est un bien beau livre! » dit-il au libraire, d'une voix palpitante et avec un regard inquiet, qui craint d'être découvert.

Et, enhardi par le succès qu'il se fait à lui-même, il envoie ses amis demander son livre aux libraires.

Et que de dîners ne paye-t-il pas, en se privant du nécessaire, aux journalistes goinfres qui lui promettent des articles qu'ils ne feront jamais !

De très grands hommes ont passé par là !

*
* *

Ce jeune homme peut avoir du talent et être appelé à devenir un de ces écrivains courageux et forts, honneur des lettres, gloire de leur époque.

Il peut aussi devenir tout simplement un *fabricant*.

*
* *

On appelle *fabricant littéraire* ou *ouvrier de plume* celui qui entreprend sur commande tout ce qui concerne son état : romans, feuilletons, nouvelles, discours académiques, discours politiques et autres, livres de piété libelles, éloges, biographies, dictionnaires,

grammaires, almanachs, pièces de théâtre, livres de science, etc.; sans compter les articles de journaux, réclames, prospectus, poésies, affiches, enseignes, complaintes, légendes, chansons, devises pour les bonbons des confiseurs et épiciers, professions de foi, etc., etc.

On reporte l'ouvrage en ville.

Les plus riches d'entre les *ouvriers de plume* entreprennent de grands travaux qu'ils font faire à tant l'heure ou la page (comme la maison Bidault pour les bandes), le tout au plus juste prix, — à prix réduit, vu la concurrence.

Combien d'hommes connus et posés doivent leur réputation d'écrivains, d'orateurs, d'économistes, etc., à ces puissantes fabriques, qui ne mettent pas leur marque sur leurs produits, mais bien celle de celui qui fait la commande !

Ces usines littéraires traitent avec les éditeurs, avec les GENS VANITEUX, avec le petit et le grand commerce.

La *réclame* est une de leurs branches d'affaires les plus lucratives.

Elles pratiquent aussi l'*éreintement* à des prix vraiment *fabuleux*.

On peut déshonorer un homme depuis 5 francs jusqu'à 1,800 francs.

Si on dépasse cette dernière somme, l'Entreprise répond que l'éreinté mourra fou ou se brûlera la cervelle.

*
* *

La littérature n'allant pas fort, en 1848, une usine littéraire s'ingénia de mettre ses ouvriers au service de la politique. Elle publia la circulaire suivante :

ENTREPRISE GÉNÉRALE D'ÉLECTIONS.

« L'administration s'engage, à forfait, à *faire réussir* ou *échouer* les candidatures ; elle se charge de tous les frais et démarches, des affiches, bulletins d'élections, professions de foi, appels au peuple, articles de journaux, réclames, panégyriques, libelles contre les ADVERSAIRES, etc.

« L'entreprise a des commis-voyageurs électoraux bien lancés et bien appuyés, ayant la plume et l'éloquence, qui voyagent par toute la France et se portent, comme des légions, sur tous les points où il s'agit de combattre ou de faire triompher une candidature.

» On traite de gré à gré. »

Cette *administration électorale* prenait l'ARGENT de toutes les mains.

*
* *

Les fabriques littéraires traitent aussi avec les grands faiseurs (romanciers, dramaturges et autres) qui achètent des manuscrits quelconques au poids, les travestissent, les arrangent avec ce talent qui leur est propre et en font quelque chose de présentable.

Le véritable auteur, ou plutôt l'auteur primitif, se permet-il, par hasard, le réclamer, le *rarrangeur*, le grand *faiseur*, le prend sur un ton très haut :

« — Mon cher, dit-il, votre procédé est médiocre ; vous aviez fait *une horreur*, une

cochonnerie, j'en ai fait un chef-d'œuvre. Si vous m'y forcez, je publierai votre manuscrit ! »

Et le *chantage* ne réussit pas.

***

C'est un odieux *chantage*, en effet, que celui qui consiste à revenir sur des conventions verbales mais sacrées.

Qu'un auteur en *renom* ou un éditeur paye un manuscrit à un *ouvrier littéraire* à la condition qu'il restera ignoré, et qu'après avoir reçu le salaire promis, celui-ci aille partout s'accuser comme auteur, dénoncer le marché consenti, révéler le mystère qui devait rester mystère, c'est là une action basse et vile.

Et puis, qui assurera au public que ces *réclameurs* disent vrai ? Il n'y a pas de raison pour que le dernier des crétins ne vienne dire, en parlant d'un chef-d'œuvre :

— Il est de moi !

S'il est de toi, fais donc demain un chef-d'œuvre pareil, et signe-le !...

*
* *

Il arrive que l'*ouvrier de plume* dont le livre a été signé par un autre, étant connu de quelques intimes, ceux-ci lui adressent parfois des reproches :

— Tu as été cruel pour ***.

— Que veux-tu, répond l'*ouvrier littéraire*, c'est le *maître* qui me l'a commandé!

Nous avons entendu l'un d'eux se justifier ainsi : — Si j'ai éreinté X... avec cette violence, c'est la faute du patron, qui m'avait dit : « *Vous n'attaquez pas assez...* soyez donc plus vigoureux! » Quel abandon de toute dignité humaine dans ce *meâ culpâ*, empreint tout à la fois de cynisme et de naïveté!

Or il en est qui ont été jusqu'à imprimer ces aveux étranges!...

*
* *

D'autres hommes de lettres justement célèbres dédaignent ces petits moyens et font tout par eux-mêmes.

Ceux-là sont vraiment dignes de ce nom d'*écrivain*, tant prostitué.

*
* *

D'autres, tout en refusant le service de l'*entreprise générale* dont nous parlions plus haut, ne voulant pas se priver de secours anonymes, se contentent de prendre un ou plusieurs secrétaires dont ils *expriment* a toute heure l'esprit.

De 12 à 1,800 fr. d'appointements; la table et le logement à la campagne (2 mois par an); quelques petits profits.

*
* *

D'autres ont des collaborateurs qu'ils avouent.

La collaboration est presque toujours un *chantage* et une matière à disputes.

« — Nous étions quatre pour faire ce vaudeville en un acte; c'est moi qui ai presque tout fait. C'est embêtant. Claicanville n'a trouvé que trois ou quatre mots orduriers.

Beaumanoir n'a fait que fumer des *panatellas d'indigent* (cigares d'un sou). Tuseras-pendu m'a seul un peu aidé. Et encore, il travaillait en même temps à son drame avec Obstacle, et quand il trouvait une bonne *ficelle*, il *se la leur conservait.* »

Variété de *chantage.* — L'un des rédacteurs d'un journal dit plaisant passe un traité avec un éditeur pour un livre *historique* et *sérieux.* Comme sa collaboration active et quotidienne dans une feuille frivole et caricaturale pourrait nuire au succès d'un pareil ouvrage, on convient, d'un commun accord, de faire signer d'un pseudonyme. Suivant la théorie exposée ci-dessus, ce pseudonyme avait la consonnance du nom d'un historien connu.

L'éditeur change d'avis au reçu du commencement du manuscrit, qu'il trouve tout à fait en dehors de son plan. En vertu de la religion des traités, il consent à donner une indemnité réglée par un arbitre *choisi par les deux parties.* Celui-ci, artiste de cœur et de talent, leur dit :

— Mes amis, l'éditeur donnera 500 fr. à l'auteur pour l'indemniser; le traité sera brûlé, et tout sera fini.

Il en est fait ainsi.

Mais voilà que, l'arbitre amiable étant venu à mourir quelque temps après, l'indélicat homme de lettres se ravise, et assigne l'éditeur en payement de la copie écrite.

L'arbitrage ayant eu lieu *sous le manteau de la cheminée*, point de preuve de cet arbitrage. Il est vrai que, le traité ayant été brûlé, l'éditeur pouvait nier; mais il était tout jeune alors : il avoua le traité, fut cru, mais ne le fut pas quand il parla de l'arbitrage, d'autant qu'il eut le tort, dans son indignation légitime, de s'emporter devant le juge. Il fut condamné à payer 2,500 fr., prix du manuscrit. Quant aux 500 fr. donnés pour la rupture du traité, — il les perdit. Il est vrai qu'il possède quelques feuillets d'un manuscrit ridicule.

*
* *

Exemples de pillage littéraire.

1° Un auteur va trouver un éditeur, et lui expose une *idée*, à la condition qu'il ne publiera le livre que fait par lui.

Quinze jours après, l'éditeur, qui a saisi l'idée et qui par économie a *commandé* le susdit ouvrage à l'un de ses manœuvres, le fait paraître : emportement du véritable inventeur ; mais il n'a pas de preuves ; on lui rit au nez.

2° L'éditeur, à son tour, donne une idée à un *manœuvre*, et convient de deux sous la ligne. Le *manœuvre* va colporter l'idée chez d'autres libraires, en trouve un qui en offre trois sous la ligne, et traite.

Emportement de l'éditeur, pas de preuves, etc. : comme ci-dessus.

*
* *

Il y a la *littérature* qu'on paye au poids ; mais il y a aussi celle qu'on achète de même : *beaucoup pour peu d'argent.*

Il y a encore la littérature choisie ou curieuse : *peu et bon, mais cher.*

Un bon curé de Paris, fort amateur de li

vres nouvellément parus, s'approche de l'étalage de G..., au Palais-Royal, et demande un petit ouvrage qui fait du bruit.

— Combien?

— Deux francs.

— Deux francs!... mais il y a vingt pages à peine! dit-il en le pesant.

Puis il ajoute en souriant et en mettant la main à la poche :

— Paye, curieux, paye!...

Mais combien, au contraire, qui, par avarice, savent mettre un frein à leur curiosité, et n'estiment un ouvrage qu'autant qu'il est gros, lourd — et très bon marché!...

∴

N'oublions pas le *manufacturier de biographies;* celui-là fait *chanter* par excellence.

Il procède de deux manières :

1° Par la violence et l'injure;

2° Par la modestie et l'éloge.

Dans le second cas, il se contente d'écrire l'apologie d'un artiste en renom, d'un ban-

quier, etc. Il fait imprimer la chose et va demander l'aumône à celui dont il a parlé.

C'est *faire la manche* à domicile.

Comment refuser un secours, un encouragement, à celui qui a imprimé ce que vous pensez de vous-même, à savoir que vous êtes un grand homme?

Et puis, il vous présente votre biographie sur un papier jaune sale où il a écrit : *exemplaire unique sur ce papier.*

Vous ne pouvez décemment vous dispenser de reconnaître cette peine, que dis-je, cette attention délicate !

Songez que cet exemplaire de votre panégyrique est *unique;* il serait bien autrement unique que vous fussiez ingrat. En pareille circonstance, tout le monde donne. D'ailleurs, on n'est pas taxé. C'est ce que vous voudrez. On ne force personne. Allons! un peu de courage à la poche!... Merci, mon prince!

*
* *

Dans le premier cas, toutes différentes sont ses manières.

Le *biographe* n'est plus cet humble mendiant qui implore, l'échine basse, une aumône avare.

C'est un spadassin à la moustache retroussée, au feutre fiché sur l'oreille, à l'épée haute ; un forban menaçant, hache au poing, poignard aux dents, grappins levés.

Il vous attaque résolument, avec fureur, avec rage, sans motif, sans prétexte, parce que vous êtes vous et qu'il est LUI, vous riche, souvent parvenu, lui pauvre et à parvenir; vous puissant, lui envieux.

Jacob ! jette un os à ce chien immonde, ou il va te déchirer, toi, ton passé, ton présent, ton avenir, tes *trucs*, tes faiblesses, tes vices, — tes vertus même, si tu en as, — ta vie privée et ta vie publique, tes actions bonnes et tes actions mauvaises, tes billets, ton argent, ton or, ton crédit, ta caisse, tes croix, tes voitures, tes chevaux, ton luxe, tes enfants, — tout enfin.

Sa bave envenimée va tout flétrir; vois donc voici tes ennemis avoués qui applaudissent et tes amis intimes qui rient dans l'ombre.

Ton ennemi n'est pas un *pamphlétaire*, car alors il te rendrait justice quand tu le mérites; c'est un *libelliste*; il lui faut un peu de ton or ou toute ta vie.

Il se dresse du haut de sa fange pour t'envoyer son venin. Prends garde! Il vise à la tête.

*
* *

Ce n'est pas seulement le biographe qui fait *chanter*, c'est ce journal politique, c'est ce journal d'annonces, c'est ce journal industriel, cet autre de théâtres, de modes, de science; et l'arme dont tous se servent est la CALOMNIE.

*
* *

Oui, la calomnie est l'arme la plus sûre des zoïles de la plume car nul n'est à l'abri de ses traits empoisonnés.

La calomnie est effrontée, tenace; rien ne la rebute; elle n'attend pas qu'une de ses infamies soit détruite pour en inventer de nouvelles; elle enveloppe ses victimes,

elle prend ainsi l'honneur des gens comme dans un filet.

La calomnie est perfide; elle s'insinue dans le monde sous toutes les formes, et quelquefois l'hypocrite prend le masque de l'intérêt : — « Ce pauvre M. ...; c'est un bien brave homme, *mais...* »

Défiez-vous du *mais*, c'est un piége tendu à votre crédulité.

D'autrefois, la perfide procède ainsi : — « Y a-t-il des gens méchants! ne m'a-t-on pas dit que cet excellent M. ... »

D'autres fois : — « On accuse M. ... de telle chose, moi je n'en crois rien; *cependant* (autre réticence perfide), cependant Z..., qui est pourtant son ami, ne peut s'empêcher d'avouer qu'*il n'y a pas de feu sans fumée.* »

Nous y voilà! le grand mot est lâché : *Il n'y a pas de feu sans fumée!* Eh bien! c'est là un de ces perfides petits proverbes inventés par la calomnie et qui, sous un air raisonnable, avec les allures décentes d'une vérité pratique, se glissent dans le cerveau du vulgaire et y constituent, à la fin, un dé

ces préjugés imbéciles et entêtés qu'aucune logique ne peut ensuite déraciner. On ferait un livre curieux sous ce titre : *Les faux proverbes*, dans lequel on prouverait aisément combien sont faux et ridicules la plupart des proverbes réputés *la sagesse des nations*.

Il n'y a pas de feu sans fumée. Eh ! sans doute, au point de vue matériel, c'est là une vérité banale, évidente, palpable, et elle n'en est que plus perfide dans l'application qu'en fait ce méchant proverbe.

Il n'y a pas de feu sans fumée, personne ne le nie ; mais je vais, moi, mauvais homme, moi, calomniateur, vous faire un horrible feu avec votre vie publique et privée d'où sortira une infecte et épouvantable fumée.

Soit par l'insinuation, qui est une des formes perfides de la calomnie, soit par le bruit effronté, qui en est la forme violente, je vais vous déshonorer ; je vais répandre contre vous les plus abominables inventions ; je vous dis, moi, qu'il y aura là une noire et épaisse fumée, qui se répandra dans l'air, qui en sera bientôt tout empreint ; je dirai tout

bas que vous êtes un voleur, et un assassin, et un suborneur de jeunes filles; et bientôt, cela se répétera tout haut; si je recommande le secret, cela ira encore plus vite. Ne croyez pas que j'aie besoin d'étayer mes dires d'aucune espèce de preuves; la calomnie n'en a pas besoin; son essence est de n'en point avoir, autrement elle ne serait plus la calomnie, elle serait une dure vérité, mais une vérité, une accusation sincère, publique, loyale.

J'aurai pour complices de mes calomnies contre vous, fussiez-vous la vertu même (et surtout si vous avez beaucoup de vertu), j'aurai de suite pour complices, sans les en prier, sans les circonvenir, sans les payer, sans les caresser, sans flatter leur orgueil, j'aurai, dis-je, pour complices :

1° Les *méchants*, ceux qui aiment le mal, qui font le mal pour le mal, sans aucun profit apparent;

2° les *jaloux*, qui, envieux de toute supériorité, moins encore, de toute individualité, sont toujours disposés à décrier les autres;

3° les *bavards*, race insupportable qui, quelquefois, pour parler, pour passer pour des gazetiers bien informés, inventent même des calomnies, quand, par un grand hasard, ils n'en ont pas sous la main à colporter;

4° les *imbéciles*, c'est-à-dire à peu près tout le monde; car je n'admets pas, malgré nos écoles, que la majorité soit intelligente, pas plus que je n'admets que la majorité soit vertueuse;

5° enfin, les *gens d'esprit*, ou plutôt ceux qui s'intitulent tels, qui, pour la *gloire* de faire un bon mot, sacrifient tous les jours, non-seulement l'honneur de leur meilleur ami, mais encore le leur propre.

Ce sont les *gais compagnons*, les *farceurs*, les railleurs sans pitié, malheureux qui rient de tout, du mal et surtout du bien, du beau comme du laid, de la vertu, de l'amour, du dévouement, de tous les nobles sentiments, de tout ce qui est affectueux et tendre, de tout ce qui est pur, de tout ce qui est doux; pauvres esprits, qui se sont desséché le cœur comme à plaisir; contrefaits de la littérature, en-

fants malingres d'une philosophie erronée, Cicérons subalternes, journalistes judiciaires dignes du bagne, culs-de-jatte de plume et d'intelligence, taillés sur les patrons des Scarron et des d'Assouci. Et puis, à tous ces misérables, ajoutez vos obligés et vos envieux, car on calomnie surtout ceux dont on a reçu des services et ceux que l'on jalouse.

Tels sont les moyens les plus actifs de la calomnie ; et vous voyez qu'ils sont nombreux. Le nombre est très restreint de ceux qui ne se décident, ne prennent un parti, ne jugent qu'après un mûr et consciencieux examen, qu'il s'agisse de la réputation d'un homme ou de toute autre chose.

La calomnie a donc bien des chances de triompher, grâce à tant de complices, qui, en la propageant, ne manquent pas de l'enfler, comme nous l'avons vu tous dans la ravissante fable de La Fontaine.

***

Il est encore une arme bien terrible pour la calomnie, elle aussi fait plus de mal qu'un

stylet pénétrant dans les chairs. Cette arme invisible, et qui tue inévitablement celui vers qui on la dirige, ne se compose que de deux mots : *On dit*.

— « Vous ne connaissez pas, a dit un auteur, la force, la puissance de ces deux mots, assez simples en apparence. Voulez-vous tuer un négociant, un banquier, etc.? la chose est bien facile. — Connaissez-vous monsieur un tel? dites-vous. — Oui, c'est un homme très honorable, je crois. — C'est vrai; mais on parle d'une soustraction frauduleuse; *on dit* que ses affaires sont embarrassées, qu'il a suspendu ses payements. — Est-ce possible? — Je l'ignore, mais *on le dit*... Il n'en faut pas davantage, le monde se charge du reste. Ce bruit, assez faible d'abord, grossit, s'élève, court, vole, se répand, et le malheureux qui en est atteint est tout étonné de perdre son crédit, sa fortune, sa considération : il se retourne pour voir la main qui le frappe, mais la main est invisible, et la victime, abattue, désespérée, a déjà un pied dans la tombe. Vous voyez que *on dit* est

une arme terrible. Les *on dit*, c'est la traînée de poudre qui fait sauter la mine, c'est l'étincelle qui provoque un immense incendie. »

Mais si la calomnie est facile à répandre, comme elle est difficile à combattre? Comment arracher des esprits cette idée défavorable qu'ils ont préconçue d'un homme? Autant vaudrait chercher à reprendre au papier l'encre ou l'huile qu'on y a répandue! Il vaut souvent mieux se taire que de chercher à se disculper. — « Le silence, a dit Balzac, est, pour tous les êtres attaqués, le seul moyen de triompher; il lasse les charges cosaques des envieux, les sauvages escarmouches des ennemis; il donne une victoire éclatante et complète. Quoi de plus complet que le silence? il est absolu, n'est-il pas une des manières d'être de l'infini? »

D'ailleurs, à quoi bon tenter une justification? Le calomnié a beau protester et demander des preuves, en offrir même d'excellentes de tous côtés, on ne l'écoute pas; il est jugé sans appel; on sait à quoi s'en tenir sur son compte; *il n'y a pas de feu sans*

fumée; on ne veut pas même le voir, encore bien moins le lire ou l'entendre.

Que ferait ce malheureux, conspué, rebuté, vilipendé, repoussé, montré au doigt, flétri, accusé par mille bouches, quand toutes les oreilles se ferment à sa voix; que ferait-il, sans l'amitié qui le console, et qui l'aime d'autant plus qu'il est honni, bafoué, couvert d'outrages et d'injures, et méprisé? Il mourrait désespéré. Hélas! cela n'arrive que trop souvent! On s'étonne du grand nombre de suicides dont la liste funèbre s'étale de temps en temps dans les journaux; la calomnie en explique, sans la justifier, une notable partie.

***

Les uns répondent à la calomnie par le silence du mépris, d'autres par des explications au public, d'autres par des aveux narquois.

Parmi ceux-ci, un auteur moderne nous a fourni un exemple qui ne manque pas d'esprit.

Un journal de Paris avait imprimé ceci sur son compte :

— « *M. Léon Gozlan a été marin; sur le vaisseau à bord duquel il servait, il a suscité une révolte et tué le capitaine.* »

Notre auteur s'empressa d'écrire au directeur du journal susdit :

« Monsieur,

» Vous dites que j'ai été marin, c'est vrai; j'ai vécu trois mois sur un navire avec des Cafres tout nus, que j'ai regrettés bien souvent en face des habits noirs.

» Vous ajoutez qu'à bord, j'ai suscité une révolte et tué le capitaine; cela est encore plus vrai, mais vous oubliez un détail intéressant pour l'avenir : après avoir tué le capitaine, *je l'ai mangé*.

» Agréez, etc. »

Et notre auteur ajoutait en racontant ce fait :

— « Quand on réclame, il faut toujours *manger le capitaine.* »

*
* *

Cela est très joli, mais Antony Béraud (Bérésina, — Ambigu, — Frédéric Soulié), prétend que ce n'est pas une *réclamation*, mais une *réclame*, que l'article et la lettre sont du même auteur.

C'est fort ingénieux.

*
* *

Ce sont surtout les *coteries* qui, dans la presse, s'entendent à calomnier, à *éreinter* les gens.

— « Hors de nous, pas de talent, » dit chaque journal à coterie.

— « Hors de nous, pas de foi et pas de salut, » ajoute un journal qui tend à chaque instant à se substituer à l'autorité religieuse.

— « Tout ce que nos amis et nous faisons est bien fait ; tout ce que les autres font est mauvais, laid, macabre, abominable, et doit être attaqué, raillé, conspué, insulté, vilipendé, traîné dans la boue. »

Tel est le langage des coteries ; et leurs actes répondent à leurs paroles.

*
* *

De toutes les officines de calomnies, les pires sont les feuilles dites judiciaires.

Elles excellent à déshonorer les gens sans retour, à moins qu'on ne les paye; alors elles se taisent ou sont favorables. Malheur au pauvre qui tombe sous leurs griffes empoisonnées ! Innocent ou coupable, il n'y a pour lui nulle justice, nulle pitié même.

Cette presse, QU'AUCUNE RIGUEUR N'A ENCORE ATTEINTE, est l'un des grands scandales enfantés par l'invention de Guttemberg; c'est là une des plaies les plus saignantes de notre époque.

Une loi contre ces abus, s'il vous plaît? Un *Moniteur officiel* des tribunaux avec un compte-rendu exact des débats, approuvé par les présidents des tribunaux.

Plus de flétrissures anticipées, imméritées souvent, par la publication des actes d'accusation, les nouvelles vraies ou fausses, des arrestations, des plaintes, etc. etc....

*
* *

Si encore la presse judiciaire était entre

les mains d'hommes très vertueux, on comprendrait jusqu'à un certain point qu'elle excerçât une sorte de juridiction impitoyable.

Mais ces messieurs sont loin d'être irréprochables. Ils mènent, pour la plupart, une vie privée qui rend bien impudentes leurs prétentions à s'immiscer dans celle des autres.

Qui donc n'a pas connu le fameux H..., ami intime de Romieu et son compagnon d'extravagance sous la Restauration?

La morale avait en lui, ma foi, un étrange censeur!

Et L... qui, par suite des relations de son père, ancien préfet, se trouvait toujours le premier à savoir les nouvelles judiciaires et de police, telles que accidents, crimes, arrestations, et vendait cette belle littérature aux journaux judiciaires.

Le monopole était tel, qu'un journal qui l'avait chassé, ne put, sans son intermédiaire, obtenir LA PRIMEUR de ces nouvel'es et fut contraint de le reprendre, malgré ses vices.

*
* *

Ces écrivains qui se vantent de jouir des immunités de l'administration, bien qu'ils en soient indignes par leurs mauvaises mœurs, leur méchanceté et le métier de dénigrement et de *chantage* qu'ils exercent, attentent pour ainsi dire quotidiennement à la majesté de la justice en publiant des comptes-rendus faux, controuvés, quelquefois même complétement invéntés, dans lesquels ils font tenir aux magistrats des discours niais ou ridicules, sans compter les calembourgs qu'ils leur prêtent.

*
* *

Ce sont là des *canardiers*, c'est-à-dire des gens qui forgent à plaisir des *canards* ou histoires puisées dans leur imagination, mais que le public avalera avec une crédulité que rien ne décourage.

*
* *

Le *canard* n'appartient pas seulement aux feuilles judiciaires; on l'assaisonne aussi

dans les autres journaux et encore dans les feuilles que les crieurs et crieuses vendent en hurlant dans les rues ; — c'est le célèbre serpent de mer qui reparaît tous les deux ou trois ans ; c'est la fameuse *fin du monde* qui de temps en temps nous est prédite pour telle année, tel jour, telle heure ; ce sont les découvertes dans la lune, les tables tournantes, les femmes qui accouchent de monstres, les centenaires qui font quinze lieues par jour et prennent leur café comme tout le monde, les *enfants merveilleux* qui, sans savoir ni lire ni écrire, comptent comme feu Barême.

*
* *

Mais le *canard* est la partie pour ainsi dire émouvante des feuilles judiciaires ; le reste est infâme.

*
* *

A côté de ces types hideux, de ces manieurs de calomnies, de ces équarrisseurs de réputations, chevaliers de la plume-poignard au subtil poison, francs-maçons du

déshonneur, écumeurs des scandales, il y a un type amusant qui repose les yeux et calme l'indignation. C'est l'*inspiré*.

L'*inspiré* est un monsieur qui attend toujours l'inspiration et qui vit sur la réputation que lui ont faite quelques amis sous prétexte de trois ou quatre articles sur la *Renaissance*, la *Moldavie*, les *vitraux du moyen âge*, etc., articles publiés dans une obscure Revue que personne ne lit.

L'*inspiré* est un personnage prétentieux qui a de longs cheveux en cordes, le geste rond, la voix grave, l'œil mouillé et levé au ciel ; il se rase volontiers la naissance des cheveux de devant pour paraître avoir le front grand.

Il fait le *pied de marbre*, — comme la statue du Commandeur.

Il parle peu et feint la distraction. C'est à peine s'il daigne, en public, descendre des nuages éthérés où sa pensée l'entraîne, pour accomplir les besoins de la vie. Quant aux lois de la politesse, il s'en affranchit ; et on l'en excuse : c'est l'inspiration. Peut-il quit-

ter la Muse pour s'occuper de soins misérables, ou pour vous répondre, à vous, vulgaire mortel, vermicellier de la rue aux Ours, breveté s. g. d. g.?...

*
* *

Aussi les bourgeois pardonnent tout à l'*inspiré* et tombent en extase devant lui.

Etre *inspiré* est une de ces professions problématiques qui ressemblent à la profession de *Polonais*, ou *réfugié politique*.

On a vu des *inspirés* se faire héberger et vêtir, dans la même maison, pendant des années entières.

Les petits enfants sont élevés à vénérer cet être étrange et mystérieux, qui entretient un commerce surnaturel avec l'inspiration.

Le vieillard mourant lègue l'*inspiré* à ses enfants, comme un caniche aimé, leur recommandant d'en avoir bien soin, de respecter ses rêves, qui doivent enfanter ces chefs-d'œuvre que l'on espère depuis si longtemps.

Et ce *poseur*, ce parasite, ce paresseux, ce type qui a échappé à Balzac, finit quelque-

fois par trouver une petite fille folle de poésie, qui lui apporte une dot.

*
* *

Quand l'*inspiré* ne trouve pas une famille *candide* qui l'admire et qui l'adopte, il se rejette sur ses connaissances et sur le public. Il se fait *mendiant littéraire.*

Le *mendiant littéraire* est un type que nous ne pouvions oublier ici. Quand il ne vous rencontre pas par hasard, il vous guette pour vous rencontrer comme par hasard, et vous accostant :

— Eh ! bonjour, cher, comment va?... Prêtes-tu 3 francs? (plus ou moins, selon l'opinion que le gaillard a de vos moyens). Puis il vous parle de son fameux *grand livre* ou de sa célèbre pièce en huit actes, etc., qu'il est tout prêt d'achever.

Quelquefois, il colporte à domicile quelque vieille *nouvelle* ou quelques méchants vers dont il est l'auteur, et se sert de ce prétexte pour demander un secours.

Il est des *mendiants littéraires* qui ex-

ploitent particulièrement les nouveaux mariés, dont ils trouvent les noms et les adresses dans les journaux, et chez lesquels ils se présentent avec une pièce de vers (la même pour tous), intitulée : *Les fiancés*, ou les *Jeunes époux*, ou encore *Soyez heureux!* (refrain), *Le bonheur du ménage*, etc., etc.

***

Il est une variété d'hommes de lettres dont il faut parler; c'est ce monsieur qui écrit des ouvrages *spéciaux* qu'il adresse aux souverains étrangers et personnages de distinction, pour en obtenir des croix et des cadeaux qu'il s'empresse de revendre. Cette spécialité, assez lucrative du reste, s'appelle, en argot littéraire, *faire l'étranger*.

***

C'est là le faux poète. Il en est d'autres; tel, par exemple, cet ouvrier qui fait à la fois de mauvais vers et de mauvais habits,

tel encore pas mal de membres du *caveau*, tel aussi celui qui, s'extasiant devant les 1,000 exemplaires non vendus d'un de ses volumes de poésie, s'écriait :

« — Quand je pense que j'ai fait *tout ça !* » avec un geste semblable à celui d'André Chénier marchant à l'échafaud et criant en se frappant le front :

« — J'avais pourtant là quelque chose ! »

*
*

Il y a encore celui qui fait des chansons à 50 centimes et même à 25 centimes la pièce :

Chanson à boire ;
Chansons politiques ;
Chansons *de sentiment ;*
Chansons obscènes.

Elles sont souvent fabriquées sur *commande ;* mais l'éditeur qui a le flair marchand ne les achète qu'après les avoir entendues ; il a refusé à l'un des plus habiles

d'entre ces *poètes*, de lui acheter à forfait à *dix centimes* la pièce, toutes les chansons qu'il pourrait faire.

Celles qui se vendent à un plus grand nombre sont dues à C..., qui, à une verve étonnante, joint l'art de faire le petit tableau populaire avec une originalité hors ligne.

Il fait lui-même la musique de ses chansons, comme P. P..., qui vend plus cher mais fait moins bien.

Il n'est pas rare qu'une chanson ne soit tirée à 500,000 ; on vend les chansons aux petits marchands à raison de 2 fr. 50 c. le cent ou à la main, car cela se débite absolument comme du papier sali.

Sur chaque chanson vendue par eux, les crieurs, chanteurs, aveugles, infirmes, estropiés et autres marchands gagnent 2 liards.

*
* *

Auprès du chansonnier, poète, plus ou moins médiocre, se place tout naturellement le *parolier*, depuis celui qui fait des paroles

d'opéras et s'achète des châteaux, jusqu'au *fabricant de paroles de romances*, qui possède rarement une chaumière.

Le premier, c'est M. X..., qui a la figure, le talent, les goûts et les mœurs d'un bourgeois ; en même temps qu'il fait des paroles pour les maëstri dramatiques, il inonde les théâtres de comédies plus habiles que bien écrites. C'est lui a tant exploité au théâtre le colonel décoré.

Il est décoré lui-même.

Il est millionnaire.

Il est de l'Académie française.

Il en est bien digne, car c'est à lui qu'on doit ce joli couplet d'opéra-comique où :

La nature *embellit* la *beauté*.

Et cette autre si belle chose :

L'or est une chimère,
Sachons, sachons nous en servir.

Se servir d'une chimère ! Pourquoi faire, grand Dieu !

Et ce couplet patriotique dans une pièce

empreinte de chauvinisme (toujours le colonel décoré) :

> Honneur, amour, gloire
>   Au nom français,
> Que sur un rempart,
>   Je perde la vie.
> Sous ton étendard;
> Sublime espérance,
> Sois la récompense,
> Soutiens la vaillance
> Du soldat frrr...ançais! (*bis.*)

Ce qui fait bien, c'est que cela fait semblant de rimer de temps en temps.

L'effet, avec la musique, est enlevant.

*
* *

A côté du faux poète, le véritable.

Celui-ci a un talent vigoureux, mais sauvage et dévergondé;

Celui-là est toujours dans les nuages;

Cet autre est trop bourgeois;

Cet autre excelle dans l'ode, mais c'est un chansonnier ordurier et sans morale; à côté de la gloire, il chante le vin, la luxure et l'impiété; faux bonhomme après tout; vieux

malin qui a possédé au suprême degré l'art de se faire populaire.

*
* *

Quel nom donner à ceux qui, pour de l'argent et après avoir été flairer toutes les boutiques de littérature, se rabattent sur la religion, sûrs que cette *bonne mère* les recevra comme l'enfant prodigue ?

Ils ne se sont pas trompés dans leur calcul ; mais, tout en les accueillant avec bonté, le *parti catholique*, si l'on peut s'exprimer ainsi, ne se livre pas à eux sans une certaine réserve qui fait leur désespoir.

*
* *

Ils passent alors leur temps, pour donner des garanties, à refaire les anciens livres qu'ils ont déjà publiés.

Exemple : — « Quand je vous disais *ceci*, j'étais un vil misérable couvert d'iniquités ; c'est *cela* que j'aurais dû vous dire.

— » J'ai eu l'impudeur, lorsque la grâce ne m'avait pas encore touché, de prétendre *rouge*, c'est *noir* qui est la vérité.

— » Périssables sont les hommes et fragiles leurs grandeurs. — Un seul être est infini, immuable, etc., — reste debout au milieu des générations qui déteignent après s'être un moment agitées dans la nuit de l'ignorance et du péché.

— » Puisque telle est notre destinée terrestre, pourquoi donc ne pas nous aimer tous comme des *frères*, suivant les enseignements de ce Dieu tant invoqué et si mal compris?... Aimons-nous donc!... »

Et ils partent de là pour insulter en termes grossiers *ceux que la grâce n'a pas encore touchés* et qui font le même métier qu'eux.

Après avoir fait le *roman de mansarde*, le *roman populaire et obscène*, ils font le *roman religieux*, quelque chose d'absurde et d'ennuyeux, qui n'est ni un roman ni une œuvre religieuse.

Point de confiance dans ces plumes véna-

les qui feignent une conversion qui, si elle était sincère, serait modeste et fuirait toute publicité.

*
* *

Les hommes seuls n'affrontent pas la publicité. Il est des femmes auteurs. On les appelle vulgairement *bas-bleus*.

Le bas-bleu se recommande généralement par une certaine excentricité de mise, de tenue et de langage. Elle s'affranchit volontiers des devoirs sociaux qui incombent aux femmes.

Mère médiocre, mauvaise épouse, maîtresse légère, elle se refuse aux soins vulgaires du ménage. Comme l'*inspiré*, elle aime à vivre dans les nues où sa *belle et grande âme, détachée des vilenies de la terre, embrasse les horizons infinis*, etc., etc.

Toutefois, ce platonisme ne l'empêche pas de daigner parfois redescendre sur ce misérable globe *où tout est fange et lâcheté*, pour nous donner le scandale de ses désordres. Celle-ci est réputée pour la mobilité de

ses liaisons, celle-là pour ses orgies, cette autre... passons.

Le *bas-bleu* fume, monte à cheval, jure s'habille en homme. Comme l'actrice, elle, aime à souper. Moins elle a de talent, et plus elle a de vanité. Ses mœurs sont la honte de son époque.

*
* *

A côté de ce type, il est des femmes auteurs de beaucoup d'esprit et de cœur, et dont la conduite est sans reproche. L'exception confirme la règle.

*
* *

Le vrai *bas-bleu* a commencé souvent par avoir un *protecteur* (un académicien, auteur en renom, un notaire, un riche éditeur), qui l'a poussée dans le monde ; car il en est, pour les femmes de lettres comme pour celles du théâtre, il est extrêmement difficile qu'elles y percent si elles n'ont pas fait le sacrifice de leur pudeur à leur intérêt.

Il y a encore le *bas-bleu* ridicule, espèce de *toquée* qui colporte dans un cabas sale des manuscrits dont personne ne veut et qu'elle lit avec admiration à sa portière. Cette pauvre folle se croit appelée au succès de Mme de Staël; elle porte des hardes extravagantes, d'incroyables chapeaux.

*
* *

Voici deux strophes du poète artiste et philosophe Gavarni, que nous ne pouvions omettre ici, elles peignent si bien la position :

Une odeur de cuisine aux myrtes est mêlée,
Et suit jusqu'en ses vers la muse échevelée.
Combien, dans ces ébats tendres et pudibonds,
Le civet a de pleurs et l'amour a d'oignons!
De regrets bien amers illusion suivie!
Où cacher ta couronne, auguste poésie,
Quand la Réalité marchandera demain
Le portrait du galant et la peau du lapin?

*
* *

Laure, elle a d'un rébus illustré sa boutique,
Devinez-vous le mot? — C'est la Gigogne antique,

Dame Nature. — Non ! — Ou c'est la Charité
Offrant aux malheureux l'ineffable mamelle.
— Eh, non ! C'est des amours la folle ribambelle
Et ces petits païens au minois effronté
D'un semblant de candeur narguent l'hypocrisie.
Cette enseigne, messieurs, c'est la galanterie ;
Laure tient magasin de sensibilité...

*
* *

On peut mettre au nombre des *bas-bleus* ces courtisanes, ces actrices, ces empoisonneuses, ces héroïnes de cour d'assises et ces danseuses célèbres des bals publics qui écrivent ou *signent* leurs *mémoires* ou encore des romans, etc., que publient des éditeurs spéculant sur leur infâme renom.

On peut dire, à l'exemple d'un fougueux publiciste catholique, que les livres de ces dames pourraient tous porter pour épigraphe :

Ma foi, vive l'amour et *bren* pour les sergents.

*
* *

Il nous reste à parler de Mécène.

Le type en est un peu perdu ; quelques-uns essayent pourtant de le faire revivre.

L'un fonde des prix pour les lettres; l'autre achète des tableaux, des bronzes et des marbres; il est vrai qu'il n'y connaît absolument rien, mais c'est égal; malgré ces ridicules, il n'en est pas moins la caricature de Mécène, tandis que tant d'autres riches n'ont avec Mécène, avec les arts, avec les lettres, aucune espèce de rapport, ni direct, ni indirect.

*
* *

Notre désir d'être complet exige que nous disions deux mots de MM. les académiciens, bien que chacun sache que la plupart ne sont rien moins que des hommes de plume.

Au moment où l'abbé d'Olivet écrivit son histoire (1729), l'Académie française ne comptait dans son sein que onze hommes de lettres. En compterions-nous autant aujourd'hui?...

L'Académie française publie le plus mauvais de tous les *Dictionnaires français* et elle distribue, tous les ans, des *prix de vertu* aux honnêtes domestiques et aux commis fidèles; elle récompense également les

livres qu'elle juge bons, parmi lesquels plusieurs n'ont point eu le même succès auprès du public.

Un des exercices les plus drôles de la compagnie consiste, lors de la réception de l'un d'eux, à se donner mutuellement des coups d'encensoir sur le nez pendant deux heures. — Un poète de cabaret ne dit plus que les *camards* lorsqu'il veut dire les académiciens.

*
* *

Enfin, notre siècle a créé une espèce nouvelle qui se nomme : *Les Fils de lettres*. Vous connaissez MM. D. fils, K. fils, H. fils, S. fils. La plupart hériteront de plus d'argent qu'ils n'ont hérité de talent.

*
* *

Nous terminerons en protestant d'avance contre les fautes que le typographe pourra faire en imprimant ces lignes. Les fautes d'impression désespèrent la plume ; pour se venger, la plume met volontiers, sur le compte de l'imprimeur, ses propres bévues

S'il y a autant de fautes dans les livres modernes, c'est que l'on compose aujourd'hui plus vite qu'autrefois.

La *coquille* est la plus commune des fautes que l'on commet en composant ; elle consiste, à mettre une lettre à la place d'une autre, ce qui occasionne parfois des quiproquos étranges, heureux ou malheureux. C'est ainsi que Malherbe avait écrit :

> Et *Rosette* a vécu ce que vivent les roses,
> L'espace d'un matin.

Mais le compositeur, prenant les deux *t* pour deux *l*, composa :

> Et *Rose elle* a vécu, etc.,

ce qui se trouve, par hasard, infiniment plus gracieux.

Un ouvrier compositeur a énuméré, dans les vers suivants, quelques-unes des espiégleries de la coquille :

> Toi qu'à bon droit je qualifie
> Fléau de la typographie,
> Pour flétrir tes nombreux méfaits
> Ou, pour mieux dire, tes forfaits,
> Il faudrait un trop gros volume,
> Et qu'un Despréaux tînt la plume...

S'agit-il d'un homme de Bien ?
Tu m'en fais un homme de Rien ;
Fait-il quelque action insigne ?
Ta malice la rend inDigne ,
Et, par toi, sa capacité
Se transforme en Rapacité ;
Ce qui, soit dit par parenthèse,
Dénature un peu trop la thèse...
Un cirque a de nombreux grAdins,
Et tu le peuples de grEdins ;
Parle-t-on d'un pouvoir Unique,
Tu m'en fais un pouvoir Inique ;
Dont toutes les prEscriptions
Deviennent des proscriptions...
Certain oncle hésitait à faire
Un sien neveu son légataire ;
Mais il est enfin décidé...
Décidé devient décÉdé...
A ce prompt trésor, pour sa gloire,
Ce neveu hésite de croire
Et même il est fier d'hésiter ;
Mais tu le fais fier... d'héRiter ;
A ce quiproquo, qui l'outrage,
C'est vainement que son visage
S'empreint d'une vive Douleur ;
Je dis par toi : vive couleur ;
Plus, son émotion visible
Devient émotion Risible ;
Et s'il allait s'évanouir,
Tu le ferais s'épanouir...
Te voilà, coquille effrontée ;
Ton allure dévergondée

Ne respecte raison ni sens.
Mais de m'arrêter il est temps,
Pour compléter la litanie
(Car ce serait chose infinie)
Chaque lecteur ajoutera
D'innombrables *et cætera*.

⁂

Et maintenant, — car il faut que toute chose ait sa moralité, — aux jeunes gens qui voudraient se faire *hommes de plume*, *hommes de presse*, *hommes de lettres*, nous dirons : — Pour quelques-uns qui réussissent, il en est des milliers qui échouent, qui végètent, qui meurent de faim. Lisez l'histoire de Gilbert !

Noble martyr de la poésie et du devoir, —ayant cette pure indépendance que donne l'amour de l'art, Gilbert ne fut pas de ces vils poètes qui prostituent leur plume aux tyrans, aux révolutions ou à l'argent. Préférer la pauvreté à l'abaissement, il eut ce courage ; il sut sacrifier sa vie pour sauver son honneur, et en lui l'honneur si compromis des lettres.

C'est une figure bien attendrissante que celle de ce jeune homme loyal et convaincu, au milieu de cette société pourrie de corruption, qui prépare le grand cataclysme de 89-93.

C'est un spectacle admirable que cet austère enfant du peuple qui proteste, au nom du peuple, au nom de sa religion, de sa moralité, de son bien-être, contre ces grands seigneurs libertins et sans principes, et ces rhéteurs sans frein. En lui s'incarne le vrai peuple, la masse pauvre, active, honnête, amie de l'ordre, laborieuse, sans envie, résignée, qui offre à ses frères ses sueurs et ses larmes. — Après tout, le sort de Gilbert n'est point aussi horrible qu'il le paraît d'après les idées du monde.

Ce fut une rude épreuve ; mais aussi quelle gloire et quelle récompense !

— Autre moralité : en voyant combien furent malheureux tant de grands écrivains, l'homme obscur se console de sa médiocrité bénie, qui lui assure au moins le repos. Il préfère une profession sans éclat, mais qui nourrit celui qui l'exerce, à ce faux métier d'*homme*

de le'tres, qui ne permet presque jamais de manger du pain sec à ceux qui l'embrassent, et qui, dans tous les cas, les abreuve de tant de dégoûts. Devant ce douloureux enseignement, ceux qui ont eu le malheur d'être jetés dans l'arène littéraire, dont il ne leur est plus permis de sortir, sentent qu'ils ont un devoir à remplir envers les jeunes gens qui, trompés par les apparences, seraient tentés d'entrer dans cette rude carrière qui, en vérité, n'en est pas une. Dès qu'on est devenu un *homme de lettres*, on n'est plus un homme libre. On subit le despotisme de sa pensée. Plus dur encore est celui que lui font supporter ses prétendus amis ! Au lieu de conserver son énergie et de la mettre à profit pour lui-même et pour ses semblables, il l'use toute dans ses livres. Ses grands sentiments, il les réserve pour faire de grandes phrases, comme le *philanthrope* et le *tribun ;* il écrit, mais il ne vit pas ; il écrit, mais il n'aime pas ! La vie est bien courte pour avoir le temps de bien vivre et de bien écrire, et comme pour vivre

il lui faut écrire, il écrit mal et il vit mal. Rien ne peut être comparé à cette nullité d'action.

Ce ne sont ni ses amis, ni ses proches qui pourront dire si ce malheureux aime; ses livres mêmes ne le diront pas; c'est pourtant pour ceux-ci qu'il garde toutes les richesses que Dieu a mises dans son âme. Pauvre âme! il n'y conserve rien d'inédit! rien de ces douces, secrètes et chastes pensées qui sont à elle seule... tout appartient au libraire et au public! Pas un instant de repos. Après ce livre, il en faut un autre, et toujours, toujours... Remue, remue ton style, misérable! marche, marche et marche encore, comme le *Juif Errant!*

L'homme de lettres le meilleur use ainsi son cœur pour des Athéniens, tandis qu'il devrait l'user pour ses semblables. Son indépendance intellectuelle, qui le jette parfois dans de si déplorables écarts, lui rendra bien plus sensible la servitude dans laquelle il vit, et cette pensée seule le conduira au doute en passant par le dégoût et le déses-

poir. A force d'analyser la vie, il ne sait plus vivre. Il ne sent plus, à force d'analyser les sentiments. Nous le disons du fond de l'âme, être *homme de lettres* par état, ce n'est pas vivre.

S'il n'a pas d'éditeur, il meurt de faim, s'il en a un, il est perdu.

S'il aime quelqu'un, et qui n'aime pas en ce monde? c'est un si doux bonheur, n'est-ce pas? Cruel métier! il faut qu'il quitte les objets de ses mystérieuses préférences pour faire des lignes avec sa tendresse!...

A la chaîne! Ah! il a souhaité un libraire, en voilà un! Il avait cru, en entrant dans l'arène des lettres, tout palpitant d'espérances enfantines, il avait cru pouvoir être libre, aller respirer à son souhait sous les lilas embaumés. A la chaîne! ce n'est pas pour lui que le soleil brille. Ne doit-il pas livrer deux volumes à la fin du mois? Qu'il écrive donc; qu'il barbouille du papier; qu'il s'excite, au risque de se priver de toute sa force et de toute son énergie, au risque de se vieillir avant le temps, de dessécher le cœur

de sa poitrine et la pensée de son cerveau. A la chaîne, esclave! Il ne s'agit pas d'inspiration ici. Maintenant qu'il a prostitué toutes les larmes et tous les sourires de son cœur, qu'il invente! qu'il *ait de l'imagination!* Il ne fallait pas se faire homme de lettres! Il ne fallait pas passer de traités! Si son imagination est fourbue, qu'il lui donne de l'éperon; si son invention s'affaisse, qu'il la réveille; si son esprit demande du repos, qu'il s'empresse de le fatiguer davantage!... Il pleure, ce malheureux! Ah! sèche bien vite ces larmes, tu ne saurais les vendre à ton éditeur! D'ailleurs, on ne demande pas des chefs-d'œuvre à l'homme de lettres, on lui demande des volumes!... C'est ainsi qu'on immole son talent aux autels de la nécessité. C'est ainsi qu'on trafique de sa conscience et qu'on s'avilit à la rude existence du manœuvre littéraire. On a vu de splendides intelligences en tomber là, si bas, que le monde était tenté de leur reprocher leurs premiers succès.

Il faut méditer ces doctrines, avant de

s'engager dans le régiment littéraire. Voyez les misères qui assiégent un écrivain de talent, et voyez combien plus malheureux encore sont ceux qui n'en ont pas!... Et puis, au milieu de ces luttes ardentes, comment conserver la pudeur d'une vertu qui n'a jamais chancelé? Fût-il même un grand homme, un homme de génie, que de haines l'écrivain provoque, que de jalousies il soulève, que d'envies il excite, de quelles calomnies implacables n'est-il pas l'objet, contre quelles lâchetés, quelles trahisons, quelles infamies est-il à l'abri? Oh! l'immense misère! Et s'il n'a qu'un talent vulgaire, et qui ne peut se défendre suffisamment par lui-même, restera-t-il toujours honnête et pur? Ne sera-t-il pas tenté d'employer contre ses rivaux les mêmes armes?...

*
* *

Une des choses les plus pénibles à voir, c'est la fin de ces rois de la plume, de ces critiques qui pendant si longtemps ont fait trembler tout le monde.

Le vieil homme de lettres offre à l'observateur un type curieux. Il a la prétention de n'avoir pas vieilli comme talent, et il vous dit invariablement de ce qu'il fait :

— N'est-ce pas que c'est jeune? n'est-ce pas que c'est frais? n'est-ce pas que c'est viril?

Tantôt l'invalide de lettres est riche ou dans l'aisance; alors il a encore des flatteurs, des parasites pour lui dire qu'il est éternellement jeune, frais et viril.

Tantôt, et c'est le cas le plus fréquent, il est dans la détresse, dans la misère même, — heureux encore quand il peut travailler à raison de *trente sous* par jour, pour l'imprimeur-éditeur R.!...

Trente sous par jour pour faire des romans, histoires, géographies, dictionnaires, encyclopédies et autres depuis 8 heures du matin jusqu'à 8 heures du soir!

Quand on veille, c'est *quatre sous* l'heure

Ces pauvres vieillards, ces ouvriers de plume moins bien payés que les manœu-

vriers, les faiseurs de bandes, font pitié à voir.

Quelques-uns ne manquent pas d'un certain talent ; plusieurs travaux fabriqués par eux et à ce prix ont eu un réel succès.

Voilà de ces grandes misères qui déchirent le cœur.

*
* *

Telle cette vie, telle la carrière des lettres, ce vaste désert d'hommes.

Croyez-moi, jeunes gens, fuyez les sentiers de la vie littéraire. Soyez tout ce que vous voudrez, mais ne soyez pas *homme de lettres*. Et puis, si vous avez un coin de terre, un arbre à vous, et sous lequel vous puissiez bâtir une cabane couverte de chaume, ne soyez rien ; bâtissez une cabane couverte de chaume.

*
* *

Une foule d'intelligences médiocres se ruent avec une ambition trop complaisante dans les champs de la pensée ; mais il ne suffit pas d'être doué de quelque amour pour

les choses poétiques pour faire un ÉCRIVAIN DISTINGUÉ. Alors n'est-ce pas tant pis pour les déçus, et ne trouvent-ils pas dans l'insuccès la punition de leurs trop faciles espérances ?

Ceux-là, quand ils sont blessés dans leur vanité, n'ont pas le droit d'insulter à leur siècle et de poser en *incompris.*

*
* *

Quant au lecteur, qu'il conclue de ceci que, comme les autres hommes, ainsi que nous le disons en commençant, les écrivains ont leurs vices et leurs vertus ; qu'on a tort, en conséquence, d'attacher une trop grande importance à ce qu'ils disent, qu'il ne faut pas les croire sur parole, mais les juger sur leurs actes.

Retournons pour eux le mot de Voltaire :

Les *lettres* ne sont pas ce qu'un vain peuple pense ;
Notre crédulité fait toute leur science.

FIN.

PARIS-VIVANT

LE

THÉATRE

— DEUXIÈME ÉDITION —

2

PARIS,

IMP. DE PILLET FILS AÎNÉ, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5.

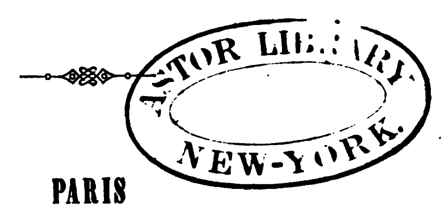
PARIS-VIVANT

PAR DES HOMMES NOUVEAUX.

LE

THÉATRE

MÉMOIRES D'UN JEUNE PREMIER.



PARIS

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

G. DE GONET, Éditeur, 6, rue des Beaux-Arts.

1858

LE THÉÂTRE

SOMMAIRE.

Un vieux comédien. — L'hospice des *Enfants-Trouvés*. — La vocation. — *Lazary*. — Le Figurant. — Les *Titis*. — Lampiste et Acteur. — La femme du Directeur. — Le Souffleur. — Mœurs du théâtre. — Vertu de l'*Amphithéâtre*. — La *Gaîté*. — L'Élève du *Conservatoire*. — Où se recrutent les acteurs — La Mère d'actrice. — Le Drame. — Les Parasites : habilleur, costumier, coiffeur, claqueurs, journalistes. — Les applaudissements, succès de larmes et succès comiques. — Les Camarades. — Les Tentations de la rampe. — Le Salon d'une grande actrice. — Le Protecteur. — Le Fils de la comédienne. — Tragédie. — Le *Comique*. — Mère et ouvreuse de loges. — La Porte-Saint-Martin. — Le Théâtre-Français. — Le *Régisseur*. — La Cabale. — De la tradition théâtrale. — L'Opéra et l'Opéra-Comique. — Chanteurs et Danseurs. — Les Coulisses. — L'*entrée en scène* et le *diapason*. — Les Affiches de spectacle. — L'Odéon. — L'Ambigu-Comique. — Les *troupes volantes*. — Le Correspondant dramatique. — Le *Tombeur*. — Le Martyr d'un succès. — Licence et préjugé. — Il ne faut pas *marcher sur sa longe*. — La Comédie partout.

Je suis comédien depuis plus de quarante ans, et ce, *par vocation*.

J'occupe à Paris la place de *jeune premier*, c'est-à-dire que *je fais les amoureux*.

Je dois avoir soixante ans environ.

Je ne puis rien affirmer à cet égard.

s'engager dans le régiment littéraire. Voyez les misères qui assiégent un écrivain de talent, et voyez combien plus malheureux encore sont ceux qui n'en ont pas!... Et puis, au milieu de ces luttes ardentes, comment conserver la pudeur d'une vertu qui n'a jamais chancelé? Fût-il même un grand homme, un homme de génie, que de haines l'écrivain provoque, que de jalousies il soulève, que d'envies il excite, de quelles calomnies implacables n'est-il pas l'objet, contre quelles lâchetés, quelles trahisons, quelles infamies est-il à l'abri? Oh! l'immense misère! Et s'il n'a qu'un talent vulgaire, et qui ne peut se défendre suffisamment par lui-même, restera-t-il toujours honnête et pur? Ne sera-t-il pas tenté d'employer contre ses rivaux les mêmes armes?...

*
* *

Une des choses les plus pénibles à voir, c'est la fin de ces rois de la plume, de ces critiques qui pendant si longtemps ont fait trembler tout le monde.

Le vieil homme de lettres offre à l'observateur un type curieux. Il a la prétention de n'avoir pas vieilli comme talent, et il vous dit invariablement de ce qu'il fait :

— N'est-ce pas que c'est jeune? n'est-ce pas que c'est frais? n'est-ce pas que c'est viril?

Tantôt l'invalide de lettres est riche ou dans l'aisance; alors il a encore des flatteurs, des parasites pour lui dire qu'il est éternellement jeune, frais et viril.

Tantôt, et c'est le cas le plus fréquent, il est dans la détresse, dans la misère même, — heureux encore quand il peut travailler à raison de *trente sous* par jour, pour l'imprimeur-éditeur R.!...

Trente sous par jour pour faire des romans, histoires, géographies, dictionnaires, encyclopédies et autres depuis 8 heures du matin jusqu'à 8 heures du soir!

Quand on veille, c'est *quatre sous* l'heure

Ces pauvres vieillards, ces ouvriers de plume moins bien payés que les manœu-

s'engager dans le régiment littéraire. Voyez les misères qui assiégent un écrivain de talent, et voyez combien plus malheureux encore sont ceux qui n'en ont pas!... Et puis, au milieu de ces luttes ardentes, comment conserver la pudeur d'une vertu qui n'a jamais chancelé? Fût-il même un grand homme, un homme de génie, que de haines l'écrivain provoque, que de jalousies il soulève, que d'envies il excite, de quelles calomnies implacables n'est-il pas l'objet, contre quelles lâchetés, quelles trahisons, quelles infamies est-il à l'abri? Oh! l'immense misère! Et s'il n'a qu'un talent vulgaire, et qui ne peut se défendre suffisamment par lui-même, restera-t-il toujours honnête et pur? Ne sera-t-il pas tenté d'employer contre ses rivaux les mêmes armes?...

*
* *

Une des choses les plus pénibles à voir, c'est la fin de ces rois de la plume, de ces critiques qui pendant si longtemps ont fait trembler tout le monde.

Le vieil homme de lettres offre à l'observateur un type curieux. Il a la prétention de n'avoir pas vieilli comme talent, et il vous dit invariablement de ce qu'il fait :

— N'est-ce pas que c'est jeune? n'est-ce pas que c'est frais? n'est-ce pas que c'est viril?

Tantôt l'invalide de lettres est riche ou dans l'aisance; alors il a encore des flatteurs, des parasites pour lui dire qu'il est éternellement jeune, frais et viril.

Tantôt, et c'est le cas le plus fréquent, il est dans la détresse, dans la misère même, — heureux encore quand il peut travailler à raison de *trente sous* par jour, pour l'imprimeur-éditeur R.!...

Trente sous par jour pour faire des romans, histoires, géographies, dictionnaires, encyclopédies et autres depuis 8 heures du matin jusqu'à 8 heures du soir!

Quand on veille, c'est *quatre sous* l'heure

Ces pauvres vieillards, ces ouvriers de plume moins bien payés que les manœu-

s'engager dans le régiment littéraire. Voyez les misères qui assiégent un écrivain de talent, et voyez combien plus malheureux encore sont ceux qui n'en ont pas!... Et puis, au milieu de ces luttes ardentes, comment conserver la pudeur d'une vertu qui n'a jamais chancelé? Fût-il même un grand homme, un homme de génie, que de haines l'écrivain provoque, que de jalousies il soulève, que d'envies il excite, de quelles calomnies implacables n'est-il pas l'objet, contre quelles lâchetés, quelles trahisons, quelles infamies est-il à l'abri? Oh! l'immense misère! Et s'il n'a qu'un talent vulgaire, et qui ne peut se défendre suffisamment par lui-même, restera-t-il toujours honnête et pur? Ne sera-t-il pas tenté d'employer contre ses rivaux les mêmes armes?...

*
* *

Une des choses les plus pénibles à voir, c'est la fin de ces rois de la plume, de ces critiques qui pendant si longtemps ont fait trembler tout le monde.

Le vieil homme de lettres offre à l'observateur un type curieux. Il a la prétention de n'avoir pas vieilli comme talent, et il vous dit invariablement de ce qu'il fait :

— N'est-ce pas que c'est jeune? n'est-ce pas que c'est frais? n'est-ce pas que c'est viril?

Tantôt l'invalide de lettres est riche ou dans l'aisance; alors il a encore des flatteurs, des parasites pour lui dire qu'il est éternellement jeune, frais et viril.

Tantôt, et c'est le cas le plus fréquent, il est dans la détresse, dans la misère même, — heureux encore quand il peut travailler à raison de *trente sous* par jour, pour l'imprimeur-éditeur R.!...

Trente sous par jour pour faire des romans, histoires, géographies, dictionnaires, encyclopédies et autres depuis 8 heures du matin jusqu'à 8 heures du soir!

Quand on veille, c'est *quatre sous* l'heure

Ces pauvres vieillards, ces ouvriers de plume moins bien payés que les manœu-

j'ai peine à ne pas rire et à suivre mon débit.

D'autres artistes, au contraire, ne pourraient se passer de *souffleur*.

*
* *

On a souvent dit et répété que le métier d'acteur emportait avec lui un grave relâchement de mœurs.

Cela est douloureusement vrai, quoiqu'il y ait quelques exceptions.

Peu d'acteurs sont mariés et font bon ménage ; presque toutes les actrices, des petits comme des grands théâtres, sont célibataires et ont des liaisons illégitimes, les unes, des entreteneurs, les autres, des *amants de cœur;* un grand nombre sont *femmes à parties*.

Veut-on posséder une de celles-ci? il est des proxénètes qui s'en chargent.

J'avais 16 ans à peu près et j'étais encore innocent de fait, sinon d'esprit, car les coulisses me fournissaient l'exemple de la dépravation et de la débauche.

J'entendais mes camarades hommes étaler un grand cynisme ; je voyais mes camarades

femmes passer des bras de l'un dans ceux de l'autre, comme si c'eût été la chose du monde la plus naturelle.

Il n'était pas jusqu'à mon ami Polydore qui n'eût deux maîtresses, une marchande de pommes et d'oranges, qui l'obligeait beaucoup de sa bourse, femme de 48 ans, qui s'en donnait 35, veuve d'un brave mort au champ d'honneur, — et une jeune ouvrière, assez gentille, pour laquelle, au contraire, il faisait des sacrifices.

Quant à moi, je fus corrompu par Rosine.

*
* *

Notre liaison dura quelques mois, jusqu'au moment où elle se fit enlever par un commis-voyageur, qui l'emmena *cabotiner* en province.

Je quittai moi-même bientôt *Lazary*.

Le directeur du théâtre du *Panthéon* était venu nous voir dans une pièce ridicule, mais pourtant moins stupide que celle que nous avions l'habitude de donner; il nous engagea, Polydore et moi, moyennant 800 francs par an chacun et 5 sous de *feu* par acte.

C'était une fortune.

*
* *

On nous donna à étudier une comédie, un vaudeville, puis une sorte de drame, — le tout fort médiocre, mais où nous eûmes assez de succès.

La première fois que je jouai un vrai rôle, je fus très ému. Je craignis un moment de faire comme Lekain, qui mourut à la suite des efforts qu'il avait faits dans le rôle de Vendôme, d'*Adélaïde Duguesclin*, pour plaire à une dame qu'il avait fait placer à l'entrée des coulisses.

*
* *

Nous commencions à nous former l'un et l'autre. Dans le drame, à l'instant où jouant un *fils dénaturé*, je suis maudit par un *père outragé*, nous eûmes un moment tel que Polydore fut applaudi à outrance et que les titis du lieu m'attendirent à la porte pour me dire des injures, — preuve du fond de vertu que possède le public de l'amphithéâtre.

*
* *

Sur ces entrefaites, mon ami Polydore fut

engagé par le directeur du théâtre de Bordeaux, et moi, j'entrai à la *Gaîté*, pour jouer les *amoureux*, emploi que j'ai toujours exclusivement tenu depuis.

J'avais assisté aux mauvaises mœurs, aux *trucs*, aux jalousies, aux grossièretés des artistes de bas-étage; j'avais partagé leur vie de bohême. Je fus assez surpris de retrouver la même chose sur une sphère plus élevée.

J'avais réellement du talent; mes appointements étaient fixés à 4,000 francs pour la première année, avec de grandes augmentations pour l'avenir, au cas où le directeur me conserverait.

Je quittai alors le petit logement de la mère de Polydore et fus prendre un appartement assez convenable rue de Lancry.

Je m'y installai sans vergogne avec Clorinda, actrice du même théâtre que celui où je venais d'être engagé, et avec laquelle je vivais depuis quelques mois.

Elle *faisait* les *amoureuses* et s'en acquittait avec un talent qui n'a fait que grandir. Seulement, au lieu d'étudier ses rôles comme moi et comme tant d'autres, scène par scène

elle les étudiait tout d'un coup; mauvaise méthode, à mon avis, car il advient alors qu'arrivé à la fin on a oublié le commencement.

*
* *

Clorinda était élève du *Conservatoire.*

Quelques mots rapides sur cet établissement :

Le *Conservatoire de musique et de déclamation* est consacré à l'enseignement gratuit de la musique vocale et instrumentale et de la déclamation dramatique.

On n'y apprend pas l'art de *sentir*, mais seulement les notions de l'art d'*exprimer;* l'art lui-même s'apprend tout seul ensuite.

Pour entrer dans cet établissement, il faut avoir plus de neuf ans et moins de vingt-deux. Les aspirants sont examinés et admis ou rejetés par des comités.

L'admission est d'abord provisoire; elle ne devient définitive que trois mois après, à la suite d'un examen.

Aucun élève ne peut se produire comme artiste, en public, sans l'autorisation du directeur.

L'élève qui, sans motifs légitimes et justifiés, manque la classe deux fois dans le mois, est renvoyé.

On reste un an dans une classe.

La distribution des prix a lieu au mois de novembre.

L'élève qui a remporté un premier prix peut rester dans sa classe une année de plus.

Chaque élève doit être vacciné.

Il y a un pensionnat de vingt élèves, hommes et femmes, pour le chant; de huit élèves des deux sexes pour la déclamation.

Ces élèves, nourris, habillés et entretenus aux frais de l'État, contractent l'engagement et ont le droit de débuter, à l'expiration de leurs études, sur un des théâtres subventionnés par l'État.

Il est accordé à l'aspirant des départements que l'administration fait venir à Paris 15 centimes par kilomètre pour frais de route, et 2 fr. 50 cent. par jour à Paris; s'il n'a pas été admis, il reçoit pour le retour la même indemnité de 15 centimes par kilomètre.

*
* *

Pour les élèves externes du Conservatoire, il est de toute nécessité qu'ils prennent des leçons particulières, outre celles qu'ils reçoivent au Conservatoire; il faut aussi qu'ils étudient beaucoup en dehors des classes.

Ils doivent encore aller souvent au spectacle. Rarement le peuvent-ils; car la plupart appartiennent à des parents pauvres Les acteurs ne se recrutent guère que dans les classes malheureuses :

Achard était canut à Lyon ;

Arnal, garçon épicier, puis boutonnier;

Bouffé, ouvrier bijoutier, puis peintre décorateur;

Chollet, enfant de chœur, puis *serpent;*

Christian, apprenti menuisier;

Coquet, ouvrier peintre en décors;

Debureau, ouvrier horloger, ciseleur;

Dupuis, batteur d'or, puis *figurant* à la Gaîté;

Francisque Hutin, dit le *Jeune*, ouvrier cartonnier;

Frédérick-Lemaître, *figurant* au Cirque-Olympique;

Geoffroy, commis;

Grassot, ouvrier papetier, puis horloger;

Hyacinthe, perruquier;

Hoffmann, ouvrier menuisier;

Kopp, enfant abandonné;

Laferrière, commis mercier;

Laurent, ouvrier cordonnier et concierge;

Lebel, ouvrier cordonnier;

Levassor, commis en nouveautés;

Ligier, clerc d'avoué, puis employé du commerce;

Mélingue, ouvrier menuisier, puis dessinateur et sculpteur;

Charles Potier, clerc de notaire;

Saint-Ernest, copiste;

Sainte-Foy, commis;

Samson, clerc d'avoué, puis commis dans un bureau de loterie;

Bignon, savetier;

Poultier, tonnelier;

Boutin, menuisier;

Mlle Boisgontier, marchande de quatre-saisons;

Mme Marie Cabel, professeur de piano;

gage, que j'avais eu soin d'emporter, chez la mère de mon ami Polydore, brave et digne femme, qui me fit connaître, pour la première fois de ma vie, les douceurs d'une bonne parole, d'une caresse, d'un sourire.

Elle me soigna bien, et me fit partager avec son fils le peu qu'elle avait.

*
* *

Mon ami Polydore était un bon petit garçon, plus âgé que moi de deux ou trois ans, grand pour son âge, fort, bien pris, avec une figure avenante. Il avait le cœur sur la main.

Je le regardais avec une sorte de respect superstitieux. Figurant à un théâtre, il était pour moi un être à part, un être surnaturel.

Je le trouvais bien bon d'être aussi familier avec moi, d'abaisser sa dignité d'*acteur* jusqu'à faire de moi son camarade!

Quand, de la salle, je le voyais paraître en scène, habillé en oripeaux, mon cœur battait avec force... Que j'aurais voulu avoir cette position!

Le jour où l'on donna un rôle à Polydore

fut un des plus beaux de ma vie. Avec quel orgueil je me vantais, auprès des autres *titis* du boulevard, d'être son ami ! Et comme je les regardais avec supériorité !...

Être l'ami d'un acteur, mais c'est déjà une puissance dans ce petit monde.

*
* *

Cependant la position de Polydore n'était point encore faite. Il venait d'être élevé aux appointements de 20 francs par mois. Je ne pouvais rester à la charge de sa mère, qui était pauvre ; passer mes jours et mes nuits à lire et à réciter des pièces de théâtre, ce n'était pas me créer une position.

Je résolus de me présenter moi-même au directeur du théâtre de Polydore.

Il était absent lorsque j'y fus, tout plein d'une émotion respectueuse ; on me désigna le cabaret où je pourrrais obtenir audience.

Bien que l'aspect du lieu me désillusionnât un peu, je pénétrai dans la salle du fond en tremblant.

Je vis un gros homme, commun, occupé à boire du vin bleu et à jouer au piquet avec

gage, que j'avais eu soin d'emporter, chez la mère de mon ami Polydore, brave et digne femme, qui me fit connaître, pour la première fois de ma vie, les douceurs d'une bonne parole, d'une caresse, d'un sourire.

Elle me soigna bien, et me fit partager avec son fils le peu qu'elle avait.

*
* *

Mon ami Polydore était un bon petit garçon, plus âgé que moi de deux ou trois ans, grand pour son âge, fort, bien pris, avec une figure avenante. Il avait le cœur sur la main.

Je le regardais avec une sorte de respect superstitieux. Figurant à un théâtre, il était pour moi un être à part, un être surnaturel.

Je le trouvais bien bon d'être aussi familier avec moi, d'abaisser sa dignité d'*acteur* jusqu'à faire de moi son camarade !

Quand, de la salle, je le voyais paraître en scène, habillé en oripeaux, mon cœur battait avec force... Que j'aurais voulu avoir cette position !

Le jour où l'on donna un rôle à Polydore

fut un des plus beaux de ma vie. Avec quel orgueil je me vantais, auprès des autres *titis* du boulevard, d'être son ami ! Et comme je les regardais avec supériorité !...

Être l'ami d'un acteur, mais c'est déjà une puissance dans ce petit monde.

*
* *

Cependant la position de Polydore n'était point encore faite. Il venait d'être élevé aux appointements de 20 francs par mois. Je ne pouvais rester à la charge de sa mère, qui était pauvre ; passer mes jours et mes nuits à lire et à réciter des pièces de théâtre, ce n'était pas me créer une position.

Je résolus de me présenter moi-même au directeur du théâtre de Polydore.

Il était absent lorsque j'y fus, tout plein d'une émotion respectueuse ; on me désigna le cabaret où je pourrrais obtenir audience.

Bien que l'aspect du lieu me désillusionnât un peu, je pénétrai dans la salle du fond en tremblant.

Je vis un gros homme, commun, occupé à boire du vin bleu et à jouer au piquet avec

gage, que j'avais eu soin d'emporter, chez la mère de mon ami Polydore, brave et digne femme, qui me fit connaître, pour la première fois de ma vie, les douceurs d'une bonne parole, d'une caresse, d'un sourire.

Elle me soigna bien, et me fit partager avec son fils le peu qu'elle avait.

*
* *

Mon ami Polydore était un bon petit garçon, plus âgé que moi de deux ou trois ans, grand pour son âge, fort, bien pris, avec une figure avenante. Il avait le cœur sur la main.

Je le regardais avec une sorte de respect superstitieux. Figurant à un théâtre, il était pour moi un être à part, un être surnaturel.

Je le trouvais bien bon d'être aussi familier avec moi, d'abaisser sa dignité d'*acteur* jusqu'à faire de moi son camarade !

Quand, de la salle, je le voyais paraître en scène, habillé en oripeaux, mon cœur battait avec force... Que j'aurais voulu avoir cette position !

Le jour où l'on donna un rôle à Polydore

fut un des plus beaux de ma vie. Avec quel orgueil je me vantais, auprès des autres *titis* du boulevard, d'être son ami ! Et comme je les regardais avec supériorité !...

Être l'ami d'un acteur, mais c'est déjà une puissance dans ce petit monde.

*
* *

Cependant la position de Polydore n'était point encore faite. Il venait d'être élevé aux appointements de 20 francs par mois. Je ne pouvais rester à la charge de sa mère, qui était pauvre ; passer mes jours et mes nuits à lire et à réciter des pièces de théâtre, ce n'était pas me créer une position.

Je résolus de me présenter moi-même au directeur du théâtre de Polydore.

Il était absent lorsque j'y fus, tout plein d'une émotion respectueuse ; on me désigna le cabaret où je pourrrais obtenir audience.

Bien que l'aspect du lieu me désillusionnât un peu, je pénétrai dans la salle du fond en tremblant.

Je vis un gros homme, commun, occupé à boire du vin bleu et à jouer au piquet avec

maux, dans les moments les plus pathétiques, tout cela était par nous supporté avec résignation ; car, comme nous ne valions pas mieux que ces *chers amis*, nous ne négligions pas non plus, de notre côté, de leur rendre la *monnaie de leur pièce*, comme on dit vulgairement.

* * *

Il arrivait aussi que Clorinda me faisait des scènes de jalousie, du reste quelquefois justifiées par ma conduite.

Un acteur est exposé à un grand nombre de tentations, auxquelles il est rare qu'il résiste, bien qu'il ne succombe pas à toutes.

Ce sont d'abord les comédiennes, ses camarades, avec qui il est si familier tous les jours ;

Des femmes du monde qui lui écrivent des *billets doux*, et lui donnent de mystérieux rendez-vous ;

Des aspirantes à la carrière théâtrale ;

Des bas-bleus ;

Des femmes galantes ;

Et jusqu'aux ouvreuses de loge, qui s'é-

prennent parfois d'une belle passion romanesque pour l'un de nous.

Les comédiennes donnent à l'acteur du plaisir;

Les femmes du monde, des cadeaux, souvent même de l'argent (l'acteur est généralement peu scrupuleux sur ce point); les autres lui donnent des regrets souvent fort amers.

*
* *

Permettez-moi de placer ici, à ce propos, une aventure de ma jeunesse, qui n'y sera pas déplacée. J'ai déjà raconté cette anecdote à des indiscrets qui l'ont colportée; de là un trait pareil qui court les *anas*.

Il y a bien longtemps; je voyageais avec un homme excessivement bête, et, partant, vaniteux, qui jouait les *pères nobles*.

En passant par une petite ville d'Allemagne, où nous donnâmes quelques représentations, je crus être devenu amoureux de la fille du bourgmestre.

Lorsque je fus forcé de m'éloigner, je promis à la belle enfant de l'épouser après avoir

été faire à *** une ample moisson de bouquets et de pièces d'or.

Il était convenu que je viendrais l'enlever avec l'aide du *père noble* (la famille ne devant pas consentir à la donner à un comédien), et que, en attendant, nous userions amplement du privilége de la poste.

Quelques jours s'écoulèrent, pendant lesquels je n'eus qu'une pensée et qu'un espoir.

Enfin, un jour, j'étais dans la chambre d'une auberge, occupé à donner au *père noble* la réplique d'un rôle qu'il ne pouvait se mettre dans la tête, lorsqu'on me remit une lettre d'*elle*.

Imaginez ce que je devins, lorsque je lus une lettre délicieuse de *la Nouvelle Héloïse*, transcrite et copiée mot à mot sur papier rose et signée de la main de ma maîtresse.

De tous nos sentiments, l'amour est celui qui craint le plus le ridicule. Pour l'éteindre, il suffit de la chose la plus triviale. C'est, par exemple, que la femme se sera montrée aux yeux de son amant en papillotes, ou bien que l'amant se sera affublé d'une

cravate ridicule ou d'un habit coupé d'une façon grotesque.

Aussi cette lettre fut-elle pour moi d'un effet effrayant. Je sentais s'évanouir en moi jusqu'aux plus légères traces de mon ancien amour pour la fille du bourgmestre. J'envoyai chercher la *Nouvelle Héloïse* et je copiai textuellement la réponse que, dans ce roman, l'amant fait à la jeune fille. Après quoi j'expédiai mon épître, et je courus la poste pendant plusieurs jours sans m'arrêter.

Je fus bien cruel envers cette pauvre enfant, dira-t-on. Soit. Mais ne sait-on pas que l'amour n'est que de l'égoïsme?

*
* *

Bien longtemps après, j'étais à Séville. Je ne crois pas, conformément à l'usage des romanciers et des faiseurs de *mémoires*, devoir me livrer ici à une description.

Il n'y a pas sous la voûte des cieux un misérable coin de terre qui n'ait été décrit beaucoup trop souvent par des gens qui l'ont vu, et malheureusement aussi par d'au-

tres qui ne l'ont vu que de loin, en rêve, ou bien du coin de leur feu. Ces derniers, comme de coutume, en ont fait les plus merveilleuses descriptions, et en cela ils ont été conséquents avec eux-mêmes ; car, lorsqu'on est une fois entré dans le domaine de l'imagination, il n'y a pas de raison pour s'arrêter à moitié chemin.

Ceci me rappelle les *Comptes-rendus* de théâtre faits par des journalistes qui n'ont pas assisté à la représentation, et, parmi eux, le gros I***, qui ayant lu sur son journal qu'on donnerait le soir le *Brigand calabrais*, fit paraître le lendemain son article sur cette pièce, bien qu'un accident eût obligé le théâtre à faire relâche.

Je reviens a Séville.

*
* *

J'étais, le lendemain de mon arrivée, au Grand-Théâtre, où je devais débuter huit jours après.

Je me trouvais à côté d'un monsieur qui poussait des soupirs du fond de son cœur; ensuite vinrent des exclamations entrecou

pées dont je ne pouvais saisir le sens.

Je crus d'abord le brave homme atteint de la goutte ou de toute autre douleur aiguë.

Pendant un entr'acte, ses soupirs parurent se calmer. Mais lorsque le rideau se releva et que la première actrice parut sur la scène, les yeux de mon voisin se portèrent dans cette direction, et, au milieu de l'accompagnement qui m'avait précédemment inspiré des craintes pour sa santé, je pus entendre ces mots sortir de sa bouche ouverte de manière à lui servir à la fois de deux oreilles :

— Divine! divine!

On jouait une vieille comédie espagnole aussi ridicule que bien des modernes comédies françaises, et dans laquelle l'actrice parlait ainsi à son amant :

— *Viens donc, mon José; ne vois-tu pas que les bras de Zarina sont ouverts pour te recevoir, et que je frissonne d'amour à ton approche?*

Mais l'acteur chargé du rôle de José ne bougeait pas, et Zarina renouvelait en vain ses supplications.

— Marche donc, butor, disait à demi-voix mon voisin ; puis il reprenait son refrain :

— Divine ! divine !

— Il me paraît que votre divinité louche un peu, lui dis-je, avec le ton aigre et malveillant du comédien parlant d'un camarade.

— Vous avez tort, me répondit-il. Il est vrai qu'il y a des gens qui disent comme vous ; mais ce sont en partie des envieux. Ce que vous venez de dire est presque un blasphème ; car les yeux de Florinda sont beaux comme deux étoiles ! ! !

La conclusion de cette phrase me parut si burlesque, que je fus tenté de lui demander s'il n'aurait pas marché dans la journée sur le pied d'un poète. Je protestai de mon respect profond, ainsi que de mon admiration pour toute la personne de Florinda, y compris ses yeux.

*
* *

Mon voisin était un homme épais et lourd ; sa figure et sa personne étaient empreintes d'une certaine raideur et d'une sé-

vérité qui dénotaient une vie passée auprès d'un comptoir et dans les tracas du commerce.

Qu'avait à faire l'enthousiasme sur cette figure, qui depuis longtemps ne s'était émue que sous l'influence de calculs bien ou mal combinés?

A coup sûr, cet homme-là avait fait sa fortune; son air content de lui-même le disait assez; et puis il sortait d'un bon dîner, à en juger par son activité à promener sa langue dans tous les coins de sa bouche en manière de cure-dents. J'en suis encore à m'expliquer comment il avait pu faire pour se prendre d'une si poétique passion pour l'actrice Florinda.

Dans cette passion, toutefois, il n'y avait rien qui ne fût conforme au caractère épais du marchand enrichi. En voyant la magique actrice (car, à vrai dire, elle était admirable lorsqu'elle ployait sous la passion) il lui semblait digérer une succulente *olla podrida.*

C'était tout, j'imagine.

Et puis, il faut faire la part de l'ostenta-

tation. Celui qui n'a manié dans toute sa vie que de l'or ou des billets de banque, et qui a été assez *heureux* pour en voir la plus grande partie lui rester dans les mains, veut savoir manier aussi la plume ou le pinceau ; — alors on fait faire son portrait par le peintre à la mode, et l'on est dit *protecteur des arts ;* — on achète des livres que l'on ne lit pas, mais que l'on montre, d'autant qu'ils sont magnifiquement reliés, aux visiteurs qui viennent admirer vos salons, et vos visiteurs, qui mangent votre dîner, ont l'air de croire que vous avez en effet logé une bonne partie de vos livres dans votre tête.

Ensuite on loue une loge ou une stalle au théâtre, et l'on s'éprend d'une admiration exclusive pour le chanteur ou la *prima dona* à la mode.

On crie *bravo* ou *brava* ou *bravi*, moyennant quoi l'on passe pour un protecteur éclairé des artistes, et l'on a la chance d'entrer à l'Académie des Beaux-Arts.

*
* *

Je ne pense pas toutefois que mon homme portât ses vues jusqu'à l'Académie.

Nous causions longuement pendant les entr'actes; mais, au premier coup d'archet, la phrase commencée restait en l'air sans conclusion; il aurait été désolé de ne pas prendre du théâtre pour son argent.

Ce fut dans l'intervalle de deux pièces qu'il m'apprit que Florinda recevait tous les soirs chez elle l'élite des hommes de Séville, peintres, poètes, musiciens, gens titrés, gens riches.

Le soir même, un auteur dramatique, que je pus voir dans une loge, devait faire lecture de quelques vers.

*
* *

Notre homme avait ses entrées dans le *Sanctum sanctorum* de la déesse, et m'offrit de m'y introduire. J'acceptai avec plaisir, comptant assister à une comédie vivante, ce qui arriva effectivement, mais ne m'attendant pas à la voir suivie d'un drame.

Voici une pensée dont tous les comédiens,

ceux de la vie sociale et politique, comme ceux du théâtre, peuvent attester la vérité : on se fait bien souvent, d'après les apparences, une idée fausse des hommes et des choses, et l'on ne doute jamais assez. Les fleurs et la gaze cachent souvent des cœurs malades et brisés !... Les yeux qui brillent dans une fête ne brillent pas toujours de plaisir, mais quelquefois de fièvre; et bien des rires sont sans gaieté, et viennent expirer tristement sur les lèvres !...

* * *

Après le spectacle, nous sortîmes ensemble et nous entrâmes dans un café, où mon homme parla longuement de la pièce et de l'actrice avec un nouveau venu, qui me parut être aussi un initié.

Comme il y avait à côté d'eux des gens qui pouvaient les entendre, ils eurent soin de répéter assez souvent qu'ils allaient achever leur soirée chez Florinda.

Lorsqu'ils jugèrent que leurs voisins étaient suffisamment instruits de la chose, et que l'heure de se présenter était venue, nous partîmes.

Quand nous entrâmes dans le salon de Florinda, personne ne parut prendre garde à nous.

Le salon était presque plein.

Parmi les membres de l'assemblée, il y en avait de blottis sur des divans, d'autres dans des fauteuils.

Entre ces derniers, je remarquai un homme très élégamment vêtu et très gros, qui gonflait sa bouche et en faisait un soufflet perpétuel, en battant du tambour sur son ventre avec ses doigts, — lorsqu'il n'était pas occupé à agiter ses breloques.

Je m'aperçus aussi qu'il se permettait avec tout le monde de très grandes libertés. Je demandai à mon introducteur ce que c'était que ce personnage.

— C'est le banquier Moralès, me dit-il à demi-voix, en mettant un doigt sur sa bouche d'un air mystérieux.

*
* *

Tout ce monde causait par groupes séparés, sans paraître faire aucunement attention à tout ce qui pouvait se passer dans les au-

tres parties du salon. On me montra le poète qui devait lire des vers. Il était debout, appuyé contre l'angle d'un divan, sur lequel était étendue Florinda, avec qui il causait à voix basse, tout en jetant, de temps à autre, des regards de profond mépris sur un petit vieillard accroupi sur un tabouret aux pieds de l'actrice.

Je remarquai plusieurs autres vieillards dans le salon, où il y avait des gens de tout âge : — de candides jeunes gens, qui entraient dans la vie avec de l'amour et de la poésie plein le cœur; des hommes mûrs, qui étaient venus là comme ils auraient été ailleurs; et puis des vieillards; et, parmi ces derniers, bon nombre de ceux dont les regards aussi indécents que les paroles inspirent le mépris de leurs cheveux blancs.

Celui qui était accroupi sur le tabouret était un vieux chanteur d'opéra-comique. Il pinçait de la guitare, et chantait une chanson assez innocente, dans laquelle il s'obstinait à vouloir trouver des mots à double sens, sur lesquels il appuyait d'une manière significative.

Mais il avait beau faire et se démener, les paroles de son air restaient toujours ce qu'elles étaient, c'est-à-dire les paroles les plus innocentes du monde, incapables de prêter au moindre calembour grivois. Le vieillard en était pour ses sourires exagérés, qui donnaient à sa figure une certaine ressemblance avec la face grimaçante d'un cadavre.

Il chantait d'une voix grêle et chevrotante, interrompue fréquemment par des accès de toux.

Quand il eut fini, il posa sa guitare, et s'alla mêler à un groupe composé de vieillards comme lui, qui parurent le féliciter.

***

Pendant ce temps, Florinda causait toujours avec le poète ; il me fut alors donné de l'examiner attentivement à la lueur mystérieuse d'une lampe magnifique qui ne répandait qu'un demi-jour.

Florinda me parut avoir de bonnes raisons pour se contenter de cette demi-teinte, car au premier coup d'œil, je jugeai qu'elle devait être excessivement fardée. (On dit *ma-*

quillée dans le *demi-monde* et au théâtre; de même que, dans le *monde-cheval*, on dit *maquignonner* pour *parer* un cheval, et même le peindre et lui donner une ardeur factice, afin de le bien vendre.)

Mais à mesure que je la considérais avec attention, je sentais mon cœur d'artiste se serrer, car je devinais, en connaisseur fort de sa propre expérience, de la souffrance et de la pâleur, sous le rouge qui couvrait ses joues.

Et puis, il me revenait aussi des souvenirs vagues, comme ceux qui vous poursuivent après un rêve. J'étais à peu près sûr d'avoir vu quelque part une figure semblable à celle-là, et à cette figure se rattachait certainement une portion de ma vie, c'est-à-dire quelqu'une de mes joies ou de mes douleurs passées. Mais plus je m'efforçais, moins il m'était possible de dégager ce souvenir des vapeurs dans lesquelles il flottait confondu.

Pendant que j'en étais là, il se fit un mouvement dans le salon; on s'approcha du divan sur lequel était étendu Florinda, et le

poète se mit en devoir de lire ses vers, tel Méry aux pieds de Rachel.

Autant que je puis m'en rappeler, c'était une pièce en l'honneur de la déesse du lieu. Il y était parlé beaucoup des champs, des ruisseaux, des étoiles et de la lune. Ensuite le poète compara Florinda au soleil qui dore le matin les sommets de la sierra.

Ici il se trouva interrompu par un accès de toux qui prit au petit vieillard, lequel s'était de nouveau accroupi sur le tabouret.

Le poète, furieux de cette interruption, promena des yeux hagards sur l'auditoire. Ensuite il reprit sa lecture avec tant d'action que le papier sur lequel il lisait, se brisa bientôt dans ses doigts.

La chaleur de ce débit parut faire grand plaisir au banquier Moralès, qui, dans sa satisfaction, se reprit à jouer du tambour sur son ventre ; — il ne tarda pas néanmoins à s'endormir profondément.

J'examinais avec curiosité Florinda pour voir quel effet produisaient sur elle les sottises et les extravagances du poète. Sa figure froide et immobile semblait morte à toute

émotion, et il fallait une grande attention pour saisir au passage le sourire méprisant et ironique qui, de temps en temps, venait contracter légèrement ses lèvres.

Mais toute chose a sa fin en ce monde, et malgré le plaisir que chacun avait l'air de prendre à cette lecture, ce fut avec une grande satisfaction que l'on vit le poète s'incliner devant Florinda, et puis passer sa main dans ses cheveux et s'essuyer le front.

*
* *

Pour ma part, tout cela ne m'avait que médiocrement amusé, et ce fut sans regret que je suivis la foule qui désertait le salon.

Je cherchai des yeux mon introducteur pour lui demander la solution de certains problèmes qui m'avaient intrigué quelque peu, surtout la personne épaisse de Moralès et les libertés que je l'avais vu se permettre. Après d'inutiles recherches, je parvins à le découvrir dans un coin, occupé à féliciter énergiquement le poète, et l'embrassant même, à ce qu'il me parut. Ce dernier se laissait faire avec un air d'apparente modes-

tie. Je jugeai, dans mon intérêt, ne pas devoir aller me mettre en tiers.

*
* *

Le salon rentrait peu à peu dans une demi-obscurité, et, avant de le quitter, j'y voulus jeter un dernier regard; car je me doutais qu'il se jouait là une comédie plus vraie que celle du théâtre.

Dans ce dernier coup d'œil, mon regard rencontra celui de Florinda; soit illusion, soit réalité, j'y crus voir un désir, même une prière, et les derniers des autres visiteurs avaient déjà disparu de la galerie que j'étais encore à la même place, cherchant l'interprétation de ce regard qui avait de nouveau remué tous mes souvenirs.

Il vint un domestique qui ferma les portes, et je me trouvai seul dans le salon avec Florinda, qui me dit en s'avançant vers moi :

— Il paraît que vous avez de la peine à reconnaître vos anciens amis. Pour moi, il m'avait suffi de vous voir ce soir au théâtre. N'y a-t-il donc que les femmes pour avoir la mémoire du cœur?...

Alors ce souvenir vague que j'avais à la fois dans le cœur et dans la tête se dessina clairement ; et dans la pauvre femme qui était devant moi, sur le divan, je vis la fille du bourgmestre d'Allemagne.

— Ne parlons jamais du passé, me dit-elle ; ne me demandez pas comment il se fait que je me trouve aujourd'hui reine du théâtre dans une grande ville d'Espagne, moi que vous avez laissée une fille sotte et niaise dans un petit village d'Allemagne. Dans mon récit il y aurait trop de récriminations pour le passé ; et après la sottise de faire une faute, il n'est pas, que je sache, de chose plus stupide que des plaintes et des lamentations sur les conséquences qui en sont résultées.

Je ne vous dirai donc rien ; — ou bien, si vous voulez absolument connaître mon histoire, changeons les rôles, supposez-moi séduisant un riche seigneur au lieu d'être séduite par lui, et l'emmenant dans ma voiture resplendissante de satin et de dorures. Supposez la froideur après l'amour, l'abandon après la froideur, et après l'abandon la mi-

sère, et pour me sauver de la misère... Mais je lis ici une question dans vos yeux, une question brève, énergique et sombre comme votre caractère :

— Pourquoi n'as-tu pas eu alors le courage de mourir? — J'y répondrai plus tard ; maintenant, qu'il vous suffise de savoir que je suis devenue Florinda, l'actrice à la mode, l'actrice bien-aimée du public qui m'applaudit et me caresse jusqu'à ce qu'il me siffle et me brise comme un jouet mis au rebut. Je suis reine, et j'ai ma cour sur les planches de mon théâtre et sur le parquet de mon salon. J'ai un nom, des regards, des sourires, une voix et un visage de théâtre, un visage de plâtre et de fard. Au sortir de jouer la comédie dehors, je la joue encore chez moi ; vous avez vu, il n'y a pas une heure, tous ces misérables ici rassemblés, dans ce salon ; nous avons joué, tous ensemble, une bien triste pièce, n'est-ce pas? Mais *c'est à mon bénéfice;* et, si vous me voyez encore devant vous barbouillée de rouge et de céruse, c'est qu'il me reste ce soir un dernier acte à jouer.

En ce moment, on gratta légèrement à la porte.

— Entrez là, me dit-elle en me poussant dans un petit cabinet dont elle referma ensuite la porte sur moi ; j'exige votre parole d'honneur que vous ne ferez aucun bruit, et que vous ne me trahirez en aucune manière.

*
* *

Je demeurai un instant tout étourdi de ce qui venait de se passer ; j'appliquai ensuite mon œil entre une fente de la porte, et voici ce que je vis :

*
* *

Le banquier Moralès parut à l'entrée du salon, et essaya diverses poses avant d'en trouver une qui lui parût convenable pour faire un salut gracieux.

— Mon maître de danse est un polisson, dit-il comme le bourgeois-gentilhomme de Molière ; depuis deux mois il n'a pas encore pu m'apprendre une révérence convenable : il me faudra le casser aux gages.

Puis il se tourna vers la porte en criant à tue-tête

— Avanceras-tu, faquin ?

Je portai mes yeux dans cette direction, et j'aperçus une petite masse noire qui ne bougeait nullement.

Sur ce, le banquier s'avança vers la masse noire, et revint au milieu du salon en tirant par l'oreille un petit négrillon tout habillé de velours noir et chamarré de rubans. Après quoi il reprit :

— Hue ! marche donc, espèce de mal blanchi ! — C'est demain votre fête, madame, et je viens ce soir vous présenter mon bouquet. Voilà qui est galant, n'est-ce pas ? Voici donc ce négrillon, d'abord. — Salue, faquin ; incline-toi devant la reine de Séville, qui va être désormais ta seule maîtresse. — Je vous disais donc que je vous offrais mon bouquet dont voilà la première fleur. Une plaisante fleur que ce drôle, n'est-il pas vrai ? une fleur noire. Vous n'aviez jamais vu de fleur noire, je gage. Cela sera d'un effet charmant derrière votre voiture. Je ne l'ai pas encore baptisé. Vous lui donnerez tel nom que vous

voudrez; Dick, par exemple, ou bien Tom, ou bien encore Vendredi, comme le nègre de Robinson; avez-vous lu *Robinson*, madame? c'est délicieux, cela m'a fort réjoui. J'en ai lu quelques pages un jour que j'avais trop dîné, ce qui m'avait donné le *spleen* comme à un véritable Anglais. Ce qui me divertit le plus, c'était le langage de Vendredi : — ***Maître, moi vouloir... — Maître, moi dire... — Maître, moi faire...***

— Voyons, continua-t-il, s'adressant au petit nègre et riant à chacune de ses plaisanteries : Toi être le domestique à madame qui être là. — Toi pas comprendre? réponds.

— Ne tourmentez donc pas ainsi ce pauvre enfant, dit Florinda.

— Laissez, laissez, madame, reprit le banquier.

Puis il dit à l'enfant :

— Voyons, parleras-tu?

— ***Yes, yes, milord***, fit le petit nègre en roulant des yeux effarés autour de lui.

— Ah! voilà qui est délicieux, s'écria Moralès; il me prend pour un milord à présent. Tous les nègres savent l'anglais, — ***yes, yes.***

— Lorsque vous vous ennuierez, vous ferez parler cette espèce de bouledogue, il vous divertira. Un négrier de mes amis me l'a envoyé de Cadix; il me coûte 300 écus. — Allons, hue! à genoux, petit marsouin, et qu'il te souvienne de ta leçon.

L'enfant s'agenouilla devant Florinda, et lui présenta un portrait et un portefeuille.

— Voilà mon portrait, continua Moralès qui s'était chargé de donner les explications nécessaires; il est entouré de brillants pour une assez grande valeur. La peinture n'en est pas de Torillo, le peintre à la mode, que l'on dit un grand peintre, quoique je ne comprenne pas trop comment ils peuvent être plus grands les uns que les autres; car que font-ils tous autre chose sinon broyer du blanc sur du noir et du rouge sur du bleu. Néanmoins, je me serais adressé à ce Torillo, si l'on ne m'avait dit que c'est un fat ridicule qui prend des airs de supériorité avec tout le monde. Est-ce qu'il ne s'avisa pas de me rire au nez un jour que je parlais politique?... Je me suis donc adressé pour cette peinture a celui qui a peint l'enseigne de ma

maison de commerce : ***Moralès et Cᵉ***. Il m'a assuré que c'était aussi bien que l'aurait pu faire Torillo. Au reste, le bleu et le vert vous importent assez peu, je suppose. Quant aux diamants qui entourent cette miniature, ils valent bien dix mille écus.

Voici maintenant un portefeuille qui contient des billets de banque.

*
* *

Je vous ferai grâce du reste de la harangue de Moralès qui, sans faire nullement attention au petit nègre, s'assit sur le divan à côté de Florinda.

Dans cette position familière, il lui dit une foule de choses qu'il tâcha de rendre tendres.

J'eus alors le mot de l'énigme qui m'avait préoccupé à son sujet, et dont, à vrai dire, je me doutais un peu. Il était évident que Moralès, dans le boudoir de sa divinité, était chez lui, et ainsi se trouva expliqué bon nombre de ses impertinences.

— Chère mignonne, *cara mia*, lui dit-il en manière de péroraison, ne trouves-tu pas

que je fais bien les choses? Ou bien, désires-tu que je mette un billet de plus dans le portefeuille, même deux, même trois? Parle, voyons, veux-tu?... Tu vois, chère petite, combien je t'aime!

*
* *

Lorsque Moralès eut été congédié, je dis à Florinda :

— Je vous suppose trop d'esprit pour aimer ce Moralès; mais il me paraît que le banquier ne vous déplaît pas.

— Libre à vous de me poursuivre de vos sarcasmes, me répondit-elle; je ne vous demanderai pas grâce. Peut-être me les épargnerez-vous, néanmoins, lorsque vous serez instruit d'un mystère dont jusqu'ici vous ne vous doutez aucunement.

Voulez-vous m'accompagner dans une course que j'ai à faire en ville? Venez avez moi, je vous en prie; vous trouverez dans le lieu où nous irons de quoi satisfaire amplement votre curiosité; et pour moi, j'y trouverai le plaisir de vous confier un secret dont je serai plus heureuse en le partageant avec vous... Attendez-moi là un instant.

∴

Quand elle revint, dans une toilette fort simple, dépouillée de tous ses oripeaux, les joues pâles et amaigries, et dont le rouge avait été enlevé :

— Maintenant, lui dis-je, vous ressemblez beaucoup à la petite Allemande, avec laquelle j'allais voir le Rhin, la nuit, au clair de la lune.

J'eus regret d'avoir lancé ces paroles; car je vis sa figure se bouleverser à ce souvenir. Elle chancelait : je la soutins dans mes bras.

— Vous m'aviez promis, me dit-elle avec une émotion qui déborda en sanglots lorsqu'elle vint à parler de l'Allemagne, sa patrie, vous m'aviez promis de ne me parler en rien du passé! Votre cœur est bon, mon ami; mais vos paroles sont souvent bien dures, et pénètrent plus avant que vous ne l'auriez voulu. A Séville, qui est bien la plus belle ville du monde, je me meurs d'ennui, et je rêve quelquefois de notre belle et rude nature du Nord. Que voulez-vous? J'ai le mal du pays; vous ne pouvez comprendre

cela, vous qui courez sans cesse le monde, parce que vous n'avez pas d'autre patrie; vous qui jouez aujourd'hui à Séville, comme vous jouerez peut-être dans un mois à Madrid, et dans deux à Paris ou à Londres... Oh! mon Allemagne! mon Allemagne! mon pauvre petit village et les vertes prairies qui bordent le Rhin, où j'allais, tout enfant, danser et cueillir des fleurs!...

Que pouvais-je lui dire? J'écoutais en silence les sanglots qui retentissaient dans mon cœur; mais cet état dura peu. Comme honteuse d'avoir laissé surprendre cette maladie de son âme, car la douleur a aussi sa pudeur, elle se releva calme et froide, et me dit en me tendant la main :

— Venez-vous?

*
* *

Nous sortîmes sans bruit, et passâmes par un assez grand nombre de rues obscures et détournées.

Ma conductrice s'arrêta enfin devant une petite porte pratiquée dans un mur à peine assez large pour donner passage à une per-

émotion, et il fallait une grande attention pour saisir au passage le sourire méprisant et ironique qui, de temps en temps, venait contracter légèrement ses lèvres.

Mais toute chose a sa fin en ce monde, et malgré le plaisir que chacun avait l'air de prendre à cette lecture, ce fut avec une grande satisfaction que l'on vit le poète s'incliner devant Florinda, et puis passer sa main dans ses cheveux et s'essuyer le front.

*
* *

Pour ma part, tout cela ne m'avait que médiocrement amusé, et ce fut sans regret que je suivis la foule qui désertait le salon.

Je cherchai des yeux mon introducteur pour lui demander la solution de certains problèmes qui m'avaient intrigué quelque peu, surtout la personne épaisse de Moralès et les libertés que je l'avais vu se permettre. Après d'inutiles recherches, je parvins à le découvrir dans un coin, occupé à féliciter énergiquement le poète, et l'embrassant même, à ce qu'il me parut. Ce dernier se laissait faire avec un air d'apparente modes-

tie. Je jugeai, dans mon intérêt, ne pas devoir aller me mettre en tiers.

*
* *

Le salon rentrait peu à peu dans une demi-obscurité, et, avant de le quitter, j'y voulus jeter un dernier regard; car je me doutais qu'il se jouait là une comédie plus vraie que celle du théâtre.

Dans ce dernier coup d'œil, mon regard rencontra celui de Florinda; soit illusion, soit réalité, j'y crus voir un désir, même une prière, et les derniers des autres visiteurs avaient déjà disparu de la galerie que j'étais encore à la même place, cherchant l'interprétation de ce regard qui avait de nouveau remué tous mes souvenirs.

Il vint un domestique qui ferma les portes, et je me trouvai seul dans le salon avec Florinda, qui me dit en s'avançant vers moi :

— Il paraît que vous avez de la peine à reconnaître vos anciens amis. Pour moi, il m'avait suffi de vous voir ce soir au théâtre. N'y a-t-il donc que les femmes pour avoir la mémoire du cœur?...

émotion, et il fallait une grande attention pour saisir au passage le sourire méprisant et ironique qui, de temps en temps, venait contracter légèrement ses lèvres.

Mais toute chose a sa fin en ce monde, et malgré le plaisir que chacun avait l'air de prendre à cette lecture, ce fut avec une grande satisfaction que l'on vit le poète s'incliner devant Florinda, et puis passer sa main dans ses cheveux et s'essuyer le front.

*
* *

Pour ma part, tout cela ne m'avait que médiocrement amusé, et ce fut sans regret que je suivis la foule qui désertait le salon.

Je cherchai des yeux mon introducteur pour lui demander la solution de certains problèmes qui m'avaient intrigué quelque peu, surtout la personne épaisse de Moralès et les libertés que je l'avais vu se permettre. Après d'inutiles recherches, je parvins à le découvrir dans un coin, occupé à féliciter énergiquement le poète, et l'embrassant même, à ce qu'il me parut. Ce dernier se laissait faire avec un air d'apparente modes-

tie. Je jugeai, dans mon intérêt, ne pas devoir aller me mettre en tiers.

* * *

Le salon rentrait peu à peu dans une demi-obscurité, et, avant de le quitter, j'y voulus jeter un dernier regard; car je me doutais qu'il se jouait là une comédie plus vraie que celle du théâtre.

Dans ce dernier coup d'œil, mon regard rencontra celui de Florinda; soit illusion, soit réalité, j'y crus voir un désir, même une prière, et les derniers des autres visiteurs avaient déjà disparu de la galerie que j'étais encore à la même place, cherchant l'interprétation de ce regard qui avait de nouveau remué tous mes souvenirs.

Il vint un domestique qui ferma les portes, et je me trouvai seul dans le salon avec Florinda, qui me dit en s'avançant vers moi :

— Il paraît que vous avez de la peine à reconnaître vos anciens amis. Pour moi, il m'avait suffi de vous voir ce soir au théâtre. N'y a-t-il donc que les femmes pour avoir la mémoire du cœur?...

émotion, et il fallait une grande attention pour saisir au passage le sourire méprisant et ironique qui, de temps en temps, venait contracter légèrement ses lèvres.

Mais toute chose a sa fin en ce monde, et malgré le plaisir que chacun avait l'air de prendre à cette lecture, ce fut avec une grande satisfaction que l'on vit le poète s'incliner devant Florinda, et puis passer sa main dans scs cheveux ct s'essuyer le front.

***

Pour ma part, tout cela ne m'avait quc médiocrement amusé, et ce fut sans regret que je suivis la foule qui désertait le salon.

Je cherchai des yeux mon introducteur pour lui demander la solution de certains problèmes qui m'avaient intrigué quelque peu, surtout la personne épaisse de Moralès et les libertés que je l'avais vu se permettre. Après d'inutiles recherches, je parvins à le découvrir dans un coin, occupé à féliciter énergiquement le poète, et l'embrassant même, à ce qu'il me parut. Ce dernier se laissait faire avec un air d'apparente modes-

tie. Je jugeai, dans mon intérêt, ne pas devoir aller me mettre en tiers.

*
* *

Le salon rentrait peu à peu dans une demi-obscurité, et, avant de le quitter, j'y voulus jeter un dernier regard ; car je me doutais qu'il se jouait là une comédie plus vraie que celle du théâtre.

Dans ce dernier coup d'œil, mon regard rencontra celui de Florinda ; soit illusion, soit réalité, j'y crus voir un désir, même une prière, et les derniers des autres visiteurs avaient déjà disparu de la galerie que j'étais encore à la même place, cherchant l'interprétation de ce regard qui avait de nouveau remué tous mes souvenirs.

Il vint un domestique qui ferma les portes, et je me trouvai seul dans le salon avec Florinda, qui me dit en s'avançant vers moi :

— Il paraît que vous avez de la peine à reconnaître vos anciens amis. Pour moi, il m'avait suffi de vous voir ce soir au théâtre. N'y a-t-il donc que les femmes pour avoir la mémoire du cœur ?...

des premiers, et j'y ai réussi. Ainsi, Luigi, vous partirez bientôt; vous retournerez à Paris. Là, vous aurez tout le temps de vous choisir une carrière et de la suivre.

— Et vous, ma mère? demanda le jeune homme.

— Moi, fit l'actrice, je partirai aussi pour un pays où vous me suivrez plus tard.

— Sera-ce bientôt?

— Je l'ignore; peut-être devrais-je le souhaiter; mais je vous reverrai encore quelquefois avant votre départ, dont je ne fixe pas aujourd'hui l'époque. Venez, maintenant, que je vous embrasse une dernière fois ce soir.

En parlant ainsi, elle attira Luigi qui, dans ce moment, laissa échapper de son sein un petit médaillon. Florinda le ramassa; mais, à peine l'eut-elle regardé, qu'elle poussa un cri d'étonnement, et devint pâle comme la mort sous son masque.

— D'où avez-vous tiré ce portrait? dit-elle à son fils.

Luigi, un instant troublé, répondit avec assurance:

— C'est un portrait que j'ai fait de mémoire. C'est celui de la femme que j'aime le plus au monde, après vous, ma mère.

Florinda ne répondit rien ; alors Luigi reprit :

— Si vous saviez, ma mère, comme je suis enivré de la voir et de l'entendre tous les soirs ! Il n'est pas que vous ne l'ayez vue, vous aussi, quelquefois au théâtre. Dites, ma mère, celle qui sait exprimer si bien la passion ne doit-elle pas la ressentir de même?

Et, après avoir exprimé cette erreur, commune à tous ceux qui n'ont pas pratiqué le théâtre, il ajouta :

— N'est-il pas vrai que l'on peut aimer Florinda?

Celle-ci, brisée de cette révélation, lui dit :

— Vous partirez dans huit jours, Luigi ; mais, d'ici là, promettez-moi que vous ne chercherez nullement à vous rapprocher de la femme que vous aimez.

Elle obtint cette promesse avec bien de la peine.

Ensuite, nous nous en retournâmes aussi mystérieusement que nous étions venus.

*
* *

Quelques personnes s'étonneront que Luigi n'ait pas reconnu Florinda à la voix. Mais les gens qui connaissent les acteurs savent que rien ne ressemble moins à leur voix naturelle que leur voix de théâtre. Celle-ci est toujours plus enflée, plus haute.

L'acteur se fait, sur les planches, un organe tout particulier.

*
* *

Florinda paraissait fort agitée, et prononçait de temps en temps quelques mots entrecoupés.

Quand nous nous trouvâmes seuls chez elle, je lui demandai l'explication de certaines paroles qui m'avaient frappé pendant son entretien avec Luigi.

— D'ici à huit jours, me dit-elle, j'aurai toute ma fortune en portefeuille. Cette fortune, je l'ai acquise d'une manière infâme, en me vendant à l'un, à l'autre, au premier venu, à tout le monde; enfin, à qui a voulu

de moi. Vous dire pourquoi j'en ai agi ainsi, serait au moins inutile, vous devez le savoir, je l'ai dit à Luigi et vous l'avez entendu. Dans une dernière visite, je lui remettrai moi-même ce portefeuille; ensuite, je rentrerai chez moi et je briserai pour jamais les liens qui me rattachent à une vie qui ne pourrait plus que peser sur lui et sur moi.

— Est-il donc indispensable que vous mouriez? lui demandai-je, effrayé de cette déclaration.

— Comme c'est vous que je choisis pour exécuter mes dernières volontés, continua-t-elle sans paraître avoir entendu mon interruption, — et j'espère que vous ne me refuserez pas cette dernière grâce en souvenir de notre ancienne amitié, — vous irez vous-même prendre Luigi et vous l'amènerez au pied de mon lit, pour qu'il me pardonne ma vie, et qu'il prie Dieu de me pardonner ma mort.

Je vous déclare maintenant que je ne veux ni suivre ni même écouter aucun autre avis là-dessus. La révélation que le hasard m'a procurée aujourd'hui de l'amour de Luigi,

n'est-elle pas un conseil d'en hâter l'exécution? Il faut donc que je dise un éternel adieu à la vie. Je sais bien que vous me direz que mon fils me pardonnerait, que nous pourrions aller vivre tous deux au delà des mers... Illusions et folies que tout cela! Ce soir, ou demain peut-être, le passé reparaîtrait, et Luigi se dirait en me regardant :

— Mais cette femme que j'appelle ma mère, ce n'est autre chose que cette courtisane dont l'impudeur a scandalisé le monde. Arrière donc, madame, vous n'êtes pas ma mère!...

Et puis, de quel droit irai-je attacher ma vie flétrie et souillée à la jeunesse pure et calme de cet enfant?... Tout le monde, d'ailleurs, ignore ce secret, et demain il pourrait courir par la ville et retomber sur Luigi. Et chacun se croirait en droit de lui dire :

— Ce beau cheval que vous montez, mon jeune monsieur, c'est moi qui en ai donné la valeur à votre mère, un soir qu'elle me vendit un de ses regards ; ces bijoux dont vous vous parez ont payé quelques mots d'amour,

et cet or, que vous dépensez si généreusement, il a soldé ses caresses...

Mourons donc, puisqu'il n'y a que la tombe qui sache garder un secret. Si ma mort est un crime, je dois expier par ce crime le tort plus grand d'avoir donné la vie à Luigi.

Maintenant, laissez-moi, car j'ai besoin d'être seule et de prier Dieu.

*
* *

Quelques jours s'écoulèrent, pendant lesquels Florinda se montra assez calme, et ne me dit pas un mot sur ce qui s'était passé.

Je commençais à espérer qu'elle faiblirait dans l'exécution de son dessein, lorsque le hasard me rendit témoin d'un événement qui, d'après mes prévisions, devait tout précipiter.

Étant au théâtre, un soir, je remarquai un groupe assez animé au balcon ; je m'en approchai, et j'aperçus Luigi et Moralès qui parlaient vivement :

— Je vous ferai observer, disait Moralès, que vos paroles sont au moins impertinentes, attendu que cette femme m'appartient corps et âme, d'autant que j'ai assez payé pour cela !

— Je voudrais bien savoir qui vous êtes? dit Luigi.

— Je suis le banquier Moralès, jeune homme, reprit-il avec un gros rire, et je possède plus de millions que vous ne comptez d'années.

— Il est fâcheux, reprit froidement Luigi, qu'avec de pareilles qualités vous ne soyez qu'un sot.

Moralès riposta par un soufflet. On se jeta entre eux, et un duel fut convenu pour le lendemain.

Tout cela se passa sans trop de bruit, comme il convient entre gens de bonne compagnie.

*
* *

Je voulais à toute force empêcher ce duel, et je ne vis que Florinda qui eût ce pouvoir.

Je courus chez elle au sortir du théâtre, elle était absente.

*
* *

Après une nuit pendant laquelle je ne pus fermer l'œil, je me levai au point du jour, et je sortis de la ville.

J'aperçus dans un petit sentier, entre les arbres, une troupe d'hommes et de femmes,

et, parmi ces dernières, Florinda, qui me cria, du plus loin qu'elle m'aperçut :

— Venez ! venez !

— Qu'avez-vous donc? me dit-elle lorsqu'elle remarqua mon air sombre.

Quant à moi, je venais de reconnaître, tout près de nous, un petit bois où se vidaient d'ordinaire les affaires du genre de celle qui m'occupait.

Une femme se détacha du groupe, et vint à Florinda avec une fleur dans les mains :

— Voilà une fleur qui s'appelle *wergis-mein-nicht*, ce qui veut dire : *souviens-toi de moi*. Je te la donne, ajouta-t-elle avec cette gaieté folâtre qui s'empare de nous sans motif, lorsque nous assistons à une belle matinée d'été, — je te la donne pour qu'il te souvienne de Violetta.

Comme elle parlait encore, une double détonation se fit entendre dans le petit bois. Chacun tressaillit, et l'on n'avait pas encore eu le temps de former des conjectures, que Luigi passa près de nous, très pâle, et accompagné de ses deux témoins.

A sa vue, Florinda poussa un cri, et voulut se précipiter vers lui.

Je la retins.

Elle reprit alors son empire sur elle-même, et me dit à voix basse :

— Je vous rends grâce ; sans vous, tout était perdu.

Pour Luigi, quand il se trouva en face de sa mère, il s'arrêta, et la regardant fixement :

— Je viens de tuer un homme à cause de vous, lui dit-il ; je crois donc pouvoir vous prier de m'attendre chez vous ce soir.

— A ce soir, puisque vous le voulez, dit Florinda.

*
* *

Cette journée pesa sur moi d'une manière accablante.

Le soir venu, je me rendis chez Florinda, comme il avait été convenu entre nous.

Nous eûmes ensemble un assez long entretien, qui me dévoila, dans l'âme de cette femme, une fraîcheur virginale.

Était-ce l'approche de la mort qui la faisait ainsi vibrer délicieusement?...

La nuit vint ; Florinda m'avoua qu'elle avait bu un poison subtil, contre lequel on ne connaissait aucun antidote, et me pria d'aller chercher Luigi.

A ces mots, un frisson horrible me par-

courut le corps et me ramena à notre situation, que j'avais oubliée.

Elle me tendit la main, et me donna la fleur de *wergis-mein-nicht* que lui avait donnée le matin Violetta.

— Vous me reverrez, me dit-elle, mais mes yeux seront fermés lorsque vous rentrerez dans cette chambre. Gardez donc cette fleur en souvenir de *la petite Allemande avec laquelle vous alliez voir le Rhin, la nuit, au clair de la lune.*

Je sortis et me dirigeai vers la demeure de Luigi.

— Vous avez demandé à voir Florinda, lui dis-je, suivez-moi; vous verrez en même temps votre mère.

— Ma mère! fit Luigi. Qui donc êtes-vous?

— Hâtez-vous, car elle se meurt.

Il se précipita dehors avec moi.

Quand nous fûmes arrivés, je le conduisis à une petite chambre, dans laquelle était un lit, et, sur ce lit, une femme qui terminait son agonie.

— Nous sommes arrivés trop tard, lui dis-je; voilà votre mère!

Luigi leva les mains au ciel.

— Pourquoi donc est-elle morte? demanda-t-il.

— Elle est morte pour vous, lui répondis-je.

Il resta muet d'étonnement ; après quoi il parut comprendre ce qui s'était passé, et, s'agenouillant devant le lit de sa mère :

— Pauvre femme, dit-il, qui avez tant souffert sur la terre, soyez bénie!

Ce fut là son oraison funèbre.

*
* *

On parla beaucoup de cette mort dans Séville, et l'on crut généralement que Florinda s'était tuée pour Moralès, ce qui parut incompréhensible à tout le monde, surtout à Violetta.

Si j'étais romancier ou auteur dramatique, je vous dirais que, quant à Luigi, comme il faut que toute chose ait sa moralité, il ne put jouir de la fortune que sa mère lui avait laissée, et que, au bout d'un an, les médecins l'envoyèrent boire du lait et mourir de la poitrine sur les montagnes de la Suisse.

Mais j'écris la réalité, malgré l'apparence romantique, le manque de *couleur locale* espagnole, ce qui vous permet de croire que

c'est à Paris que cette histoire s'est passée, et que ses noms en voilent de véritables.

Donc, voici :

Luigi mangea en trois ans la fortune que lui avait laissée sa mère, et finit par entrer, à son tour, au théâtre.

Voilà ce qui advint du sacrifice de cette pauvre femme, sacrifice qui fut toujours ignoré.

Qui le croirait? Luigi se fit acteur *comique*.

C'est le fameux L*** du Palai -Royal.

— Quoi! ce farceur si drôle, si amusant, qui rit si bien et fait si bien rire le public? Ah! qu'il doit être gai en société!

Détrompez-vous; c'est encore là un préjugé du monde à l'endroit du théâtre; les comédiens qui jouent les rôles de *comique* sont le plus souvent sérieux à la ville, parfois même tristes et sombres. Et, par contre, les acteurs tragiques ont presque tous le secret désir de remplir des rôles contraires à leur genre. J'en ai connu qui même se trouvaient meilleurs dans ces emplois de convention que dans ceux qu'ils tiennent.

Ce *tic* est de toutes les professions. Quand on complimentait Frédéric Soulié sur un de ses drames ou romans :

— Hélas ! disait-il, ce n'était pas là ma vocation ; j'étais né pour faire des vers.

De même, M. Auber est bien plus fier des affreuses *croûtes* qu'il peint que de ses ravissantes partitions.

— J'étais né peintre ! dit-il en levant les yeux au plafond.

Quant à moi, il me semble que j'aurais été notaire.

*
* *

L*** est un joli homme, mais, pour l'emploi qu'il tient, ce n'est pas nécessaire. Il arrive fréquemment que, pour les *comiques*, la laideur et les difformités sont des moyens de succès. Tel le nez de K*** ; les mains de Z*** ; la voix toujours enrouée de X***.

*
* *

Pour en revenir à mes propres aventures, je reconnus un jour ma malheureuse mère parmi les ouvreuses de loge de la Gaieté.

La pauvre femme, prise de remords à mon endroit, avait, en se rapprochant ainsi de moi, sans que je pusse la voir, caché à tout le monde qu'elle fût ma mère.

Je lui fis quitter ce métier si peu lucratif et si fatigant, et la pris avec moi.

Trois mois après, je lui fermais les yeux, en lui pardonnant du plus profond de mon cœur.

Quant à Chicaneau, il avait fini par devenir écrivain public, et était mort à l'hôpital.

*
* *

De la Gaieté, je passai à la Porte-Saint-Martin, qui a la prétention d'avoir un genre plus historique et d'être plus littéraire.

Sur ces entrefaites, Clorinda entra, pour la tragédie, au Théâtre Français, où, malgré son talent, elle fut vaincue par le talent, et surtout par les intrigues et l'influence de Mlle B***.

La célèbre B*** a beaucoup de talent, cela est vrai; mais elle n'est pas bonne camarade; elle pèche par le cœur. Elle est petite et laide, sans poitrine; quant aux yeux, — ces fenêtres de l'âme, — elle les a vifs et perçants. Son front est désagréablement bombé.

Dans le commerce de la vie intime, elle est maussade et affecte de grands airs. Ses mœurs sont déplorables. Elle a quatre enfants naturels, auxquels on donne pour pères : un ambassadeur, lui-même bâtard d'un

prince, — un spéculateur fameux — et des inconnus.

Elle joue ses rôles comme au hasard, sans les avoir ni analysés, ni étudiés ; elle ne calcule aucun de ses effets ; elle ne combine rien. Elle n'arrête dans son esprit que deux ou trois *ficelles*.

* * *

Dans sa première jeunesse, B... a chanté dans les cafés, en s'accompagnant d'une guitare.

Elle fut ensuite saltimbanque dans une baraque qu'avait montée un de ses oncles, possesseur de la *vache à deux têtes*, qu'on montrait dans les foires pour deux sous, un sou les bonnes d'enfants et les militaires.

L..., qui joue avec Mlle B..., et qui, par son mauvais vouloir, fut un de ceux qui firent échouer Clorinda, est également *sociétaire*.

* * *

Il beugle les vers d'une voix colossale, qu'on est effrayé de voir sortir d'un corps aussi grêle. Il réveille les caissiers qui ronflent dans leurs bureaux déserts. La claque

arrache en vain pour lui des bravos soudoyés; le public reste froid.

Comme tous les autres comédiens, il paye les *réclames* des journaux faméliques, et il a la manie de se faire graver, peindre et mouler.

Et ainsi des autres.

*
* *

Ce fut surtout le *régisseur* qu'on chercha à circonvenir contre Clorinda.

Pour faire comprendre l'importance d'un régisseur, il faut bien savoir quelles sont ses fonctions.

C'est l'homme le plus occupé dans les coulisses, au foyer des artistes et sur la scène, quand le rideau n'est pas levé.

Voyez-le courir, faire tout disposer, appeler celui-ci et celui-là, donner des ordres, frapper d'amende cet *Oreste* qui attend le moment d'entrer en scène pour raccommoder son maillot; ce *Pyrrhus* qui, pendant l'entr'acte, s'amuse méchamment à raccourcir dans un coin la jupe des comparses; ce souffleur qui a été boire un *canon* chez le marchand de vin du coin, avec un artilleur de ses amis; *Lafleur* qui a pris le *blanc* de

Marinette, *Germanicus* qui a caché le *rouge* de *Clytemnestre*.

Le coiffeur manque, le régisseur frise les perruques ; à défaut du lampiste, il allume les quinquets.

Quand il a tout fait mettre en place, quand il ne manque ni un fauteuil, ni un bougeoir, c'est lui qui fait retentir les *trois coups*.

Après avoir donné ce signal officiel, il va se planter dans la coulisse, une brochure à la main, et fait entrer les uns après les autres, et à leur tour, les Romains, les Grecs et autres.

Quand le peuple souverain tempête dans la salle et réclame la toile ou son argent, c'est le régisseur qui est chargé d'aller apaiser sa colère, au risque d'être reçu à coups de trognons de pommes.

C'est encore le régisseur qui, dans les coulisses, produit le *merveilleux* dont la pièce a besoin : murmures du *peuple entier*, effet de lune, tempête, foudre, tonnerre en ferblanc.

*
* *

Clorinda succomba donc sous les efforts de la cabale. — Elle suivait, disait-on, l'enfance de l'art ; elle n'avait pas la *bonne tradition*.

On parle ainsi au Théâtre-Français. Ces messieurs, qui sont les bourgeois de l'art bien plutôt qu'ils n'en sont les puristes, comme ils le proclament, se vantent de conserver la *vraie tradition*.

Vaine prétention !

Il n'y a pas de tradition au théâtre.

Chaque acteur a sa manière, son génie, ses défauts.

C'est pourquoi le *professeur de déclamation*, acteur ou non, en tous cas type de vanité et de crétinisme, est un être inutile dans la société, que dis-je? plutôt nuisible.

En effet, quand un jeune sujet a passé un an ou deux au Conservatoire, dans la classe de déclamation, ou qu'il a été seriné pendant un an ou deux par un professeur, il a contracté ces défauts, ces manies, ce geste guindé, ce débit ampoulé, cette voix *qui vibre*, comme ils disent, ces ridicules que l'on remarque chez la plupart des comédiens du Théâtre-Français, qui, de tous, sont les MOINS NATURELS.

Les grands sujets du Théâtre-Français, tels que Talma et Mars, ces magiciens qui savaient électriser les rois et faire bondir le parterre, ont, tout jeunes, fait la barbe aux

pions du faubourg Poissonnière, se sont moqués de la mauvaise tradition, et ont puisé leurs inspirations et leurs *effets* en eux-mêmes.

Que les jeunes gens qui entrent dans la carrière dramatique cherchent à imiter ce grand Talma, soit, mais c'est peine perdue; on ne peut l'imiter au complet; heureux ceux qui seront bons, indulgents et faciles comme lui!...

Et cependant, que reste-t-il de cet homme de génie, de cet excellent cœur, de ce sublime interprète des grands maîtres?

Hélas! ce qui reste de tous les comédiens : à peine un souvenir bientôt effacé!...

Seul de tous les artistes, le comédien voit périr son œuvre avec lui.

Ainsi, rien après nous, et pendant notre pauvre vie, à côté de quelques succès, bien chèrement achetés, des déboires sans nombre, souvent la misère, au moins la gêne.

Combien de fois ne m'est-il pas arrivé, en gagnant vingt et trente mille francs par an, de rentrer faire le plus maigre des soupers, après avoir, un instant auparavant, été roi, empereur, général, millionnaire, et avoir bu *les vins les plus exquis dans des coupes d'or?*

C'est bien pis quand on n'a pas de talent ; Le peu d'appointements qu'on a passe en achats de costumes, en achats de consciences (journalistes, claqueurs), en dîners aux auteurs dramatiques, en intérêts payés aux usuriers, en pommades, rouges, blancs, bleus, parfums, perruques.

*
* *

Les plus heureux parmi les gens de théâtre sont les chanteurs et les danseurs.

L'Opéra et l'Opéra-Comique sont les genres les plus lucratifs pour les artistes.

Et pourtant ce sont ceux qui ont le moins besoin de génie moral. La plupart des danseurs sont des imbéciles ; la plupart des chanteurs sont des orgueilleux, qui n'ont qu'un bel organe naturel, et sont comédiens mauvais ou médiocres, beaucoup de ces messieurs étant de simples artisans sans culture.

Parmi les chanteurs qui ont été ainsi découverts dans la classe ouvrière, et ont quitté l'atelier ou le champ pour l'Opéra, je citerai Laisnez, qui fut garçon maraîcher ; Poultier, l'excellent Poultier, qui fut ouvrier tonnelier, et a toujours eu un cœur d'or.

Il est des chanteurs et des chanteuses qui gagnent des deux et trois cent mille francs par an. Jamais Talma et Mars n'ont eu cela, non plus que Frédérick-Lemaître, mademoiselle George, Laferrière.

Il n'est pas jusqu'aux *figurantes* des théâtres d'opéra qui n'aient de grandes chances de fortune... La rampe est pour cette marchandise une montre si bien éclairée !...

*
* *

Nous avons parlé de Talma tout-à-l'heure. Deux mots encore sur lui.

Talma consomma le progrès du costume théâtral tenté déjà par Lekain et mademoiselle Clairon.

— *Il a l'air d'une statue !* s'écria Mlle Contat en voyant entrer Talma en scène pour jouer le fils de *Brutus*.

C'était un bel éloge.

— *Le beau progrès !* dit Vanhove, *ils ne font seulement pas une poche sur le côté de la cuisse pour mettre la clef de sa loge !...*

*
* *

A propos de coulisses, celles des théâtres où l'on danse sont souvent bien obscènes ;

les autres ressemblent volontiers à un hôpital, par les soins que les comédiens des deux sexes y prennent de leurs petites personnes.

Ceci nous rappelle Lafon jouant *Achille*, et qui, pressé par son entrée, entra en scène après avoir oublié d'ôter ses énormes chaussons de lisière et son bonnet fourré.

*
* *

Talma n'a jamais *manqué une entrée*, parce que, pour lui, les coulisses n'étaient point un lieu de conversation, mais de recueillement.

C'est là qu'il se faisait *donner le diapason* pour la voix convenable en scène.

— Monsieur, voudriez-vous me dire l'heure qu'il est? demandait-il, par exemple, au premier venu.

Celui-ci lui répondait naturellement; de même Talma lui disait: *merci*, *monsieur;* et, en entrant en scène, ses premières paroles étaient dites sur le ton dont il venait de prononcer le *merci*, *monsieur*.

*
* *

Clorinda n'entra donc pas au Théâtre-Français, non qu'elle manquât de talent, mais parce qu'elle n'avait aucun *protecteur* haut

placé, et que sa rivale en possédait au contraire un grand nombre.

Elle retomba à la Gaieté, qu'elle quitta peu de temps après, par suite de querelle avec son directeur.

Il refusait de mettre son nom en grandes lettres sur l'affiche, comme l'importance de son rôle et son talent le réclamaient, pour mettre ainsi celui de sa maîtresse, qui était une vraie *croûte*.

Le premier théâtre qui ait mis les noms de ses acteurs sur l'affiche est celui de Monsieur (8 décembre 1789).

Cet exemple ne fut imité par la Comédie française que l'année suivante.

*
* *

C'est ainsi que MM. les directeurs de théâtre ne sont pas toujours justes et intelligents. Ne sait-on pas d'ailleurs que les pièces qui leur ont rapporté le plus d'argent sont presque toujours celles sur lesquelles ils comptaient le moins? Ne les voit-on pas vils et plats flagorneurs des artistes en renom, dont jadis ils étaient les plus insolents détracteurs?...

*
* *

Il y a aussi des directeurs intelligents, témoin celui de l'Odéon, qui, certain que sa salle serait à peu près vide, refusa les quelques rares personnes qui se présentèrent dans la journée pour retenir des places (on jouait une pièce nouvelle, 1re représentation), leur disant que *la salle était louée pour trois jours.*

Le bruit s'en répandit dans tout Paris et les billets furent arrachés à prix d'argent par la foule aux mains des marchands apostés par ce directeur aux abords de son théâtre.

*
* *

De la Gaieté, Clorinda fut à l'Ambigu-Comique, le moins comique de tous les théâtres, malgré son titre...

Et puis... dois-je le dire?... Notre liaison fut brusquement brisée.

Ne pouvant me pardonner une passagère intimité avec Marie U..., la danseuse, elle me quitta pour parcourir la province, où elle aurait gagné beaucoup d'argent si les directeurs n'étaient pas, pour la plupart, dans l'habitude de ne pas payer leurs artistes et de faire banqueroute à chaque instant.

*
* *

Ce qui nuit aux directeurs de province, c'est que leur troupe est toujours composée de mauvais cabotins, sauf un ou deux sujets remarquables, tandis qu'à Paris l'ensemble est généralement parfait. De là ce préjugé qu'on est bien plus indulgent à Paris qu'en province.

Il est vrai que celle-ci, par esprit de clocher, se montre souvent injuste envers les meilleurs artistes.

— « Ah ! disent les Rouennais, par exemple, — public injuste s'il en fut, — nous allons voir cette *réputation de Paris !*

Et pour se montrer meilleurs connaisseurs qu'à Paris, on siffle un talent hors ligne et incontestable.

*
* *

Il est aussi des pays où l'on est tellement froid que l'acteur ne sait au juste s'il a été admis ou repoussé par le public. Tel est Berlin, entre autres, où l'on vous porte en triomphe après vous avoir fait un accueil glacial.

A New-York, le nom fait tout. Ces marchands républicains détellent et remplacent

les chevaux de tous les acteurs qui ont voiture.

*
* *

En province et dans certaines villes de l'étranger, les *genres* sont souvent mêlés sur une même scène, dans une même boutique théâtrale.

On a beaucoup crié contre les priviléges accordés aux théâtres de faire jouer tel ou tel *genre* et d'empêcher les autres de faire jouer ce genre.

On a tort.

Si l'Opéra pouvait jouer le *drame*, et le Vaudeville le *ballet*, ce serait l'anarchie introduite dans le monde du théâtre.

Ce serait ôter à chaque exploitation son type, son parfum, sa vie, son succès propre.

Ce serait par conséquent dérouter le public, qui choisit parce qu'il y a variété, et a le droit, en payant, de se dire par avance avec sûreté :

— Ce soir, j'irai pleurer à la Porte-Saint-Martin.

— Ce soir, j'irai voir des maillots et m'assourdir à l'Opéra.

— Ce soir, j'irai rire au Palais-Royal.

Marinette, ***Germanicus*** qui a caché le ***rouge*** de ***Clytemnestre***.

Le coiffeur manque, le régisseur frise les perruques ; à défaut du lampiste, il allume les quinquets.

Quand il a tout fait mettre en place, quand il ne manque ni un fauteuil, ni un bougeoir, c'est lui qui fait retentir les ***trois coups***.

Après avoir donné ce signal officiel, il va se planter dans la coulisse, une brochure à la main, et fait entrer les uns après les autres, et à leur tour, les Romains, les Grecs et autres.

Quand le peuple souverain tempête dans la salle et réclame la toile ou son argent, c'est le régisseur qui est chargé d'aller apaiser sa colère, au risque d'être reçu à coups de trognons de pommes.

C'est encore le régisseur qui, dans les coulisses, produit le ***merveilleux*** dont la pièce a besoin : murmures du ***peuple entier***, effet de lune, tempête, foudre, tonnerre en ferblanc.

*
* *

Clorinda succomba donc sous les efforts de la cabale. — Elle suivait, disait-on, l'enfance de l'art ; elle n'avait pas la ***bonne tradition***.

On parle ainsi au Théâtre-Français. Ces messieurs, qui sont les bourgeois de l'art bien plutôt qu'ils n'en sont les puristes, comme ils le proclament, se vantent de conserver la *vraie tradition.*

Vaine prétention !

Il n'y a pas de tradition au théâtre.

Chaque acteur a sa manière, son génie, ses défauts.

C'est pourquoi le *professeur de déclamation*, acteur ou non, en tous cas type de vanité et de crétinisme, est un être inutile dans la société, que dis-je? plutôt nuisible.

En effet, quand un jeune sujet a passé un an ou deux au Conservatoire, dans la classe de déclamation, ou qu'il a été seriné pendant un an ou deux par un professeur, il a contracté ces défauts, ces manies, ce geste guindé, ce débit ampoulé, cette voix *qui vibre*, comme ils disent, ces ridicules que l'on remarque chez la plupart des comédiens du Théâtre-Français, qui, de tous, sont les MOINS NATURELS.

Les grands sujets du Théâtre-Français, tels que Talma et Mars, ces magiciens qui savaient électriser les rois et faire bondir le parterre, ont, tout jeunes, fait la barbe aux

Marinette, *Germanicus* qui a caché le *rouge* de *Clytemnestre*.

Le coiffeur manque, le régisseur frise les perruques ; à défaut du lampiste, il allume les quinquets.

Quand il a tout fait mettre en place, quand il ne manque ni un fauteuil, ni un bougeoir, c'est lui qui fait retentir les *trois coups*.

Après avoir donné ce signal officiel, il va se planter dans la coulisse, une brochure à la main, et fait entrer les uns après les autres, et à leur tour, les Romains, les Grecs et autres.

Quand le peuple souverain tempête dans la salle et réclame la toile ou son argent, c'est le régisseur qui est chargé d'aller apaiser sa colère, au risque d'être reçu à coups de trognons de pommes.

C'est encore le régisseur qui, dans les coulisses, produit le *merveilleux* dont la pièce a besoin : murmures du *peuple entier*, effet de lune, tempête, foudre, tonnerre en ferblanc.

* * *

Clorinda succomba donc sous les efforts de la cabale. — Elle suivait, disait-on, l'enfance de l'art ; elle n'avait pas la *bonne tradition*.

On parle ainsi au Théâtre-Français. Ces messieurs, qui sont les bourgeois de l'art bien plutôt qu'ils n'en sont les puristes, comme ils le proclament, se vantent de conserver la *vraie tradition*.

Vaine prétention !

Il n'y a pas de tradition au théâtre.

Chaque acteur a sa manière, son génie, ses défauts.

C'est pourquoi le *professeur de déclamation*, acteur ou non, en tous cas type de vanité et de crétinisme, est un être inutile dans la société, que dis-je? plutôt nuisible.

En effet, quand un jeune sujet a passé un an ou deux au Conservatoire, dans la classe de déclamation, ou qu'il a été seriné pendant un an ou deux par un professeur, il a contracté ces défauts, ces manies, ce geste guindé, ce débit ampoulé, cette voix *qui vibre*, comme ils disent, ces ridicules que l'on remarque chez la plupart des comédiens du Théâtre-Français, qui, de tous, sont les MOINS NATURELS.

Les grands sujets du Théâtre-Français, tels que Talma et Mars, ces magiciens qui savaient électriser les rois et faire bondir le parterre, ont, tout jeunes, fait la barbe aux

Marinette, *Germanicus* qui a caché le *rouge* de *Clytemnestre*.

Le coiffeur manque, le régisseur frise les perruques ; à défaut du lampiste, il allume les quinquets.

Quand il a tout fait mettre en place, quand il ne manque ni un fauteuil, ni un bougeoir, c'est lui qui fait retentir les *trois coups*.

Après avoir donné ce signal officiel, il va se planter dans la coulisse, une brochure à la main, et fait entrer les uns après les autres, et à leur tour, les Romains, les Grecs et autres.

Quand le peuple souverain tempête dans la salle et réclame la toile ou son argent, c'est le régisseur qui est chargé d'aller apaiser sa colère, au risque d'être reçu à coups de trognons de pommes.

C'est encore le régisseur qui, dans les coulisses, produit le *merveilleux* dont la pièce a besoin : murmures du *peuple entier*, effet de lune, tempête, foudre, tonnerre en ferblanc.

*
* *

Clorinda succomba donc sous les efforts de la cabale. — Elle suivait, disait-on, l'enfance de l'art ; elle n'avait pas la *bonne tradition*.

On parle ainsi au Théâtre-Français. Ces messieurs, qui sont les bourgeois de l'art bien plutôt qu'ils n'en sont les puristes, comme ils le proclament, se vantent de conserver la *vraie tradition*.

Vaine prétention !

Il n'y a pas de tradition au théâtre.

Chaque acteur a sa manière, son génie, ses défauts.

C'est pourquoi le *professeur de déclamation*, acteur ou non, en tous cas type de vanité et de crétinisme, est un être inutile dans la société, que dis-je? plutôt nuisible.

En effet, quand un jeune sujet a passé un an ou deux au Conservatoire, dans la classe de déclamation, ou qu'il a été seriné pendant un an ou deux par un professeur, il a contracté ces défauts, ces manies, ce geste guindé, ce débit ampoulé, cette voix *qui vibre*, comme ils disent, ces ridicules que l'on remarque chez la plupart des comédiens du Théâtre-Français, qui, de tous, sont les MOINS NATURELS.

Les grands sujets du Théâtre-Français, tels que Talma et Mars, ces magiciens qui savaient électriser les rois et faire bondir le parterre, ont, tout jeunes, fait la barbe aux

Il n'est plus, hélas! l'enfant que j'ai connu.

Il est marié à Mme S..., actrice autrefois célèbre, aujourd'hui en ruines, qui lui a apporté *le sac.*

Il est gros, gras, brun, solide, fort, large d'épaules; il a une voix de stentor, dont il abuse même à la ville; une voix à faire peur aux enfants indociles.

Il affecte des dehors d'une philosophie mystique.

Il n'a plus bon cœur depuis qu'il est riche; aux jeunes artistes, il dit : « Espérez et travaillez; » mais n'ouvre pas sa bourse; et il a l'impudence d'ajouter : « *Faites comme moi.* »

Je n'ai point, du reste, personnellement à me plaindre de lui, n'ayant aucun service à lui demander; mais son égoïsme de rhéteur et de moraliste me révolte.

Je le soupçonne d'être *philanthrope.*

Et puis, son orgueil et son ton tranchant m'agacent.

Rien n'est bien et beau selon lui.

Parlez-lui de Molière, un niais;

De Lamartine, un crétin;

De Hugo, un âne;

De Vigny, un idiot;

De Dumas, un blanc; et ainsi des autres.

Il est vrai que si vous vous avisez de dire comme lui, il se retourne incontinent et prétend contre vous tout le contraire de ce qu'il a dit tout à l'heure.

Cet ancien savetier est d'une outrecuidance désagréable. Il sait tout, connaît tout, parle de tout et pose en oracle, non-seulement en fait d'art, mais en politique, en religion, en histoire, en science, même en cuisine.

L'âge et la fortune l'ont rendu *goinfre*.

Croyez-moi, *ne faites pas comme lui*.

* * *

Certes j'ai dépensé assez d'intelligence, j'ai assez travaillé, j'ai été assez rudement et assez longtemps l'esclave douloureux et courbé de cette dure profession, si séduisante de loin, de près si répugnante et si monotone (1) quand on la connaît, pour avoir le droit de dire que, dans quelque autre carrière que j'aie pu entreprendre, moins de

(1) Est-il rien de plus monotone, en effet, de plus abrutissant même que de venir débiter pendant 50, 60, 100 soirées et plus, toujours la même chose. C'est là l'un des supplices les plus affreux du comédien. Une pièce à succès est pour lui un martyre.

travail, de soins, de courage et d'intelligence m'eussent rapporté davantage, non peut-être en vains plaisirs d'amour-propre, en gloriole, en fumée, mais en bien-être et surtout en considération.

Car nous avons beau faire, nous autres acteurs, on ne nous estime pas. On nous applaudit — quand on ne nous chute pas — sans avoir pour nous cette sympathie sérieuse, ce respect qu'on a pour les autres artistes et pour les écrivains.

Aussi les jeunes gens qui embrassent cette ingrate profession, séduits par son côté brillant, par les plaisirs qu'ils s'y promettent, le font-ils la plupart contre la volonté de leurs parents.

De fait, la vie du comédien est presque forcément plus licencieuse que celle des autres hommes.

Le préjugé qui nous frappe d'une sorte de réprobation a sa source dans l'absence de dignité de nos mœurs, et dans les nécessités même de notre métier.

La majesté de l'homme se trouve pour ainsi dire ravalée par les rôles de convention. Ainsi, quel homme sérieux, quel homme grave se résignerait à monter sur les plan-

ches, à faire tour à tour le fou, l'amoureux, le traître, à feindre la passion, le crime, la vertu?...

La carrière dramatique offre beaucoup plus d'inconvénients que d'avantages ; si bien que l'on voit les comédiens qui y ont eu le plus de succès s'efforcer d'en détourner leurs enfants.

Il est peu de vocations aussi trompeuses que celle-là. Les jeunes gens croient qu'un physique agréable, une diction convenable, de la mémoire et de l'assurance suffisent.

C'est une erreur.

Cela suffit pour être un acteur comme sont la plupart, ignorant les notions de leur art. Mais pour devenir un grand artiste, il faut un travail, non pas séduisant, comme on le croit, mais ingrat, une sérieuse étude du monde et de la nature, de la finesse dans l'observation, de la perspicacité dans le choix des moyens, du goût, une grande force morale pour surmonter les découragements; enfin il faut s'instruire chaque jour.

Entrer au théâtre avec l'espoir de n'être qu'un acteur médiocre est une folie. Il n'est pas d'avenir plus triste.

*
* *

Et maintenant que j'ai fini, sachez, ami lecteur, que je vais quitter définitivement le théâtre, car je ne veux pas *marcher sur ma longe*, ce qui veut dire, parmi nous, rester trop tard à la scène et n'y plus produire d'effet.

Il ne m'a point été possible, dans ces quelques feuillets, écrits au courant de la plume et des souvenirs, d'entrer dans de minutieux détails, mais seulement d'esquisser à la hâte les grands traits saillants de la vie du comédien.

Le prestige du théâtre est grand; on y croit à des drames immenses; mais combien ceux de la vie réelle sont plus vrais et plus *vivants !*

La *comédie* est partout.

L'histoire trop vraie de Florinda, une de nos actrices modernes les plus célèbres, est celle de bien d'autres femmes de théâtre, sauf quelques variantes dont le lecteur intelligent saura tout seul se faire une idée. De même qu'il aura su reconnaître qu'ici l'emploi des ficelles usées du romancier nous était imposé par le respect des convenances sociales.

FIN.

Paris. — Impr. de Dubuisson et Cᵉ, r. Coq-Héron, 5.

OCT 2 1945